This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DERNIERS MOMENS

DE

NAPOLÉON.

PAR LE

DOCTEUR F. ANTOMMARCHI.

TOME I.

PARIS,
ET LONDRES CHEZ HENRI COLBURN,
NEW BURLINGTON STREET.

1825.

A

LA CORSE,

QUI LUI DONNA NAISSANCE,

ET QU'IL CHÉRIT TOUJOURS!

F. ANTOMMARCHI.

PREFACE.

Je n'avais pas dessein de recueillir encore les souvenirs que j'ai rapportés de Sainte-Hélène; mais les publications se multiplient: les unes représentent Napoléon comme un homme irrité, colère, bassement acharné sur tout ce qui l'entoura; les autres l'arment contre lui-même, et lui font chercher à Fontainebleau la mort qu'il ne devait trouver qu'à Longwood. J'avoue que je ne reconnais à ces traits ni à ces tentatives le grand homme dont j'aprochai long-temps. Bon, aimable, emporté, mais juste, il se plaisait à faire valoir les services, à rappeler les belles actions de ceux-mêmes qui l'avaient offensé; en un mot, il ne se laissait pas plus aller aux passions haineuses qu'abattre par les coups du sort. Il aimait à revenir sur les événemens de sa vie; les moindres détails, le plus légers inci-

dens, il n'omettait rien ; il voulait, comme il me le disait lui-même, que je connusse toutes les sensations par lesquelles il avait passé, afin que je fusse plus à même d'apprécier son état. Certes ce n'est pas dans ces confidences intimes, dans ces épanchemens de malade à médecin qu'il m'eût fait mystère d'une tentative dont les conséquences sont toujours si graves. Il était suffoqué, blessé dans ses affections les plus chères ; il eut un débordement de bile affreux, mais jamais il n'eut la pensée d'abréger ses jours. Ces scènes, ces apprêts que l'écrivain décrit avec tant de complaisance, peuvent être fort dramatiques, mais n'ont jamais existé que dans son imagination !!

DERNIERS MOMENS

DE NAPOLÉON.

Je ne cherche à blâmer personne; mais j'ai recueilli les derniers soupirs de Napoléon, j'ai assisté à sa longue agonie, je dois compte à la société de ce que j'ai vu.

Je connaissais le chevalier Colonna chambellan de Madame Mère; je savais combien il était dévoué, avec quelle noble indignation il avait renoncé au gouvernement des Abruzzes, j'étais plein de confiance en sa droiture, je ne craignais pas qu'il me conseillât mal. Il me proposait de passer à Sainte-Hélène: mon parti fut bientôt pris. Je réglai quelques affaires personnelles, je m'arrangeai pour que la publication des œuvres posthumes du célèbre Mascagni, que je dirigeais, ne fût ni interrompue ni ralentie, et me disposai à partir. Cette célérité fut remarquée, et déplut. Les honnêtes gens se

mirent en campagne, je fus signalé, suspect; j'eus toute la police sur les bras. Les marquis, les abbés, les espions, toutes les bonnes âmes enfin avaient pris l'effroi; on eût dit qu'à moi seul j'étais capable d'embraser l'Italie entière. L'un appelait sur moi la sollicitude du ministère, l'autre me prodiguait les menaces; les dénonciations, les lettres anonymes n'arrêtaient pas. Mais qu'avais je à faire de cette ignoble agitation? J'étais appelé auprès de l'homme du siècle; j'allais partager son exil, jouir de sa présence; je me souciais peu de ces frelons toujours empressés autour du pouvoir.

Je troublais les esprits de la police, et pourtant la police répugnait à me laisser partir. J'étais prosecteur d'anatomie à l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve de Florence, attaché à l'université de Pise, et comme tel astreint à resider. Je demandai un congé, on me le refusa; je donnai ma démission, on ne l'accepta pas; je ne pouvais pas rester, on ne voulait pas me laisser partir; je ne savais quel parti prendre. Je tentai la voie des négociations; mais plus j'insistais, plus j'éveillais les défiances. Le nom de Napoléon remplissait tous ces suppôts d'alarmes; ils ne

pouvaient se rassurer. Si j'enumérais les mers, les flottes, les montagnes qui rendaient le retour de ce grand homme impossible, je cherchais à endormir leur vigilance; je n'exaltais les obstacles que parce que peut-être il les avait déjà vaincus. J'étais son agent, son complice; je méritais l'animadversion publique. La frayeur de l'homme en place me fit sourire; il s'en aperçut, pâlit de colère, et saisissant le cordon d'une sonnette: "Vous me bravez, Monsieur!"—"Je vous écoute." —"Vous m'insultez!"—"Je n'ai garde." —"Un mot, un signe, songez-y!"—"Je le sais."—"Vos trames, vos menées!"—"Anatomiques!"—"Vos complices!"—"Les cadavres!"—"Vous m'interrompez, Monsieur; je ne veux pas qu'on m'interrompe. Oui, vos trames, vos menées, vos complices, rien n'a échappé à la police. Je sais tout jusqu'à vos moindres dispositions."—"D'amphithéâtre?"—"Non; de bal, de vapeurs, de scène à la Campbell. Colonna est-il encore malade? Arrive-t-il? De quelle folle avez-vous fait choix?" Je l'examinais, je cherchais ce qu'il voulait dire. "Mes questions sont obscures; vous ne me comprenez pas; c'est moi qui ai jeté cette vieille sotte de

B..... à la tête de Campbell; je ne suis pas dupe de l'étonnement que vous feignez; allez, vous êtes un....—Physiologiste.—Conspirateur. D'ailleurs conspirateur et physiologiste, c'est tout un. Vous ne respirez que le retour des saturnales; vous regrettez le temps où un bourreau, encore teint du sang des victimes que son scalpel avait souillées, endossait la toge et prenait sa part du pouvoir. Chacun est désormais à sa place; ce temps ne renaîtra plus."—"Je vous le disais, Napoléon...."—"Tient l'Europe en alarmes."—"Enchaîné, gardé à vue?"—"Recueille les regrets des peuples."—"Il en est séparé par de vastes mers.—Il peut les franchir."—"Echapper à la vigilance Anglaise?"—"Il la trompera, la surprendra; l'eau, l'air, la terre, quelque élément nouveau viendra à son secours; il recouvrera sa liberté; je m'attends à tout; mais je veille sur la Toscane."—"Qu'a-t-elle à craindre? que peut-il lui arriver?"—"Le malheur que vous appelez sur elle. Pensez-vous que je me fasse illusion? que je me dissimule l'effet que produirait le démon de la guerre s'il apparaissait de nouveau au sommet des Alpes, qu'il appelât l'Italie aux armes, à la liberté?"

On ne gagne rien à discuter, surtout avec la police. Je l'abandonnai à ses terreurs et m'adressai au Cardinal Fesch. La réponse de son éminence ne se fit pas attendre ; elle était ainsi conçue :

Rome, 19 Décembre 1818.

Monsieur Antommarchi,

Ayant été chargé par Lord Bathurst de choisir un chirurgien de réputation pour l'expédier à Sainte-Hélène au service de l'Empereur Napoléon, j'ai fait tomber mon choix sur vous, d'après les excellens témoignages qui m'ont été rendus sur votre compte, et d'après l'assurance qui m'a été donnée de votre ardent désir de dédier tout votre zèle et vos talens au susdit prince. En conséquence, vous remettrez la lettre ci-jointe à son excellence Lord Burghersh, ministre Anglais à Florence, afin qu'il vous accorde les passe-ports nécessaires pour venir à Rome, et d'ici vous rendre à Londres en passant par l'Allemagne.

On vous remettra ici la somme necessaire pour faire votre voyage, laissant à l'Empereur de fixer vos gages annuels.

Vous trouverez ici vos compagnons de voyage, qui se rendent à la même destination.

Agréez, Monsieur, les sentimens de mon attachement et de ma reconnaissance.

J. Cardinal Fesch.

Je remis au ministre Anglais la lettre du Cardinal. Elle contenait la dépêche originale de Lord Bathurst, qui autorisait son éminence à faire passer quatre personnes à Sainte-Hélène. Il la parcourut, m'offrit son appui, ses services, et m'annonça qu'il allait notifier au Grand-Duc les intentions de son gouvernement. Mais cette communication n'arrêta ni les délations, ni les injures. Je continuai à être insulté, surveillé, menacé; je m'attendais à être enlevé d'un instant à l'autre. Je savais qu'il avait été question de moi au conseil, que les ministres s'étaient assemblés trois fois pour délibérer sur cette grave affaire. Mon arrestation avait été résolue, mais le résident Anglais en fit sentir l'odieux: on sursit; on en référa au cabinet de Vienne, qui ne trouva pas ma détermination aussi coupable que les Toscans l'avaient jugée. On reçut ma démission, on me délivra des passeports; je me mis en route le 5, et arrivai le 7 Janvier à Rome.

Je fus présenté à Madame Mère, au Cardinal, à tous les membres de la famille impériale qui s'y trouvaient. Je pensais ne m'arrêter que le temps nécessaire pour prendre leurs ordres et poursuivre mon voyage ; mais son éminence était occupée de bulles, d'orthodoxie, elle voulait s'assurer que le prêtre qui m'accompagnait n'errait pas dans la foi. Malheureusement l'Abbé Parigi était un homme aimable, qui avait du goût, de la littérature, l'usage du monde, et pouvait adoucir le poids des heures de l'Empereur. Sa résolution avait mis les dévots en rumeur ; il fut desservi auprès du Pape, de l'archevêque, de tout ce qui avait de l'influence à Rome. Le Cardinal reconnut la calomnie ; mais, aussi susceptible que César, il repoussa le prêtre, et lui retira la bulle. Il s'agissait de le remplacer. La chose n'était pas facile, il faut tant de qualités pour faire un apôtre : mais la grâce n'abandonne jamais le juste, monseigneur eut une inspiration. Il pensa qu'un missionnaire qui sait de théologie et de médecine ce qui convient pour cathéchiser, traiter les sauvages de la mer du Sud, était l'homme qui convenait à Sainte-Hélène. Sa foi était sûre, sa pratique éclairée ; il réu-

nissait tous les avantages, et ne présentait aucun inconvénient, il fallait l'envoyer. Buonavita fut en conséquence nommé préfet apostolique. Revenu en Europe après vingt-six ans de séjour au Mexique, il avait été successivement aumônier de Madame Mère à l'île d'Elbe, et chapelain de la Princesse Pauline à Rome. Il était plein de zèle; mais impotent, goutteux, cacochyme, il ne pouvait remplir l'objet de sa mission. Une attaque d'apoplexie venait encore de lui frapper la langue, à peine s'il en conservait l'usage. Il ne balança pas néanmoins; il était question de l'Empereur, il ne consulta pas ses forces: mais il était membre du collége de la propagande, il ne pouvait aller seul. Les missionnaires qui passent la ligne doivent au moins être deux; on lui adjoignit un jeune Abbé, Vignali, qui avait quelque notions de médecine. La Princesse Pauline donna son cuisinier; Madame Mère, un de ses valets de chambre, et la petite colonie se trouva formée. Restait à décider si l'on irait par terre ou par mer, à grandes ou à petites journées. L'Empereur souffrait, manquait de médecin, mais on lui dépêchait un prêtre perclus de tous ses membres: il fut arrêté qu'on marcherait à

pas de tortue, qu'on traverserait l'Allemagne, qu'on multiplierait les séjours, qu'on ne relayerait point, et qu'on attendrait que la santé du préfet apostolique fût rétablie.

Il y avait déjà un mois que j'étais à Rome, le temps courait, et nous ne partions point. Je perdais patience; mais monseigneur était assiégé de doutes, de scrupules, il fallut bien que je me résignasse. J'étais accablé du poids de mes heures, je foulais le sol sur lequel étaient passés les maîtres du monde; j'essayai de le visiter: mais ici avaient péri les Gracques, là Scipion; plus loin Servilius; ce n'était que crimes, qu'attentats; je n'avais pas besoin des décombres qu'avait habités Flaminius pour aprécier l'aristocratie. Je m'éloignai.

Je reçus enfin le rapport du Docteur O'Meara sur la maladie dont l'Empereur était atteint. Il était conçu ainsi qu'il suit:

"Les derniers jours de Septembre ont développé des symptômes qui indiquent du désordre dans les fonctions hépatiques. Napoléon avait souvent été attaqué avant cette époque de catharre, de maux de tête, de rhumatismes: mais ces accidens se sont aggravés; les jambes, les pieds se sont enflés.

"Les gencives ont pris une apparence spongieuse, scorbutique ; enfin il s'est manifesté des signes d'indigestion.

"1er Octobre 1817. Douleur aiguë, chaleur, sensation de pesanteur dans la région hypocondriaque droite. Ces accidens ont été accompagnés de dyspepsie et de constipation.

"Depuis cette époque la maladie n'a pas cessé. Elle a fait des progrès lents, mais continuels. La douleur, d'abord légère, s'est accrue au point de faire craindre une *hépatite aiguë*. Cette exacerbation du mal est l'effet d'un fort catharre.

"Trois dents molaires étaient attaquées. Je jugeai d'après cette circonstance qu'elles devaient en partie être cause des affections inflammatoires des muscles et des membranes de la mâchoire. Je pensai en outre qu'elles avaient produit le catharre. Je les arrachai à des intervalles convenables. Les attaques ont été depuis moins fréquentes.

"Je conseillai pour détruire l'apparence scorbutique qu'avaient prise les gencives, l'usage des légumes, des acides. Je réussis. Elle disparut, reparut encore, et fut dissipée par le même moyen.

"Les purgatifs, les frictions remirent les

jambes en bon état. Elles furent cependant de nouveau affectées au bout de quelque temps, mais beaucoup moins fort. Les purgatifs, les bains chauds, les sueurs abondantes ont souvent atténué la douleur de la région hypocondriaque, mais ne l'ont jamais dissipée complètement. Elle s'est beaucoup accrue dant le courant d'Avril et de Mai. Elle est devenue irrégulière, a produit la constipation, puis la diarrhée, puis des évacuations abondantes de matières bilieuses, muqueuses. En même temps les coliques, les flatulences, se faisaient sentir, l'appétit avait disparu, sensations de pesanteur, inquiétude, oppression au scrobicule du cœur. Visage pâle, jaune de la tunica sclerotica. Accablement d'esprit et mal de tête. Le malade ne pouvait se tenir sur le côté gauche. Il éprouvait des sensations de chaleur dans l'hypocondre droit; nausées, de temps à autre vomissement de bile âcre et visqueuse qui s'est accrue avec la douleur. Absence presque totale de sommeil, incommodité, faiblesse.

" L'affection des jambes s'est reproduite, mais avec moins de force qu'elle n'en avait d'abord. Mal de tête, inquiétude, anxiété,

oppression dans la région épigastrique et précordiale ; paroxisme de fièvre à l'entrée de la nuit. Peau brûlante, soif, maux de cœur, pouls rapide. Calme, sueur vers le point du jour. C'est un effet assez constant chez le malade. Les sueurs abondantes lui ôtent la fièvre. Il existe à la région hypocondriaque droite une tuméfaction qui est sensible à la pression extérieure. Langue presque constamment blanche. Le pouls, qui avant la maladie donnait 54 à 60 pulsations par minute, va jusqu'à 88. Douleur au-dessus de l'acromion. Administré pour exciter le foie et le ventre, rétablir la sécrétion de la bile, deux purgatifs. Soulagement, mais peu durable. Dans les derniers jours de mai et les premiers de juin, les effets en étaient faibles et momentanés. Proposé le mercure, mais le malade a montré la répugnance la plus vive ; il a repoussé l'usage de ce médicament sous quelque forme qu'il fût déguisé. Conseillé de monter à cheval, de faire chaque jour avec une brosse des frictions sur la région hypocondriaque, de porter de la flanelle, de prendre des bains chauds, des remèdes, quelques divertissemens, de suivre un régime, de ne pas s'exposer aux mauvais temps, aux variations de

l'atmosphère. Il a négligé les deux choses les plus importantes, l'exercice et le divertissement. Enfin le 11 Juin, nous avons triomphé de sa répugnance. J'ai obtenu qu'il ferait usage du mercure. Il a en effet pris des pilules mercurielles, n° ij, gra. vj. Il a continué ce traitement jusqu'au 16. Je lui en donnai soir et matin, et de temps à autre quelques purgatifs pour dissiper la constipation. Au bout de six jours je changeai la prescription et substituai au mercure le calomelas *(submurias hydrargyri)*, mais il produisit des maux de cœur, des vomissemens, des coliques, une inquiétude générale ; je cessai de l'employer. Je l'administrai de nouveau le 19 ; il causa les mêmes désordres. Je revins à la première préparation mercurielle que j'employai trois fois par jour. J'interrompis ce traitement le 27. Les appartemens sont extrêmement humides. Napoléon avait contracté un violent catharre. Il avait une grosse fièvre, une irritation des plus vives. Ce médicament fut repris le 2 Juillet ; je le continuai jusqu'au 9, mais n'en obtins aucun heureux effet. Les glandes salivaires étaient toujours dans le même état. L'insomnie, l'irritation croissaient ; les vertiges devenaient fréquens.

Deux ans d'inaction, un climat meurtrier, des appartemens mal aérés, bas; un traitement inouï, l'isolement, l'abandon, tout ce qui froisse l'âme agissait de concert. Est-il surprenant que le désordre se soit mis dans les fonctions hépatiques? Si quelque chose étonne, c'est que les progrès du mal n'aient pas été plus rapides. Cet effet n'est dû qu'à la force d'âme du malade et à la bonté d'une constitution qui n'avait point été affaiblie par la débauche."

Signé, BARRY E. O'MEARA,
Chirurgien, etc.

Longwood, 9 Juillet 1818.

Le Cardinal, Madame Mère, voulurent que ce rapport fût soumis aux gens de l'art: ils réunirent ceux qui étaient réputés les plus habiles. J'assistais à la conférence avec un des deux missionnaires, mais sans prendre part à la consultation: elle me fut remise quelques jours après; c'était la loi, les prophètes; je ne devais pas m'en écarter. Vignali en eut aussi une copie. Je cherchais pourquoi, je l'appris à Sainte-Hélène. Au reste, la pièce était ainsi conçue:

"Nous soussignés, réunis pour consulter sur la santé de sa majesté l'Empereur Napoléon, après avoir examiné avec soin un rapport du Docteur O'Meara qui a soigné le malade jusqu'au 25 Juillet 1818, nous sommes accordés dans les idées suivantes :

"1°. La maladie de l'auguste patient consiste dans une obstruction de foie et une discrasie scorbutique.

"2°. Les moyens de s'opposer à la première maladie, sont une diète tempérée par des végétaux frais, des fruits subacides, des substances animales faciles à digérer, et propres à fournir un chyle adoucissant. L'exercice en plein air, à pied, à cheval, en voiture ; une habitation qui soit aérée, exposée aux vents les plus secs et les plus salubres, et enfin l'usage de remèdes qui adoucissent et n'excitent pas le système, sont autant de moyens qu'on emploîra avec succès. L'extrait de cicuta, l'acétate de potasse, et un peu d'eau minérale salée du genre de celle de Tettuccio en Toscane, méritent cependant la préférence.

"3°. Si l'usage de ces médicamens ne relâchait pas le malade, on pourrait y joindre, deux ou trois fois la semaine, une petite dose de pilules composées de savon, de rhubarbe,

de sulfate de soude ou de potasse, et pétries avec de l'extrait de tarassaco, que le malade prendrait avant le souper.

"4°. Pour détruire la discrasie scorbutique, il faut, outre les trois premiers moyens indiqués dans le numéro précédent, employer les sucs dépurés des plantes anti scorbutiques, de la *fumaria* (fumeterre), du *beccabunga* (veronica beccabunga), du *nasturzio aquatico* (nasturzium aquaticum), et du cochléaria surtout. On peut, pour rendre aux gencives la consistance et la vigueur qu'elles doivent naturellement avoir, faire usage d'un opiat dentifrice composé de substances anti-scorbutiques pulvérisées, et pétries avec une conserve de rose;

" 5°. Le vice hépatique disparaissant avec ses conséquences, le défaut d'appétit et les vents surtout, on pourrait employer le petit-lait de jument ou d'ânesse, mêlé à quelques sucs de plantes amères non aromatiques, parmi lesquelles on doit choisir de préférence les diverses espèces de chicorée;

" 6°. Enfin, dans la saison la plus chaude, on peut, si le vice scorbutique ne s'y oppose pas, et que la continuation ou l'augmentation de l'obstruction du foie l'exige, appliquer, mais, avec prudence, des bains froids ou au

moins peu chauds, ainsi que les douches sur l'hypocondre droit.

" Ces conseils doivent être subordonnés aux circonstances particulières où se trouve l'auguste malade, et à son état au moment où le médecin choisi le visitera.

PAUL-BAPTISTE MUCCHIELLI, médecin de son altesse.
JEAN-BAPTISTE BOMBA,
PIERRE LUPI,
DOMINIQUE MORICHINI,
JOSEPH SISCO,
} Professeurs à l'Université.

Rome, 1er Février, 1819.

Ces consultations, ces soins, ces soucis, consumaient le temps. Nous touchions à la fin de Février, et il n'était pas encore question de départ. J'avais beau prier, importuner, son éminence avait toujours quelque cas à prévoir, quelques mesures à prendre; je perdais ma peine à solliciter. A force de constance cependant, je parvins à lui arracher l'ordre que je demandais; il céda, mais en patriarche. Nous fûmes encore obligés de perdre deux jours pour accepter un dîner, qui du reste fut magnifique. Madame Mère, Pauline, Louis, y assistaient: tout le monde était gai; chacun nous souhaita un heureux voyage.

Nous avions force ornemens pour la chapelle de l'Empereur, mais pas une lettre, pas un mot pour lui. Monseigneur avait été si occupé de bulles, de symboles, de tout ce qui intéressait la foi, qu'il n'avait pu donner avis de notre départ, ni même tracer quelques lignes qui servissent à nous introduire auprès du grand-maréchal. Il nous promit d'envoyer à Londres une dépêche pour Sainte-Hélène. Nous montâmes en voiture, et le 25 au matin nous étions hors de Rome. Malheureusement nos chevaux étaient lents, les chemins mauvais, nous n'avançions pas; nous fûmes douze jours avant d'arriver à Bologne. Sa Majesté la Duchesse de Parme nous y avait précédés d'un jour; elle se rendait à Florence, où elle devançait son auguste père. Elle ne descendit pas; mais les habitans étaient accourus sur son passage; ils avaient dételé ses chevaux, trainé sa voiture, et l'avaient long-temps accompagnée au milieu des plus vives acclamations. Nous suivîmes notre route; nous atteignîmes Modène, Parme, où nous eûmes une touffe des cheveux du petit Napoléon, qui fut religieusement portée à Sainte-Hélène. Nous traversâmes Turin, le mont Cenis, Genève, une partie de

la Suisse, le Duché de Bade ; nous côtoyâmes la rive droite du Rhin, et gagnâmes Francfort le 1er Avril. La Comtesse de Survilliers, que j'étais chargé de voir, me fit l'accueil le plus gracieux, et une foule de questions sur la santé de Madame Mère ; elle daigna me présenter ses deux filles dont la modestie égalait la beauté, et me questionna beaucoup sur le fils aîné du Prince de Canino. Je ne savais d'où provenait cet intérêt si vif ; j'ignorais le mariage qui se préparait.

J'allai le lendemain à Offenbach où résidait le Comte Las-Cases. L'Abbé Buonavita avait une lettre de son éminence à lui remettre, et je voulais lui offrir mes services s'il avait quelques commissions pour Sainte-Hélène : mais il était si accablé, si malade qu'à peine il pouvait se faire entendre. Il me communiqua quelques relations sur la maladie dont il était affecté, et me demanda ce qu'il avait à faire. Cette discussion, les détails qu'il me donna sur Sainte-Hélène, avaient fait couler le temps ; il était tard, je rentrai à Francfort. Nous voulions partir le lendemain, j'allai prendre les ordres de Madame de Survilliers. Elle m'adressa encore une foule de questions, parut satisfaite de mes réponses, et me témoi-

gna le désir de voir le prodrome de la grande anatomie de Mascagni, dont je portais un exemplaire avec moi. Le sujet n'était pas propre à flatter le goût délicat d'une dame, mais elle l'exigeait, j'obéis. Elle admira la netteté du travail, la beauté de l'exécution, et me dit à cet égard les choses les plus flatteuses. Elle me chargea ensuite de la rappeler au souvenir de l'Empereur, et remit à l'Abbé Buonavita divers petits objets dont les uns étaient destinés à ce Prince, les autres à Madame Bertrand. Nous nous acheminâmes sur Anvers, nous gagnâmes Ostende, où nous prîmes le paquebot.

Notre destination était connue ; tous s'empressaient à nous faire accueil. C'étaient des félicitations, des regrets, chacun eût voulu partager notre exil.—" Quel vertige ! Bonaparte ! un traitre ! Ah !"—J'allais répondre à cet Anglais qui, moitié honteux, moitié colère, poursuivait ses déclamations. —" Laissez, me dit quelqu'un, c'est Campbell ; il a droit d'invective, ne l'interrompez pas."—Je suivis le conseil, le capitaine était en verve, sa faconde nous amusa tous. Nous en convînmes cependant à la honte de Napoléon : susciter une vieille, un bal ! on ne joue

pas un homme avec plus d'indignité. Tout en approuvant le ressentiment du capitaine, nous ne voulions pas qu'il l'étendît trop loin. Nous l'en avertîmes; il essaya de se fâcher; nous le priâmes de n'en rien faire, il nous crut; nous atteignîmes Douvres, Londres où nous arrivâmes le 19.

Nous nous rendîmes le surlendemain au ministère. Nous voulions remettre à Lord Bathurst la lettre du Cardinal qui lui annonçait le départ de notre petite colonie pour Sainte-Hélène. Son excellence ne daigna pas nous admettre; elle nous envoya son secrétaire qui nous fit quelques questions sur notre départ, notre arrivée, les incidens du voyage. Il nous promit du reste de mettre la dépêche sous les yeux du Lord, et de nous faire promptement parvenir la réponse.

L'Abbé Buonavita reçut en effet, à quelques jours de là, une lettre où nous étions prévenus de nous tenir prêts à partir; que nous serions conduits au Cap, faute d'occasion directe; Vignali ne pouvait faire partie de l'embarcation, un prêtre suffisait au Général Bonaparte, et le Cardinal n'avait pas dû dépasser le nombre de quatre personnes qui lui avait été fixé. Cette décision était fâcheuse,

renversait toutes les combinaisons de son éminence ; heureusement le préfet apostolique réussit à la faire révoquer. Il écrivit à Lord Bathurst, il lui exposa son âge, ses infirmités, les ordres du saint père qui défendent à tout missionaire de pénétrer seul dans un pays qui n'est pas catholique. Le ministre s'adoucit, donna quelques espérances au vieillard, et finit par accorder à ses cheveux blancs ce qu'il refusait au Cardinal.

Il ne s'agissait plus que de partir : mais les vents étaient contraires, il n'y avait pas d'occasion pour Sainte-Hélène, et les bâtimens qui se rendaient au Cap avaient fait voile. Il fallait attendre, laisser le temps devenir propice ; on profiterait du premier transport pour nous embarquer. Les expéditions pour ces lieux étaient fréquentes, nous le savions, mais le ministère n'en avait aucun avis : il ne nous appartenait pas d'être mieux informés. Le Docteur O'Meara venait d'arriver à Londres : je courus lui demander des détails sur la situation où se trouvait l'Empereur. Il m'apprit qu'elle empirait chaque jour, que l'hépatite était endémique à Sainte-Hélène ; que ses soins, les remèdes les plus vantés, n'avaient pu en arrêter les

progrès ; qu'il tenait la guérison impossible, à moins que Napoléon ne fût arraché à la funeste influence de ce climat. Il lui avait conseillé à son départ d'appeler le Docteur Stokoe, chirurgien du Conquérant ; mais celui-ci avait à peine fait quelques visites, que le Gouverneur en avait pris ombrage. Il me remit ses rapports ; ils étaient ainsi conçus :

" Longwood, 17 Janvier, 1819.

" J'ai visité ce matin Napoléon ; je l'ai trouvé dans un état de faiblesse extrême. Il souffrait cruellement du côté droit dans la région du foie, et éprouvait des élancemens douloureux dans l'épaule. Il a eu au milieu de la nuit un violent mal de tête, suivi de vertiges qui ont duré un quart d'heure : il a pris, lorsqu'il a été remis, un bain chaud, qui a déterminé une transpiration abondante, et l'a beaucoup soulagé.

" Je pense, vu la tendance du sang à se porter à la tête, qu'il est indispensable qu'un médecin reste auprès de sa personne, afin d'administrer à temps les secours nécessaires dans un cas si grave.

" JOHN STOKOE."

A. M. le Comte Bertrand.

" Longwood, 18 Janvier, 1819.

" Malgré les symptômes d'hépatite chronique dont la première apparition date déjà de seize mois, et les désordres qu'elle a occasionnés, je ne crois pas qu'il y ait de péril imminent. La maladie devient tous les jours plus grave et terminera probablement les jours de Napoléon. Mais, quels que soient l'influence du climat et les progrès du mal, je ne pense pas, je le répète, qu'il y ait de danger imminent.

" Les signes les plus alarmans sont ceux qui se sont développés dans l'avant-dernière nuit. S'ils se renouvelaient, ils amèneraient un résultat fatal, surtout si les secours manquaient.

" JOHN STOKOE. "

" Longwood, 19 Janvier 1819.

" Hier, peu après mon arrivée à Longwood, j'ai été invité à me rendre auprès de Napoléon Bonaparte. Le Comte Bertrand m'a demandé la cause de ma longue absence. Je lui ai répondu que l'amiral n'ayant pas été prévenu officiellement de Longwood, je n'avais

obtenu de permission que fort tard dans l'après-midi. J'ai revu le malade, la fièvre continuait, la chaleur de la peau était considérable, la douleur de tête était augmentée, et il n'y avait eu aucune évacuation depuis vingt-quatre heures. Je craignais une attaque semblable à celle qu'il avait eue dans la nuit du Samedi au Dimanche. Je lui ai conseillé une saignée légère et un fort purgatif. Il a montré de la répugnance pour mes ordonnances, et a préféré l'emploi d'un lavement. Vers les 3 heures du matin, le Comte Bertrand me fit appeler et me pria de l'accompagner chez Napoléon. Les symptômes n'étaient pas diminués et le mal de tête était allé en augmentant. J'insistai vivement sur la saignée. Il y consentit et en éprouva un soulagement presque instantané. Il prit une forte dose de sel de Cheltenham.

" J'eus dans cette circonstance occasion d'examiner plus particulièrement que je ne l'avais fait la région du foie, et je suis à présent convaincu que ce viscère est gravement affecté. J'ai recommandé en conséquence le traitement mercuriel et les autres médicamens qui vont mieux à la constitution du malade.

" *Signé*, JOHN STOKOE."

" Sainte-Hélène, 20 Janvier 1819.

" Monsieur,

" J'ai de fortes raisons de supposer que mes visites à Longwood seront suspendues, ou par ordre direct de mes supérieurs, ou parce que l'on me rendra ce service si désagréable que je serai forcé d'y renoncer. En tout cas, si je n'ai pas l'avantage de pouvoir m'entretenir avec vous d'un objet qui m'intéresse vivement, je vous invite à tout faire pour engager Napoléon à adopter l'usage des médicamens que je lui ai prescrits. Ceux-là seuls peuvent écarter le danger qui le menace. L'hépatite, à quelque degré qu'elle soit parvenue, est une maladie dangereuse, surtout dans un climat tel que celui de Sainte-Hélène. L'engorgement où se trouve le foie, l'état habituel de constipation et le désordre des organes digestifs, détermineront le sang à se porter à la tête, précisement comme cela est arrivé Samedi.

" Je vous prie donc, monsieur, s'il ne m'est plus permis de lui donner mes soins, de faire vos efforts pour que le docteur Verling me remplace à Longwood.

" J'ai l'honneur d'être, etc.

" *Signé*, JOHN STOKOE."

A. M. le Comte Bertrand.

" Longwood, 21 Janvier 1819.

" Une heure et demie après mon arrivée à Longwood, j'ai vu Napoléon. La fièvre était légère, mais la douleur au côté droit était augmentée. Le purgatif avait produit des évacuations accompagnées de fortes coliques. Le malade avait mal dormi et la douleur au côté subsistait dans toute sa force. Je lui ai conseillé un bain chaud qu'il a pris à l'instant, et dans lequel je l'ai laissé. En partant j'ai insisté sur la nécessité de recommencer un traitement médical. Je lui ai dit que j'avais déjà préparé quelques médecines, et que je lui en enverrais d'autres avec les instructions convenables, puisque je ne pouvais continuer mes visites. Il me répondit qu'il ne prendrait aucune medecine qui ne lui serait pas administrée par son chirurgien.

" J'ai l'honneur, etc.

" *Signé*, JOHN STOKOE."

Ces rapports me déterminèrent. Je ne m'arrêtai plus aux bureaux, aux secrétaires ; je m'adressai à sa seigneurie. Je lui rappelai

les promesses qu'on nous avait faites, les avis qu'on nous avait donnés; des bâtimens étaient prêts à mettre à la voile; les occasions qu'on voulait saisir se présentaient; nous désirions que des lenteurs ne les fissent pas échapper. Ces retards nous étaient doublement pénibles: ils nous obligeaient à d'excessives dépenses, et exposaient Napoléon à des accidens fâcheux.—" Vous le croyez donc malade?"—" Les rapports sont unanimes."—" Ah!"—" Stokoe, O'Meara...."—" Stokoe! O'Meara!"—" Que pense-t-on à Rome de sa maladie?"—" Ou est dans l'inquiétude la plus vive."—" On redoute l'influence du climat!"—" Au dernier point."—" La pénurie, les privations, les mauvais traitemens qu'il endure!"—" On s'attend à toutes les conséquences d'une captivité si rigoureuse."—" Sérieusement?"—" Sans doute."—" Eh bien, rassurez-vous, rassurez sa famille; je viens de recevoir des nouvelles positives; il se porte à merveille."—Il prononça ces derniers mots avec un ton de vérité qui me pénétra. Je ne pus contenir ma satisfaction; il la remarqua sans la désapprouver, et continua—" Il crie, il se plaint, mais rien ne lui manque à Sainte-Hélène; le gouverne-

ment lui fournit tout avec profusion ; il nous coûte des sommes immenses. Au reste, tranquillisez-vous, vous verrez bientôt par vous-même si je vous dis vrai."

J'aurais voulus le croire, sa seigneurie sans doute aussi ; mais la déférence que je portais déjà à Sir Hudson Lowe ne pouvait prévaloir sur les assertions des gens de l'art. Je résolus de m'aider de l'expérience de quelques praticiens habiles, de ceux surtout qui avaient exercé la médecine sous les tropiques, ou même à Sainte-Hélène. La publication des ouvrages posthumes de Mascagni m'avait donné une sorte de célébrité. Je me trouvais naturellement en relation avec tout ce que Londres avait d'illustre. Chacun m'offrait ses conseils, chacun m'invitait à recourir à ses lumières, tous étaient jaloux de contribuer à adoucir des maux dont ils désavouaient la source. Je mis leur bonne volonté à contribution, je leur adressai des circulaires, je leur soumis la consultation qui m'avait été remise, les rapports que j'avais reçus ; je les priai de me faire connaître ce qu'ils pensaient de la maladie qui affligeait l'Empereur, et d'indiquer les moyens qu'ils jugeaient les plus propres à la détruire. Tous, mais surtout le véné-

rable James Curry, si distingué par ses travaux sur les hépatites, me répondirent avec un empressement, une bienveillance dont je fus vivement touché. Je réunis ces opinions diverses, je les livrai à la discussion de quelques médecins qui s'étaient plus spécialement occupés du genre d'affections dont il s'agissait. La prescription suivante en fut le résultat :

" Nous avons délibéré sur les rapports écrits et verbaux des Docteurs O'Meara et Stokoe : nous croyons avoir reconnu que Napoléon est atteint d'une *hépatite chronique*. Cette maladie est presque toujours la conséquence de l'hépatite aiguë, surtout quand le malade, né dans un autre pays, accoutumé à d'autres climats, réside sous les tropiques ; mais elle est quelquefois le résultat de circonstances locales qui tendent à troubler la transpiration. C'est le cas dont il s'agit. Le relâchement de la texture primitive du foie, joint à la cessation soudaine de l'activité cérébrale et musculaire, et à l'affaiblissement des facultés intellectuelles, devait naturellement accélérer les progrès de l'engorgement humoral du viscére. Nous pouvons assurer que la discrasia scorbutica n'existe pas encore. La membrane muqueuse qui recouvre les gencives,

ainsi que les autres de la même nature, est ordinairement la première à se ressentir de toute irrégularité viscérale, et qui influe directement sur les fonctions de la chilification, la sanguinification, et la nutrition successive des parties organiques."

Quant à la méthode curative, elle se trouve décrite dans la lettre suivante :

" Monsieur,

" J'ai lu avec attention les deux rapports que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Si je n'étais convaincu du peu de cas que mérite une opinion formée sans avoir le malade sous les yeux, je me plaindrais peut-être du défaut de renseignemens sur certains points auxquels j'ai l'habitude de donner de l'importance, quand je cherche à arriver dans les maladies hépatiques à une exacte diagnose. Au lieu d'essayer une dissertation qui vous paraîtrait au moins inutile, je crois qu'il suffit de vous répéter en termes généraux ce que j'ai déjà eu le plaisir de vous exprimer de vive voix, c'est-à-dire que les expériences et observations que j'ai faites ou recueillies m'ont pleinement convaincu que les mercuriels sont les seuls moyens de produire une guérison

radicale. Ce sont de tous les médicamens ceux qui répondent le mieux à nos espérances, pourvu néanmoins qu'il n'y ait pas encore de lésions organiques, et qu'ils soient administrés avec prudence et dans des circonstances convenables. Je ne voudrais cependant pas qu'on supposât qu'il entre dans mes idées d'exclure les autres moyens de guérison, comme les saignées locales, les vésicatoires, les purgatifs, les rafraîchissans, etc. Je crains que vous ne m'accusiez de superfluité, vous qui, élève de Mascagni, savez mieux que personne que rien ne constate mieux l'état d'un organe que la manière dont il exécute ses fonctions, si j'ajoute que, comme l'effet ordinaire des mercuriels est d'exciter le foie à accomplir ses sécrétions naturelles, il faut que la dose et la préparation soient réglées uniquement pour cet objet ; les apparences.... doivent nous indiquer les avantages obtenus, et doivent être seules nos guides dans l'application du grand remède dont la recommandation est le principal objet de cette lettre.

" J'ai l'honneur d'être,

" S.

" Londres, ce Samedi."

Un des élèves les plus distingués du Docteur Curry ne se borna pas à me recommander l'emploi des mercuriels, il voulut me faire juger par moi-même de l'efficacité de ce spécifique. Il me conduisit dans les divers établissemens de la capitale, et me mit à même d'observer les effets de ces préparations sur les hépatites, les flux de ventre chroniques qu'engendre l'habitation de l'Inde et du tropique. Plusieurs autres habiles praticiens de Londres me témoignaient la même obligeance, le même empressement : chacun me communiquait ses observations, chacun me faisait part de ses idées et de ses vues. Les musées, les hospices, les collections, n'avaient rien qui me fût caché ; le nom de Napoléon m'ouvrait tout, me facilitait tout : personne ne voulait paraître complice de l'infamie ministérielle.

J'emportais avec moi le Prodome, et des épreuves de trente planches de la grande anatomie de Mascagni, dont j'avais dirigé la publication. Je les montrai à quelques physiologistes ; ils en parlèrent dans le monde. La curiosité s'éveilla, chacun voulait voir, chacun voulait connaître ce beau travail. Des savans, l'admiration passa aux journalistes ; on possédait désormais une carte topographique, un

panorama du corps humain. La charpente de l'édifice, les pièces qui en déterminent les formes, la grâce, les mouvemens ; les cordons qui transmettent les actes de la volonté, les canaux que suivent les humeurs qui constituent le sang, tout était décrit, tout était dessiné avec une netteté, une perfection dont on n'avait pas d'exemple. Les dissections devenaient inutiles ; on pouvait désormais se livrer à l'anatomie sans dégoût : c'était la plus belle entreprise du siècle.

Le Prodrome était publié sous les auspices du Prince Regent ; j'étais chargé par la société des éditeurs de lui en présenter la dédicace. Je le fis par le canal de Lord Bathurst, auquel je renouvelai en même temps les instances que nous ne cessions de lui faire pour qu'il nous fût permis de mettre à la voile. Je reçus comme de coutume les promesses les plus positives, et ce fut tout. Il partait sans cesse des bâtimens pour le Cap, pour Sainte-Hélène ; mais sa seigneurie était si malheureuse, qu'elle n'en était jamais informée à temps ou ne pouvait obtenir de passage.

Je n'avais rien eu jusqu'à mon départ à démêler avec la police ; je ne me figurais pas à quel point elle est méticuleuse. Je n'imagi-

nais pas que des planches anatomiques pussent être suspectes, je croyais bonnement que je pouvais les emporter ; mais on m'en avertit ; tout conspire dans le siècle où nous sommes. Des muscles, des tendons peuvent tramer la perte des rois. Il y avait peut-être du danger à ce qu'ils communiquassent avec l'usurpation. J'intercédai pour eux auprès de Lord Bathurst, je lui demandai à les associer à mon exil, et à tirer d'Europe les livres qui m'étaient nécessaires pour mettre la dernière main à mon travail. Il me fit une réponse peu satisfaisante ; on avait des soupçons, il fallait les dissiper, les détruire. Ouvrir une correspondance fastidieuse ; ce moyen était long, incertain ; j'en pris un plus direct. Je rassemblai mes planches, je gagnai le ministère, je les soumis à l'inspection de sa seigneurie. Elle les accueillit de la manière la plus gracieuse ; elle les parcourut, les examina en détail, m'adressa une foule de questions sur moi, sur l'ouvrage et les entraves qu'allait apporter à sa publication mon séjour à Sainte-Hélène. Divers personnages survinrent pendant cet examen, et ne se montrèrent pas moins satisfaits. C'était une entreprise vaste, bien conçue, qui méritait la protection

du gouvernement Britannique; mais pouvais-je abandonner des travaux si grands, si utiles? quel inconcevable aveuglement de leur préférer un misérable rocher! Ils étaient Anglais, je suis Français, nous ne pouvions nous entendre; je les remerciai de la bienveillance qu'ils me témoignaient, et priai sa seigneurie de hâter un départ si souvent promis et toujours différé. L'entretien avait duré plus d'une heure, j'avais l'assurance d'emporter mes planches, de faire voile incessamment. Je me retirai plein d'espérances et de joie. L'illusion dura peu. Je fus assailli d'offres, de menaces; l'argent, les emplois étaient à ma discretion; je n'avais qu'à prendre. Je n'avais garde de croire que c'était moi, mes services qu'on voulait acquérir à l'Angleterre; elle abonde en hommes, en praticiens du premier ordre. On voulait faire insulte à Napoléon, m'avilir: les dépouilles de l'Inde n'étaient pas capables de payer une telle lâcheté.

On n'avait pu me séduire, on chercha à me compromettre. Nous avions enfin reçu avis de nous tenir prêts à partir. J'étais allé faire mes adieux à quelques-uns de mes amis, et reconduisais une dame lorsque je fus joint par plusieurs individus d'assez pauvre tour-

nure. Ils me prodiguèrent des épithètes odieuses, n'épargnèrent ni les Français, ni la personne qui me donnait le bras. Tant qu'ils ne s'étaient adressés qu'à moi, je m'étais contenu, mais je ne pus supporter qu'ils outrageassent une femme respectable. J'allais céder à un mouvement de vivacité ; elle me retint, m'entraîna dans une maison voisine, où je trouvai un des chefs du jury. J'étais ému, suffoqué ; je lui racontai avec véhémence l'insulte qui m'avait été faite.—" Vous êtes bien heureux que madame ait vu le piége, vous vous seriez commis avec ces misérables ; on vous aurait arrêté, détenu, vengé, je le veux bien ; mais le bâtiment aurait mis à la voile, et le départ eût été manqué.—" L'observation du magistrat calma mes sens, je vis à quelles embûches j'avais échappé, je me trouvai résigné, impassible. Tous les suppôts de la police ensemble n'eussent pas été capables de m'émouvoir.

Nous étions au 8 Juillet ; le départ était fixé au lendemain. On nous demandait de souscrire à notre exil, de nous soumettre aux réglemens qui seraient promulgués à Sainte-Hélene. J'eusse accepté des conditions bien plus dures ; je ne discutai pas, je signai.

C'est la signature que j'ai donnée de ma vie avec le plus de satisfaction. La lettre ministérielle portait que nous nous embarquerions à Deptford; il se trouva tout à coup que c'était une méprise, que nous devions aller à Gravesend; nous nous y rendîmes. Le bâtiment *(le Snipe)* était digne de la main qui l'avait choisi. C'était un mauvais brick de commerce chargé de farine, encombré de madriers, de bois de toutes espèces, qui n'avait pas deux pieds carrés de libre. Il penchait, nous manquions d'espace pour nous mouvoir, nous étions condamnés à une attitude pénible pendant une longue traversée, nous pouvions être submergés d'un instant à l'autre; j'eus recours au magistrat. Il m'écouta comme on nous écoutait, prodigua les promesses, et n'en tint aucune. Le capitaine était à l'avenant de l'équipage; je pensai bien qu'on ne lui avait pas donné la préférence sans motif; ma plainte l'avait aigri, je voulus me mettre en mesure contre sa bienveillance. J'achetai des provisions; il se récria sur l'inutilité de la dépense, protesta que l'abondance régnait à bord, que nous ne manquerions de rien dans la traversée; l'Abbé Buonavita faisait chorus avec lui. Je laissai dire, et continuai mes

acquisitions. Bien m'en prit, comme je ne tardai pas à m'en apercevoir. Nous avions affaire à un homme sordide, qui calculait tout jusqu'aux surprises qu'on peut faire à l'appétit. Un pot de bière, quelques viandes salées, une volaille dont un seul matelot eût fait aisément justice, formaient le dîner de la colonie entière. Ce régime était léger, mais que faire? Nous étions battus par les orages, et le capitaine ne répondait à nos plaintes que par des récits qui commandaient la résignation. Il s'était aperçu que le préfet apostolique était mécontent. Nous débouquions le golfe de Biscaye; la tempête se calmait, il vint se placer près de lui. Il nous raconta avec une espèce d'indifférence qu'il se tenait d'ordinaire dans les eaux d'Alexandrie et de Djedda, qu'il transportait les pèlerins d'une de ces villes à l'autre. Le Coran fait un précepte du jeûne, il se chargeait de le faire observer. La tempérance n'est pas la vertu des dévots. Il leur fallait de l'eau, des subsistances; les sources, les productions de la côte n'eussent pas suffi. Le bâton, le fond de cale, la mer, lui avaient fourni des moyens moins coûteux; les murmures avaient cessé. Personne n'avait plus cherché à convertir son bord en taverne; cha-

cun s'était religieusement soumis à une abstinence méritoire. Il n'avait pas achevé qu'il s'éloigna en faisant des commandemens à tue-tête, et abandonna le missionnaire à ses réflexions. L'avertissement produisit son effet. L'homme de Dieu trouva désormais tout bon, et ne se plaignit plus. Ce fut mon tour. Le temps était devenu favorable, le vent enflait nos voiles, nous étions en vue de Mogodor ; tout allait nous manquer, nous n'avions plus de viande fraîche, plus de légumes, plus de liqueurs fermentées, l'eau même tirait à sa fin. Je souffrais horriblement du mal de mer, je ne pouvais manger, il m'importait peu d'être à la diète ; mais les autres passagers tombaient d'inanition, je ne pus supporter un tel spectacle. Je fis les plus vifs reproches au Capitaine ; je le sommai de mettre pied à terre, et de refraichir ses provisions. Il s'y refusait, parlait d'ordre, de subordination ; mais tout l'équipage se joignit à moi. J'offrais de prendre les comestibles à ma charge ; il se rendit. Je lui remis des fonds ; je demandai à l'accompagner ; il s'y refusa avec obstination, il voulut absolument descendre seul.

Le bâtiment était en panne, le roulis avait

cessé, je me trouvais mieux ; je profitai de ce moment de calme pour observer la côte et étudier Mogodor ; mais la ville était entassée, irrégulière, la plaine sans arbres, sans verdure ; je n'aperçus que sable et misère. C'est l'unique tableau que présentent ces plages désolées. Des dromadaires cependant diversifiaient la scène. Ils paissaient une herbe rare au milieu des dunes ; ils traînaient leur chétive existence. Un immense tourbillon de poussière se dessinait au loin ; je cherchai ce qui l'avait soulevé ; ma lunette était tendue. Je discernai des chameaux, des ânes, des bêtes de somme ; j'étais tout entier à ce spectacle lorsque le capitaine parut avec son canot. Il était sans vivres, sans subsistances ; il criait, s'agitait comme un furieux. Nous cherchions quel incident allumait sa colère. Je lui demandai quel malheur le ramenait les mains vides ; mais il commandait de virer de bord, il ne me répondit pas. Ce ne fut que lorsque nous eûmes gagné le large qu'il nous apprit que Mogodor était une place détestable, qu'il n'avait pu se défaire de ses bois, que personne ne s'était présenté pour les mettre à prix.—" Mais les vivres ?"—" Les vivres ! je voulais vendre mes planches."—" C'est pour

cela que vous êtes descendu ?"—" Quel autre motif pouvait me conduire à terre ?"—" Nous faire mourir de faim !"—" Nous touchons au Cap-Vert."—" Ni viande ni biscuits !"—" Il y a moins loin que de Babel-Mandel à Djedda." — " Une traversée immense !" — " Comme de Jambo à Cosseir."—" De l'eau corrompue !" — " L'église romaine ne commande pas d'ablution."—" Je vous entends, des menaces !"—" Ah !"—" M'intimider !"— " Moi !" — " M'insinuer que les indignités auxquelles les pèlerins ont été soumis, les privations, les cachots, nous attendent !"— " Vous exagérez." — " Toutes les infamies dont le souvenir vous enivre !"—" Oh, avec des Turcs !"—" Des hommes."—" Intraitables, qui ne voulaient rien entendre, qui haranguaient trop, me comprenez-vous ? Au surplus, qu'ai-je à faire de ces discussions ? On ne manque de rien à mon bord. Les passagers que je reçois peuvent se contenter de ce qui me suffit. Vous êtes cinq ; j'ai touché pour vous tous deux cents livres sterling ; est-ce la peine de montrer tant d'exigence ? Devais-je encore payer une livre et demie sterling d'ancrage pour satisfaire un appétit désordonné ?"

C'était là le noble motif qui animait ce corsaire. Il exposait les passagers et l'équipage à mourir de faim pour ne pas débourser une si forte somme. J'eusse donné dix fois le tribut exigé pour leur épargner ces angoisses; mais il n'était plus temps, le vent se maintenait, nous filions quatre nœuds à l'heure, il fallut se résigner. Nous nous engageâmes au milieu des écueils. Heureusement la mer était calme, et notre sordide capitaine, habile. Il sonda, manœuvra, tourna les brisans, il parvint à nous tirer du mauvais pas où il nous avait jetés. Il croyait toucher l'île de Gorée: il se trouva sur une plage inculte où il imagina qu'il devait y avoir force sauvages. Il résolut de la reconnaître. Il tira de sa cabine quelques sabres rouillés, des fusils mal en état, et se disposa lui cinquième à cette grande expédition. Le préfet apostolique ne voulut pas rester les bras croisés dans une aussi grave occurrence; l'équipage allait subjuguer des tribus, il dépêcha Vignali pour les baptiser. Malheureusement les conquérans et le missionnaire ne trouvèrent personne ni à soumettre ni à convertir; ils rentrèrent, nous remettions à la voile lorsque nous vîmes venir à nous une

goëlette armée. C'était celle de la douane. Surprise de voir un bâtiment dans la station où nous retenait l'humeur guerrière du capitaine, elle nous supposait des desseins de fraude, et accourait nous donner la chasse. Elle nous demanda qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions. Nous le lui dimes. Nous fûmes aussitôt accueillis, fêtés ; nous nous trouvâmes en famille. Je débarquai malgré les cris du commandant ; je me délassai des fatigues, des privations que j'avais essuyées.

Tout ce qu'il y avait de Français dans l'île m'avait comblé d'égards, de prévenances. Je voulus leur témoigner combien j'étais sensible à leurs bons procédés. Je les réunis à dîner, je leur présentai mes compagnons de voyage que j'étais allé chercher à bord ; j'avais également invité notre odieux capitaine ; il eut la discrétion de ne pas venir. La pudeur n'était pas le seul motif qui le retenait, il en avait un autre ; mais je m'en inquiétai peu, je le laissai faire. Nous bûmes à l'amitié, à la fortune de la France, et nous renouvelâmes nos provisions. J'étais logé chez un Marseillais ; le banquet avait eu lieu chez lui, je désirais lui tenir compte des dépenses

que je lui avais causées. Il n'y voulut jamais consentir.—" Sa mère était Corse, j'étais Corse, on m'avait choisi pour médecin de Napoléon, il était trop heureux de m'avoir reçu."—J'imaginai de lui offrir quelques jambons, seuls restes des provisions que j'avais faites à Londres ; nous nous acheminâmes vers le navire. Mais notre forban nous avait prévenus. Il les avait réalisés, vendus, et les avait remplacés par une cargaison de canards, de verrats, de truies, qui se battaient, se cherchaient, mettaient bas, présentaient un tableau dont les yeux et l'odorat étaient révoltés. C'était le comble de l'indignité : mais qu'opposer à cette immoralité profonde? les plaintes ? nous allions gagner le large, elles étaient dangereuses. Les représentations ? il n'en tenait aucun compte. Nous nous résignâmes encore. Nous montâmes dans son chalit ; nous nous éloignâmes, nous fîmes force de voiles, nous nous trouvâmes par le travers du cap Palme. Nous serrâmes la côte, nous vîmes aussitôt les canots se charger, se détacher, accourir à nous. La circonstance était heureuse ; nous n'avions pu faire que de légères provisions ; notre Capitaine s'était pourvu de claret, de volaille ;

mais il les destinait au marché de Sainte-Hélène, il n'avait rien pour nous. Nous étions retombés dans notre première détresse; la faim nous consumait. Nous suivions d'un œil d'autant plus inquiet la marche des esquifs. Ils étaient légers, rapides, étroits et bas, manœuvrés par des hommes accroupis qui frappaient la mer de leurs deux mains, et glissaient à sa surface. Un mouvement, un rien, les faisait chavirer; mais, alertes comme des poissons, ils retournaient aussitôt leurs pirogues, et poursuivaient leur course. Nous avions mis en panne, ils furent bientôt sur nous. Ils étaient forts, vigoureux, bien faits. Ils nous apportaient des provisions, nous les reçûmes avec toute l'aménité dont nous étions capables.—" Où allez-vous? demanda l'un d'entre eux.—A Sainte-Hélène."—Ce nom le frappa, il resta stupéfait.—" A Sainte-Hélène! reprit-il d'un ton pénétré, est-il vrai qu'il y soit?—Qui? repartit le capitaine."—L'Africain lui jeta un regard dédaigneux, vint à nous et répéta la question; nous répondîmes qu'il y était! Il nous fixa, secoua la tête, et laissa enfin échapper le mot d'impossible. Nous nous regardions le uns les autres; nous ne savions quel était ce sauvage

qui parlait Anglais, Français, qui avait une si haute idée de Napoléon. — " Vous le connaissez ? — Depuis long-temps. — Vous l'avez vu ? — Dans toute sa gloire. — Souvent ? — Dans la bien gardée*, au désert, sur le champ de bataille. — Vous ne croyez pas à ses malheurs ? — Son bras est fort, sa langue douce comme du miel, rien ne peut lui résister. — Il a long-temps balancé les efforts de l'Europe entière. — L'Europe ni le monde ne peuvent accabler un tel homme. Les Mamelloucks, les pachas s'éclipsaient devant lui ; c'est le dieu des batailles. — Où l'avez-vous donc connu ? — Je vous le dis, en Égypte. — Vous avez servi ? — Dans la 21e ; j'étais à Bir-am-bar, à Samanhout, à Cosseir, à Cophtos, partout où s'est trouvée cette vaillante demi-brigade. Qu'est devenu le Général Belliard ? — Il vit, il a illustré son nom par vingt faits d'armes. Vous le connaissez aussi ? — Il commandait la 21e. ; il courait le désert comme un Arabe, aucun obstacle ne l'arrêtait. — Vous vous rappelez le Général Desaix ? — Aucun de ceux qui ont fait l'expédition de la haute Égypte ne l'oubliera jamais. Il était brave, ardent, généreux, il cherchait les ruines comme les

* Le Caire.

imagina de tirer parti des truies que la faim allait moissonner. Il les distribuait à son équipage, et se réservait les petits encore mal formés qu'elles n'avaient pas mis bas. Il trouvait cette dégoûtante préparation délicieuse; il la vantait, il l'exaltait, il voulait associer à ses jouissances chacun de nous. Les coliques le tourmentaient, il avait besoin de moi, je fus le premier qu'il honora de son invitation :—" C'est quelque chose d'exquis, venez, nous les ferons frire, nous les mettrons en petits pâtés. Tout mon équipage...." Je ne le laissai pas achever. Un mouvement involontaire lui expliqua ma pensée. Il s'éloigna en me lancant à demi-voix le poli *French dog*.

Nous étions au 10 Septembre. La pompe, la chaleur, les indigestions ne laissaient pas respirer les matelots; ils étaient exténués. Le Capitaine lui-même ne pouvait se soutenir. Il était moins insolent, moins sordide; il ne parlait plus des iniquités que les Barbaresques avaient essuyées à son bord; il n'aspirait qu'à toucher au rivage. Il crut tout à coup l'apercevoir; nous étions dans les eaux de St.-Hélène; il avait fait ses observations, il en était certain. Il se trouva malheureusement moins

bon astronome que munitionnaire ; la station disparut pendant la nuit, au jour il n'en fut plus question. Ce ne fut que dans la matinée du 18 que nous en eûmes connaissance. Sous quel aspect sinistre elle se dessinait au loin! Quel rocher sourcilleux! Quelle masse! quel séjour! Mais c'était là qu'était l'Empereur; c'était là que l'infamie Anglaise s'acharnait sur sa proie; c'était là que les rois vengeaient sur ce grand homme les erreurs de sa générosité. Nous allions fouler les mêmes lieux, respirer le même air. Pouvions nous nous plaindre de partager le sort du maître du monde? Nous n'aspirions qu'à débarquer. Hudson Lowe était moins impatient. Il fallait qu'il nous tendît un piége; il avait besoin de quelques heures pour le méditer. Il nous fit prévenir que nous ne pouvions entrer immédiatement dans le port, mais que nous y serions admis le lendemain dès le point du jour. Je fis demander en quel état se trouvait Napoléon.—" Bien, très-bien, répondirent ses envoyés, il jouit d'une santé vigoureuse, il se porte mieux que nous."—Ils se retiraient, lorsque nous vîmes arriver des façons de canots qui vinrent voltiger autour du bâtiment. Je n'étais pas dupe de la ma-

corde il eût pendu le corsaire si nous eussions dit un mot : mais nous ne craignions plus que ce forban nous proposât des petits pâtés. Il allait avoir à faire à S. E. c'était bien assez.

Le Docteur Verling arrivait de Longwood. Sir Hudson me le présenta. Je crus qu'il avait remplacé Stokoe, je lui demandai des nouvelles de la santé de Napoléon. Napoléon ! Il cherchait dans les yeux du Gouverneur ce qu'il devait répondre : mais celui-ci le tira d'affaire, et me dit que le Docteur ne voyait pas le Général Bonaparte, qu'il ne donnait ses soins qu'au Général Montholon. Le médecin sentit que sa visite n'avait pas le mérite de l'à-propos, et se retira. S. E. reprit aussitôt son homélie sur le bon esprit que nous devions apporter dans l'île, sur les avantages que nous y trouverions, le plaisir qu'elle aurait à nous en rendre le séjour agréable. On servit, Sir Hudson nous retint ; Read, Gorrequer disputaient avec lui de prévenances et d'égards : mais c'était toujours la Corse ; les hommes y naissaient avec plus de courage, plus de sagacité qu'ailleurs. Ils jugeaient mieux des circonstances et des choses, ils se pliaient plus franchement à la nécessité.

Le diner fini, nous nous disposions à gagner Longwood : mais nous pouvions y porter des lettres, des manuscrits, des plans, et rien de tout cela ne devait y pénétrer que sur le vu de M. Gorrequer. Il nous prévint, s'excusa, mais il était l'ennemi des correspondances, il leur faisait une guerre impitoyable. Nous lui ouvrîmes aussitôt nos poches, nos portefeuilles ; le Cerbère s'adoucit, nous passâmes. Il avait droit de nous déshabiller ! Gorrequer avait fini, c'était le tour de Read. Celui-ci fut moins facile. Il visita, déplia nos effets, les examina pièce à pièce. La guerre aux chiffons finie, nous montâmes en voiture, nous nous engageâmes dans une route effrayante. Ce n'était que factionnaires, que précipices ; d'un côté, un vaste abîme, de l'autre, un farouche soldat. Nous marchions au milieu des précautions de la guerre et des convulsions de la nature : jamais spectacle aussi sombre ne s'était offert à nos yeux. Nous arrivâmes enfin à Longwood. Nous nous présentâmes chez le Général Bertrand, qui se trouvait auprès de l'Empereur. Ce Prince venait de recevoir les journaux de Londres, il parcourait les colonnes du Morning Chro-

nicle qui me concernaient. Il y trouvait force éloges pour l'anatomiste, mais pas un mot pour le médecin. Il en conclut que j'étais étranger à l'art, " une façon de Cuvier, auquel il donnerait à disséquer son cheval, mais auquel il ne confierait pas son pied. " Il était dans cette disposition d'esprit lorsqu'on lui annonça notre arrivée.—" Allez, dit-il au Grand Maréchal, voyez quels hommes on m'envoie, voyez surtout le physiologiste."—Bertrand vint en effet, mais avec un air peiné. Il invita Buonavita à le suivre, et nous pria d'attendre.

Je ne savais qu'augurer d'une réception si singulière; j'étais stupéfait, Vignali n'était pas mieux lorsque le Général reparut. Je passai avec lui dans la pièce voisine. Il me fit asseoir, me demanda depuis combien de temps j'étais parti de Rome, si je connaissais la famille de l'Empereur, comment étaient Madame Mère, le Cardinal, Lucien, Pauline, etc.; comment j'avais été choisi pour venir, en quelle qualité j'arrivais, où j'avais pratiqué, si j'avais une lettre, quelque chose à dire à Napoléon de la part des siens, quel motif m'avait déterminé à quitter l'Italie pour cet écueil, qui j'avais vu pendant le trajet de

Rome à Londres, qui j'avais fréquenté dans cette capitale, et ce qu'on m'avait dit. Je satisfis à toutes ces questions, et j'eus l'honneur d'être présenté à Madame la Comtesse qui s'entretenait avec le Docteur Verling et l'Abbé Buonavita. Elle m'accueillit avec bonté et me demanda quelques détails sur les pays que nous avions parcourus. Vignali eut son tour. Il fut, comme nous, interrogé, présenté, et accueilli. On nous servit à souper, on nous donna des appartemens; je me déshabillais lorsque je vis une seconde fois le Comte Bertrand paraître. Il me pria de passer chez le Général Montholon, il avait quelque chose à me dire. J'allai; j'écoutais, je ne comprenais rien à cet entretien inouï. Je ne tardai pas néanmoins à me remettre. Je répondis qu'un noble orgueil m'avait seul conduit à Sainte-Hélène, que j'avais eu l'ambition d'être utile au plus grand homme du siècle; qu'aucun sacrifice ne m'avait coûté dès qu'il avait été question de l'Empereur; que j'en ferais un autre si mes services n'étaient pas agréés; que je me rembarquerais immédiatement pour l'Europe. Je me retirai. Je n'avais plus ni sommeil, ni fatigues, la conversation avait tout dissipé. Je trouvai

dans l'antichambre le cuisinier Chandelier, qui, n'ayant pas encore de logement, me demanda à y passer la nuit. Je ne pouvais fermer l'œil, j'étais curieux de savoir si la réception que javais reçue s'était étendue jusques à lui. Il me répondit qu'il avait été accueilli par ses camarades, qui cependant lui avaient adressé force questions sur notre voyage, les personnes que nous avions vues, et les nouvelles que nous avions entendu raconter. Il ajouta que l'Empereur l'avait fait appeler ainsi que Coursaut; qu'il s'était informé de ce qu'on disait à Rome du choix du médecin, de celui des prêtres, de ce qu'ils en avaient vu, entendu à Londres, et des maisons qu'ils fréquentaient dans cette capitale. Il devenait évident que j'excitais des soupçons, des défiances, que j'avais été desservi. Comment cela s'était-il fait? je ne pouvais le pénétrer. Le jour vint, je me trouvai plus calme, et attendis avec résignation que cette affaire se dénouât. Je reçus dans la matinée une troisième visite du Comte Bertrand. Il me demanda un rapport écrit et détaillé sur le lieu de ma naissance, mon âge, ma famille, les villes où j'avais fait mes études. Il me demanda où et depuis quelle époque j'avais

exercé, si j'avais servi ; à quelle partie de la médecine je m'étais plus spécialement appliqué. Je fis sur-le-champ ce résumé ; je le lui adressai avec mes diplômes, mes papiers, et la lettre du Cardinal. Buonavita, Vignali furent obligés d'en faire chacun autant.

C'était une triste réception après un si long voyage : mais son éminence n'avait pu, au milieu des graves soins qui l'occupaient, trouver un instant pour écrire, soit à l'Empereur, soit au Grand Maréchal. Aucun membre de la famille n'avait réparé cette négligence, nous étions envoyés par le gouvernement Anglais, recommandés par le ministère, fêtés par le gouverneur, c'en était plus qu'il ne fallait pour éveiller la défiance. Une autre circonstance contribua à donner à cette affaire l'air d'une intrigue. Le Cardinal, qui n'avait pu nous munir d'une lettre de créance pour Sainte-Hélène, avait en néanmoins assez de loisirs pour concerter le moyen de faire de Vignali le médecin de Napoléon. Il avait écrit au Comte Las-Cases à cet égard ; il l'avait prié de recommander le missionnaire à l'Empereur. Las-Cases ne jugea pas convenable de travestir un prêtre en médecin, et se borna à remettre la missive de son éminence

à l'abbé qui, tout empressé de la rendre, était loin de prévoir l'effet qu'elle produisit. Tout s'arrangea cependant. Nous étions Français, nous étions Corses; nous ne pouvions à ce double titre être les agens des Anglais; Napoléon nous admit à son service.

Je me disposai en conséquence à aller chercher les effets qui étaient restés sur le bâtiment. Je pensais aller seul, Sir Hudson nous avait tant protesté que nous pourrions circuler librement dans l'île; mais l'officier d'ordonnance de Longwood avait des ordres: je fus obligé d'accepter l'offre qu'il me fit de m'accompagner. Je me rendis à bord du *Snipe;* j'étais gardé à vue, aucun de mes mouvemens n'était perdu. Quelle fut ma surprise! notre excellent capitaine était dans la même position.—"Pourquoi des gardes? Quel accident?—Ce coquin de gouverneur!—Eh bien, quoi! Sir Hudson?—m'empêche de mettre pied à terre, de vendre mes marchandises.—Pour quel motif? que lui avez-vous fait?—Mes porcs disparaissent, mon claret coule, ah!—Mais vos canards?—me mangent plus qu'ils ne valent, ah!—Mais enfin quel tort, quelle faute?—ces maudits livres, ah!—Ces livres de messe?—de messe! C'est un

guet-apens, un meurtre; voyez ces truies, ces planches, quel tort!—Mais enfin des livres de dévotion! — Vous le croyiez, je l'ai cru, je les ai apportés, eh bien, ce sont des livres que ce maudit O'Meara a écrits contre lui, ah!" — Je laissai mon homme gémir à son aise, je débarquai mes effets, et rentrai à Longwood. Les préventions s'étaient dissipées, les soupçons éteints, je reçus une lettre du Comte Bertrand qui m'annonçait que j'étais agréé comme chirurgien ordinaire de l'Empereur. Sa lettre était ainsi conçue:

Longwood, ce 22 Septembre 1819.

Monsieur Antommarchi,

L'Empereur Napoléon vous agrée pour son chirurgien, avec les appointemens de neuf mille francs par an; vous entrerez en fonction dès le moment que vous aurez prêté votre serment; je vous prie, à cet effet, de vous rendre chez moi à 2 heures.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE COMTE BERTRAND.

Je me rendis à l'invitation du grand-maré-

chal, et pris les engagemens exigés. Je ne devais rien communiquer ni dire aux Anglais; je devais me garder de leur confier le plus petit détail sur les progrès de la maladie dont Napoléon était atteint. Ce que j'avais éprouvé, ce que j'avais entendu m'avait donné la mesure des gens à qui nous avions à faire; je n'étais pas disposé aux confidences, je jurai de n'en jamais faire, et j'eus l'honneur d'être présenté à sa Majesté. La chambre était petite, extrêmement obscure, il était dans son lit; je ne l'aperçus pas d'abord. Je m'avançai dans une espèce de recueillement religieux. Il le vit, et m'adressant la parole de la manière la plus gracieuse.—" Approchez-vous de moi, *Capocorsinaccio,*" me dit-il en Italien, langue que dès lors il employa constamment dans nos conversations, "approchez afin que je puisse vous voir plus distinctement, et surtout vous mieux entendre, car sur ce triste rocher je suis devenu tout-à-fait sourd."—Je m'approchai. Il me jeta un coup d'œil qui ne parut pas m'être défavorable, et reprit:—" J'ai été bien près de votre pays dans ma première jeunesse; je débarquai à peu de distance de Morsiglia au port de Macinajo. Je fus de là à Rogliano, où je vis

une belle maison peinte à la Génoise, à Tomino, à Porticciolo. Je me rendais à Bastia: mais, le croiriez-vous? j'eus toutes les peines du monde de trouver un cheval et un homme qui voulût m'accompagner; j'y parvins cependant. Le squelette qu'on me donna pouvait à peine se tenir sur ses jambes, mais il était habitué à ces routes escarpées; il me fut extrêmement utile. J'arrivai enfin à Bastia; j'étais content de mon guide, il le fut aussi de moi.

"Le Cap est de toute la Corse la contrée la plus ingrate; cependant ses habitans sont les meilleurs cultivateurs, les commerçans les plus industrieux de l'île. Pauvres mais intelligens, mauvais soldats mais excellens marins, ils sont en général sobres, pacifiques, honnêtes. Ils jouissent d'une paix profonde, alors même que les autres districts sont en proie aux plus violentes agitations. Leurs mœurs, leur caractère sont tout-à-fait opposés à ceux de nos compatriotes qui vivent dans les montagnes. Aussi les-uns tremblent-ils à la vue des autres et cela avec raison. Le naturel doux, tranquille de l'homme de la plaine ne peut faire tête aux habitudes altières, à l'impétuosité du montagnard. En

général les habitans de votre pays sont pauvres; ils travaillent beaucoup, ils s'extenuent à féconder le sol ou pour mieux dire les rochers, mais leur travail produit fort peu, ils ont de la peine à vivre. Ceux du mien au contraire se fatiguent peu ou point du tout, et s'ils ne sont pas riches, ils mènent du moins une vie douce, indépendante. Ils la passent à courir le fusil sur l'épaule. Mais c'est assez parler d'un pays que je ne reverrai plus. Y a-t-il long-temps que vous n'êtes allé en Corse?—Deux ans, Sire.—Quel âge avez-vous?—Environ trente ans.—Oh! oh! vous pourriez être mon fils. Si j'avais connu votre mère, j'aurais laissé le Macinajo, je serais allé débarquer à Morsiglia.—A Centuri.—Oui, à Centuri, Morsiglia n'a pas de port. Vitelle toujours votre mère?—Elle est morte que j'étais encore enfant.—Était-elle jolie, séduisante, gracieuse?—Elle était jolie femme et excellente mère.—Eh bien! raison de plus, j'aurais debarqué à Centuri, je serais allé à Morsiglia faire la cour à une charmante Capocorsina, a Madame Antommarchi. Quel âge a votre père?—Il approche de soixante-dix ans.—Il est notaire: fait-il quelquefois, comme ses bons confrères, de faux actes, des testa-

mens supposés?" Je ne repondais pas, il répéta la question en riant plus fort.—" Mon père jouit de l'estime publique et de la confiance de son canton.—En ce cas il n'y a rien à dire. Vous rappelez-vous l'époque où je conquis l'Italie pour la première fois? — J'en conserve un vague souvenir.—Quelle ivresse! quelles acclamations! Ce n'était qu'un cri d'enthousiasme. La population se pressait sur mon passage, j'étais son dieu, son idole. Elle m'est restée fidèle. Sans doute vous ne vous souvenez qu'à peine, car vous étiez si jeune alors, de mon expédition d'Égypte, de mon arrivée, de mon débarquement à Ajaccio, à Fréjus, et des transports avec lesquels je fus accueilli?—Je me rappelle cette apparition inattendue qui changea la face de l'Europe. J'écoutais avec admiration ce qu'on racontait du Général Buonapare, et des merveilles qu'il avait exécutées. On buvait, Sire, à vos succès, on faisait pour vous les vœux les plus vifs. Je conserve parfaitement le souvenir de l'impression que fit sur moi l'allégresse de tout un peuple qui n'espérait qu'en vous.—Quel âge aviez-vous lorsque vous avez quitté la Corse?—Environ quinze ans.—Il y a à Livourne des Capocorsini fort riches.—

Oui, Sire, quelques-uns sont devenus patriciens, d'autres ont été faits nobles : le grand-duc les a bien traités.—Vous avez fait vos études à Pise ?—Je les ai commencées à Livourne, d'où j'ai été les continuer à Pise et à Florence.—A quelle époque ?—Je fus reçu docteur en philosophie et en médecine, à l'université de Pise, au mois de Mars 1808 ; je passai ensuite à Florence, où je me livrai à des recherches phisiologiques : j'étais attaché à l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve. En 1812, j'obtins de l'université impériale le diplôme de docteur en chirurgie. Le grand-maître me nomma prosecteur d'anatomie, attaché à l'académie de Pise, qui daigna s'intéresser à moi. Je résidais comme tel à Florence, où j'ai exercé jusqu'au moment de mon départ.—La Grande-Duchesse Élisa était-elle aimée en Toscane ?—Aimée et crainte tout à la fois.—Faisait-elle quelque chose pour se concilier ses sujets ?—Elle chérissait les arts, elle protégeait les sciences, elle gouvernait dans l'intérêt public.—Elle était adorée à Lucques ; elle y avait créé des établissemens utiles et bons. Je la crois fort riche. Les Toscans ont été contens de revoir leur ancien grand-duc ; ne le croyez-vous pas ?—Il est cher au

peuple qu'il gouverne avec douceur.—A l'exception des spéculateurs de Livourne à qui tout est bon, les Toscans sont un peuple excellent : ils sont à la fois éclairés, industrieux, cultivateurs habiles : ils occupent la plus belle contrée de l'Italie. Mais quel motif vous a poussé à échanger le beau séjour de Florence, votre clientelle, votre emploi, vos travaux, pour ce misérable rocher ? Quelles considérations vous ont engagé à vous associer à mon exil ?—Votre majesté peut le pressentir : je ne cherche ni l'or ni les faveurs ; je n'ai pas mis mes services à prix, je ne me suis pas inquiété des conditions. On m'a proposé d'approcher de vous, cette gloire m'a suffi ; je n'ambitionne pas d'autre bien.—Mais pourquoi, avant de céder à l'invitation de votre ami Colonna, ne pas vous être fait assurer une existence par ma famille ?—Des avantages pécuniaires ne peuvent compenser le sacrifice ; la gloire seule pouvait me décider.—La gloire est fort bonne ; mais si vous aviez été renvoyé comme peu s'en est fallu, qu'auriez-vous fait ? dans quel embarras ne vous seriez-vous pas trouvé ?—Une semblable réception m'eût déchiré ; mais encore eussé-je touché ce triste écueil ; ma profession m'eût

mis partout à l'abri du besoin : mon seul regret eût été d'être méconnu.—Vous êtes Corse, voilà la considération qui vous a sauvé ; mais encore vous pouviez ne pas me convenir, être congédié ; que vous fût-il revenu d'avoir si imprudemment cédé ?—Ces réflexions sont justes, mais je ne les ai pas faites.—Votre bonne étoile y a suppléé. Je suis, du reste, fâché que le cardinal ait été chargé de cette affaire, qu'il se soit conduit comme il a fait. Je lui demande un chirurgien, il vous envoie ; vous êtes jeune, mais enfin il vous choisit. En même temps il écrit à Las Cases une lettre que les prêtres m'ont remise, et dans laquelle il insiste pour que je ne me serve que de Vignali. Cependant je suis bien sûr que cet abbé n'a pas plus de trois ans d'études, quoique lui-même m'ait dit quatre. Je vous avoue que cette lettre m'a singulièrement déplu. Ni ma mère, ni le cardinal, ne m'ont donné avis de votre départ. Je me défiais de tous les individus dont se compose votre embarcation. Les visites, les questions que le grand maréchal vous a faites, ont dû vous surprendre et vous affecter.—Vivement, sire ; j'étais humilié, confus, je ne pouvais m'expliquer ces défiances.—N'y pen-

sez plus ; vous serez mon chirurgien, je vous servirai de père. J'ai fait dire à l'Abbé Vignali, et je le lui ferai répéter encore, que je n'entends pas qu'il exerce à Longwood. Je ne veux pas qu'il essaie son art sur personne, fût-ce sur le dernier des Chinois. Qu'il travaille à remplir ses devoirs ecclésiastiques, c'est là son véritable état ; je l'ai fait prévenir par son supérieur Buonavita, excellent vieillard que je n'ai fait qu'entrevoir à l'île d'Elbe. Je crains bien qu'il soit venu pour se faire enterrer ici. En tout cas, je le recommande à vos bons offices ; il mérite notre bienveillance et notre appui. Je l'ai vivement blâmé d'avoir accepté les propositions du cardinal. A son âge, impotent, perclus comme il est, on n'entreprend pas un voyage si long, si périlleux. Après avoir musé longtemps, l'archevêque m'envoie un homme bien respectable, il est vrai, mais si vieux, si cassé, qu'il ne peut m'être d'aucun secours. Le grand-duc doit avoir été charmé de voir un de ses employés m'apporter les secours de la médecine sur cet écueil ?—Je le pense, sire ; vous avez eu tant de bontés pour lui.—Je l'ai beaucoup connu. Marie-Louise l'aimait, et lui n'était pas indifférent aux charmes de la

reine de Naples. Je l'ai toujours tenu pour un bon prince. Etes-vous resté long-temps à Rome ?—Environ deux mois.—Vous avez eu le loisir de la bien connaître. Je suis vraiment fâché de ne l'avoir pas vue. Je voulais lui rendre son antique splendeur, en faire la capitale de l'Italie; la destinée ne l'a pas voulu.... Une partie de ma famille y réside. Le pape est un bon vieillard que j'ai toujours bien traité.... Allons! maintenant, parlez-moi avec franchise, donnez-moi des nouvelles des miens. Commencez par Madame Mère, *la Signora Letizia.*—Le malheur n'a pu l'abbattre. Elle supporte l'adversité avec courage; elle est pleine de résignation et de dignité.—Reçoit-elle, va-t-elle dans le monde? Quel est son genre de vie?—Tout-à-fait retiré. Elle n'a qu'une societé peu nombreuse, n'admet que quelques personnes de confiance. Ceux de ses enfans qui sont à Rome sont empressés autour d'elle: mais ses vœux, ses pensées sont tous pour Sainte-Hélène. Elle n'attend qu'un mot pour braver la mer et vous serrer dans ses bras.—Elle a été toute sa vie une excellente femme, une mère sans égale; elle m'a toujours aimé. Vous l'avez laissée bien affligée, n'est-il pas

vrai ?—Elle retenait d'abord avec peine son émotion : mais elle est bientôt revenue à elle-même ; elle a montré un courage, une force d'âme au-dessus de l'humanité.—Je suis sûr qu'elle n'eût pas craint les fatigues que vous avez essuyées. Va-t-elle en société ?—Quelquefois chez ses fils ou chez Son Éminence. —Le cardinal la voit-il souvent ?—Plusieurs fois par jour.—Ses fils ?—Presque tous les jours.—Pauline ?—Moins fréquemment ; ses indispositions la retiennent. — Que pensez-vous de sa maladie ?—Je n'en connais pas la nature.—Vous connaissez particulièrement tous les individus de ma famille qui résident à Rome ? Comment sont-ils ? Que disent-ils de moi ?—Toutes leurs pensées sont concentrées sur Sainte-Hélène ; ils n'aspirent qu'à votre délivrance. — Exposez-moi avec précision tout ce dont les uns et les autres vous ont chargé pour moi : que vous a dit ma mère ?—Qu'elle, ses enfans, sa fortune étaient à votre disposition ; qu'au moindre signe elle se dépouillerait de tout, dût-elle endurer la plus profonde misère.—Le Prince de Canino ?—Qu'il s'était entendu avec Joseph ; que chacun d'eux viendrait passer trois années auprès de V. M., si vous ne le

trouviez pas mauvais. — Pauline ? — Qu'elle n'attendait que vos ordres pour accourir auprès de V. M.—Nous y penserons." Il souriait, se tut un moment et puis ajouta : " Je ne souffrirai pas qu'aucun membre de ma famille vienne recueillir les outrages des Anglais, voir les insultes que me prodigue ce sicaire. Je ne veux pas qu'aucun d'eux soit témoin de tant d'indignités, c'est assez que je les endure ;" et changeant tout à coup de discours : " *La Signora Letizia* est-elle toujours aussi fraîche ? —Elle est toujours très-bien. — Et Pauline, est-elle encore jeune et belle ?—Toujours.— Elle n'a jamais eu d'autre affaire que la toilette et les plaisirs. Louis et Lucien se voient-ils ?—Ils se rencontrent fréquemment chez Madame Mère.—Ont-ils société ?—Le Prince de Canino reçoit quelques personnes choisies. Louis vit dans la retraite.—Il donne dans la dévotion, le croyez-vous ?—Je l'ai ouï dire ; il passe même pour bigot." L'Empereur rit :—" Que pensez-vous de sa santé ? —Elle est dans une situation déplorable ; les remèdes n'y peuvent désormais plus rien.— Quel beau jeune homme c'était lors de ma première expédition d'Italie ! Sa timidité l'a perdu. Quel malheur que je n'aie pas été

prévenu à temps! Il serait sain et sauf aujourd'hui, il aurait rempli sa destinée, la douleur ne l'eût pas enlevé à la gloire, il eût pris part à nos succès. Combien de fils a le Prince de Canino?" Je le lui dis. "De filles?" Je le lui dis encore. "Qui avez-vous vu pendant que vous étiez à "Rome? Je nommai les personnes que j'avais fréquentées. "Le Cardinal est-il toujours amateur? Court-il encore les tableaux? —Il en reçoit tous les matins par voitures. Il les passe en revue dans son antichambre, achète les uns, déprécie les autres. Cette passion lui coûte des sommes immenses.— Quand êtes-vous parti de Rome?—Le 25 Février.—Comment avez-vous voyagé?—A petites journées, dans une voiture qui nous a conduits jusqu'à Anvers.—Madame Letizia vous a-t-elle remis beaucoup d'argent?—Deux cents Napoléons et une traite de douze mille francs sur son banquier de Londres.—C'est, je crois, la plus riche de la famille. Je lui reprochais toujours d'être trop bornée dans ses dépenses. Savez-vous si elle fait du bien à Rome?—Je l'ignore.—En passant à Parme avez-vous vu Marie-Louise?—Elle était partie, et nous avions l'ordre de ne pas faire con-

naître notre mission.—Savez-vous si elle est en relation avec ma mère ou quelque personne de ma famille?—Madame Mère lui a écrit deux fois sans recevoir de réponse.—C'est qu'il ne lui est pas permis d'en faire. Quelles sont les personnes que vous avez vues dans le cours du voyage?" Je les lui nommai, et lui rapportai ce qu'elles m'avaient dit. "Avez-vous vu à Francfort la Princesse Julie?—Elle m'a reçu avec toute la bonté qui la caractérise.—Ses deux filles, comment sont-elles?—Grandes, belles, fraîches comme des roses.—Je crois que l'une d'elles épouse un des fils de Lucien; n'en avez-vous rien entendu dire?—La Princesse m'a fait une multitude de questions sur l'aîné. Je m'expliquai facilement un intérêt si vif.—J'avoue que c'est un mariage qui me ferait plaisir. Vous avez donc été bien accueilli?—On ne saurait mieux.—C'est la femme la plus délicate que je connaisse; on n'a pas un meilleur cœur. Vous avez vu Las Cases?—Oui, Sire. —Comment va-t-il?—Il est gravement malade.—Avez-vous vu son fils Emmanuel; —Il était à Strasbourg.—Les prêtres m'ont dit, je crois, que vous n'aviez rencontré aucun obstacle dans votre voyage de Rome

à Londres ?—Aucun, Sire.—Quand êtes-vous arrivés à Londres ?—Le 19 Avril.—Combien de temps y êtes-vous restés ?—Nous n'en sommes sortis que le 9 Juillet.—Qui y avez-vous vu plus particulièrement ?—Des médecins, des gens de l'art, ceux surtout qui ont exercé sous les tropiques.—Quand vous êtes-vous présenté à Lord Bathurst ?—Le surlendemain de notre arrivée.—Quelles questions vous a-t-il faites ?—Il nous a parlé de Rome, du Cardinal, de Madame Mère, du Prince de Canino, et nous a demandé s'ils croyaient réellement que vous fussiez malade.—Que lui avez-vous répondu ?—Qu'on n'en doutait pas, qu'on ne pouvait en douter, que les rapports d'O'Meara, de Stokoe, ne le permettaient pas. —Que vous a-t-il dit à cela ?—Que ces rapports étaient inexacts, qu'il venait de recevoir des nouvelles positives, que vous jouissiez d'une santé parfaite, que nous pouvions l'écrire à Rome.—Combien de fois l'avez-vous vu ?—Trois ou quatre.—Vous êtes-vouz présenté chez Lord Holland ?—Le Prince de Canino m'avait donné une lettre de recommandation pour sa seigneurie.—Avez-vous été bien reçu ? Milady vous a-t-elle accueilli ?—On ne peut pas mieux.—Milord habite-

t-il Londres? vit-il à la campagne ?—Il réside à quelque distance de la capitale.—Vous avez vu souvent O'Meara, n'est-il pas vrai ?—Tous les jours.—Que vous a-t-il dit de moi, de ma maladie ?"—Je lui résumai ce qui se trouve dans les rapports. " Est-il content de moi ? —Parfaitement, Sire.—Racontez-moi en détail ce que vous avez vu et fait pendant votre séjour à Londres ; nommez-moi les personnes que vous avez connues, celles que vous avez fréquentées." Je lui fis l'historique qu'il désirait ; il recommenca ses questions. " Londres est une bien grande ville, n'est-il pas vrai ?—Elle est aussi peuplée que vaste.—Avez-vous été à Paris ?—Je n'ai jamais vu la France.—C'est bien, c'est assez. Allez voir le Général Montholon ; demandez le médecin qui le soigne, et consultez-vous avec lui avant qu'on le rappelle. Informez-vous aussi des personnes auxquelles il donnait ses soins, et qui après son départ auront besoin des vôtres. Sachez quelles sont les maladies qui règnent dans ces climats, et surtout au lieu où nous sommes. N'oubliez pas de demander au Docteur les méthodes curatives dont il fait usage. Cette île est un monde tout-à-fait nouveau ; vous avez besoin des conseils de

ceux qui l'ont étudiée. J'ai constamment refusé de voir celui qui vous précède, néanmoins jé le crois capable de vous donner tous les éclaircissemens nécessaires pour réussir dans l'exercice de votre profession. Engagez-le à rester encore quelques jours afin que vous puissiez vous mettre au fait de ce qu'il vous importe de savoir."

Je fus rappelé au bout de quelques heures. L'Empereur était dans son salon qu'éclairait à peine la faible lueur d'une bougie. Il s'avança au-devant de moi, me prit par les oreilles, et me dit en riant : " Vous pensiez que j'avais perdu toutes mes forces sous cet affreux climat." J'étais surpris, étonné, je restais immobile lorsque j'entendis quelqu'un rire à côté de moi. Je me retournai, c'était le grand maréchal placé derrière nous, tout auprès de la cheminée. Napoléon m'adressa quelques questions sur les objets dont nous nous étions entretenus quelques instans plus tôt : puis il se mit à parler d'anatomie, de physiologie, des phénomènes de la génération. Sa discussion était savante, juste, précise, elle étincelait d'aperçus nouveaux. Il me fit subir par forme de conversation un examen rigoureux qu'il prolongea plus d'une heure. J'eus

le bonheur de lui répondre d'une maniere qui le satisfit. Il me congédia en me disant les choses les plus flatteuses et les plus aimables. Le Comte Bertrand assista à cette longue conférence, mais ne proféra pas un mot.

23 Septembre.

Je me suis rendu auprès de l'Empereur. Il reposait sur un lit de campagne, la pièce était éclairée, j'ai pu observer les progrès du mal. L'oreille était dure, la face terreuse, les yeux livides, la conjonctive d'un rouge mêlé de jaune, le corps entier d'un excessif embonpoint, et la peau très-pâle. J'examinai la langue, elle était couverte d'un léger enduit blanchâtre; les éternumens étaient violens; prolongés, entrecoupés par une toux sèche, suivie d'une expectoration visqueuse qui variait d'un instant à l'autre. Les narines étaient cernées, engorgées; la sécrétion de la salive devenait par fois abondante, et le bas-ventre était un peu dur au toucher. Le pouls petit, mais régulier, donnait environ soixante pulsations par minute. Ces symptômes me parurent inquiétans. J'examinai mieux et m'aperçus que la partie du lobe gauche du foie

qui correspond à la région épigastrique, était comme endurcie, extrêmement douloureuse à la pression. La vésicule du fiel était pleine, résistante, faisait saillie au dehors de l'hypocondre droit, près du cartilage de la troisième fausse côte. Des souffrances vagues se faisaient sentir dans les régions costales et lombaires du côté droit; une douleur plus ou moins vive s'était fixée autour de la mamelle, et Napoléon éprouvait un sentiment de malaise extrême à l'épaule droite. Sa respiration devenait plus difficile lorsqu'on exerçait une pression perpendiculaire au scrobicule du cœur. Il se plaignait aussi d'une douleur d'intensité variable qui affectait depuis longtemps l'hypocondre droit. Elle était interne; il cherchait à en préciser le lieu, il disait qu'elle était à *deux pouces de profondeur*. Il était depuis quelques jours sans appétit. Il avait des nausées, des vomissemens. Il rendait des amas de matières tantôt âcres, tantôt bilieuses. Les urines, quoique fréquentes, étaient naturelles. D'abondantes sueurs avaient lieu chaque jour.

Pendant que j'analysais ces symptômes, l'Empereur ne discontinuait pas ses questions. Elles étaient tantôt sombres, tantôt plaisan-

tes. La bonté, l'indignation, l'enjouement se peignaient tour à tour dans ses paroles et dans ses traits. "Eh bien, Docteur, que vous en semble? dois-je troubler encore longtemps la digestion des rois?—Vous leur survivrez, Sire.—Je le crois; ils ne mettront pas au ban de l'Europe le bruit de nos victoires; il traversera les siècles, il proclamera les vainqueurs et les vaincus, ceux qui furent généreux, ceux qui ne le furent pas: la postérité jugera, je ne crains pas ses décisions.—Cette vie vous est acquise. Votre nom n'éveillera jamais l'admiration sans rappeler ces guerriers sans gloire si lâchement ameutés sur un seul homme. Mais vous ne touchez pas au terme, il vous reste un long espace à parcourir.—Non, Docteur, l'œuvre Anglaise se consomme; je ne puis aller loin sous cet affreux climat.—Votre excellente constitution est à l'épreuve de ses pernicieux effets.—Elle ne le cédait pas à la force d'âme dont la nature m'a doué; mais le passage d'une vie si active à une réclusion complète a tout détruit. J'ai pris de l'embonpoint, j'ai perdu mon énergie, le ressort est détendu." Je n'essayai pas de combattre une opinion malheureusement trop fondée. Je détournai la con-

versation, j'eus recours à une de ces transitions dont je connaissais déjà tout l'effet. Je me mis à discourir sur les vœux, l'attente où était l'Europe, et demandai à Napoléon s'il voulait être infidèle à sa gloire, devenir complice de l'attentat que les Anglais exécutaient sur lui. " Eh bien soit, dit-il, votre indépendance, votre abandon me plaisent. Vous avez tout quitté pour m'apporter les secours de l'art. Il est juste que je fasse aussi quelque chose, je me résigne. Que la médecine ordonne, je me soumets à ses décisions. Je vous confie ma santé. Je vous dois le détail des habitudes que j'ai prises, des affections dont je suis atteint.

" La constipation m'est habituelle. C'est une incommodité de l'enfance, elle ne m'a jamais quitté ; mais elle devient chaque jour plus forte, plus pénible. Sans les bains, les lavemens, je ne pourrais la supporter ; je suis parfois obligé d'y joindre les boissons douces, le bouillon aux herbes, la diète. Souvent même tout ce régime ne suffit pas ; je suis forcé de recourir à mon remède héroique, à la *soupe à la reine :* cette composition de lait, de jaune d'œuf et de sucre, produit sur moi l'effet d'un purgatif doux, et me soulage con-

stamment. C'est jusqu'ici la seule médecine dont j'aie fait usage. En revanche, les fonctions des voies urinaires ne se sont jamais bien faites. J'ai toujours éprouvé de la difficulté à uriner, et d'autant plus que le besoin se faisait sentir plus fréquemment; mais l'envie sommeillait par intervalles, elle me laissait chaque nuit quelques heures de repos, la nature était satisfaite; je gagnais le temps que la nonchalance m'eût enlevé; je ne consultais jamais de médecin. Aujourd'hui je suis moins avare de mes heures, et les souffrances deviennent insupportables.

" L'heure où j'obéis au besoin est, en général, fort irrégulière. Je dors, je mange suivant le temps, les circonstances, la situation où je me trouve. Mon sommeil est communément doux et tranquille, si la douleur, quelque accident l'interrompt, je saute à terre, je demande de la lumière, je marche, je travaille, je fixe mon esprit sur un objet; quelquefois je reste au milieu des ténèbres, je change de chambre, je passe dans un autre lit ou m'étends sur un sofa. Je suis sur pied à deux, trois, quatre heures du matin; j'appelle quelqu'un pour me tenir compagnie, s'entretenir de souvenirs, d'affaires, attendre

le jour. Je sors dès qu'il paraît, je fais un tour, et quand le soleil se montre, je rentre, je me remets au lit où je reste plus ou moins suivant la manière dont s'annonce la journée. Si elle est mauvaise, que j'éprouve de l'irritation, de l'inquiétude j'ai recours à la méthode dont je vous ai parlé; je varie, je change, je passe du lit au sofa, du sofa au lit: je cherche, je trouve de la fraîcheur et j'en suis mieux. Je ne vous décris pas mon costume du matin, il n'est pour rien dans les souffrances que j'endure, et puis je ne veux pas vous ôter le plaisir de l'admirer. Ces belles manœuvres me conduisent à neuf, dix heures, quelquefois plus tard. Je fais alors servir le déjeuner, que je prends de temps à autre au bain, mais plus communément au jardin. Bertrand ou Montholon me font compagnie, souvent tous les deux. Les médecins ont la police de la table, il est juste que je vous rende compte de la mienne; voici comment elle est servie: Un potage, deux plats de viande, un de légumes, une salade quand je peux en avoir, composent tout le service; une demi-bouteille de vin claret que j'étends de beaucoup d'eau me sert de boisson; j'en bois un peu de pur à la fin du

repas. Quelquefois, lorsque je suis fatigué, je substitue le Champagne au claret : c'est un moyen sûr d'exciter l'estomac." Je lui demandai quelle était l'espèce de légumes dont il faisait plus fréquemment usage. " Des pommes-de-terre, des lentilles, des pois, des haricots blancs, des choux-fleurs. Mais savez-vous que nous avons mis l'île en rumeur avec nos lentilles ? On ne voulait pas nous croire, nous les demandions par dérision, nous ne nous proposions pas d'en faire usage. Des lentilles ! ce n'était pas un mets d'hommes. Le maître d'hôtel insista, fut moqué, refusé, et n'obtint qu'avec peine qu'on en tirât du Cap." J'étais curieux de voir si les viandes étaient recherchées, fortes, épicées. " Ce sont des côtelettes, du gigot de mouton. Je recherche la partie la plus rôtie, la plus brune ; mais, du reste, je veux que la cuisine soit simple. Je n'aime pas les cuisiniers qui ne font que de l'esprit. Un bon *étouffé* à la Génoise, un *pilau* à la Milanaise, et des *taille-rains* à la Corse, valent mieux pour moi que toutes les merveilles de l'art de Bauvilliers."

Comme je lui témoignais l'admiration que me causait une frugalité si rare, il reprit : " Dans nos marches de l'armée d'Italie, je ne

manquais jamais de faire mettre à l'arçon de ma selle du vin, du pain et un poulet rôti. Cette provision suffisait à l'appétit de la journée, je puis même dire que je la partageais souvent avec ma suite. Je gagnais ainsi du temps; j'économisais sur la table au profit du champ de bataille. Du reste je mange vite, je mâche peu, mes repas ne consument pas mes heures. Ce n'est pas ce que vous approuvez le plus; mais dans la situation où je me trouve, qu'ai-je à faire de soins, de mastication? je suis attaqué d'une *hépatite chronique*; cette maladie est endémique dans cet affreux climat. Je dois succomber, je dois expier sur cet écueil la gloire dont j'ai couvert la France, les coups que j'ai portés à l'Angleterre. Aussi voyez comme ils en usent. Depuis plus d'un an ils m'ont interdit les secours de la médecine; je suis privé de médecins qui aient ma confiance, deshérité du droit d'invoquer les ressources de l'art. Le bourreau trouve mon agonie trop lente. Il la hâte, il la presse, il appelle ma mort de tous ses vœux. Il n'y a pas jusqu'à l'air que je respire qui ne blesse cette âme de boue. Croyez-vous que ses tentatives ont été prolongées, ouvertes, que j'ai failli tomber sous le

poignard Anglais? Le Général Montholon était malade, il refusait de communiquer avec Bertrand, il voulait ouvrir une correspondance directe avec moi. Il me détachait ses satellites deux fois le jour; Read, Wynyard, ses officiers de confiance, assiégeaient ces misérables cabanes, voulaient pénétrer jusqu'à mon appartement. Je fis barricader mes portes; je chargeai mes pistolets, mes fusils qui le sont encore, et menaçai de brûler la cervelle au premier qui aurait l'imprudence de violer mon asile. Ils se retirèrent en criant à tue-tête qu'ils voulaient voir Napoléon Bonaparte, que Napoléon Bonaparte eût à sortir, qu'ils sauraient bien contraindre Bonaparte à paraître. Je croyais ces scènes outrageantes terminées, mais elles se reproduisaient chaque jour avec plus de violence. C'étaient des surprises, des menaces, des vociférations, des lettres remplies d'injures. Mes valets de chambre jetaient ces placards au feu, mais l'exaspération était au comble, une catastrophe pouvait avoir lieu d'un instant à l'autre. Jamais je n'avais été si exposé. Nous étions au 16 Août: ces saturnales duraient depuis le 11, je fis prévenir le gouverneur que mon parti était pris, ma patience à bout, que le premier de

ses sicaires qui franchirait le seuil de ma porte serait abattu d'un coup de pistolet. Il se le tint pour dit et cessa ses outrages. C'est un dernier trait de barbarie au gouvernement Anglais d'avoir choisi un tel homme ; mais l'iniquité se devine et se cherche. Le ministère ne médite pas un attentat qu'il ne trouve un forban pour lui prêter main forte et l'appuyer. J'ai abdiqué librement et volontairement en faveur de mon fils et de la constitution. Je me suis plus librement encore acheminé sur l'Angleterre. Je voulais y vivre dans la retraite et sous la protection de ses lois. Ses lois ! L'aristocratie en a-t-elle ? y a-t-il un attentat qui l'arrête ? Un droit qu'elle ne foule aux pieds ? Tous ses chefs ont été prosternés devant mes aigles. D'une part de mes conquêtes j'ai fait des couronnes aux uns, j'ai replacé les autres sur des trônes que la victoire avait brisés : j'ai été clément, magnanime envers tous. Tous m'ont abandonné, trahi, se sont lâchement empressés de river mes chaînes, je suis à la merci d'un flibustier."

Je cherchai à calmer l'Empereur. Il n'était pas sorti depuis dix-huit mois ; je lui représentai les dangers de cette longue inaction,

je l'engageai à ne plus étouffer dans son appartement, à venir respirer à l'air libre. "Non, me dit-il, l'insulte m'a long-temps confiné dans ces cabanes ; aujourd'hui le manque de forces m'y retient. Voyez si vous trouvez quelque chose dans cette jambe, je sens qu'elle plie sous moi." J'examinai, j'observai toute la partie droite. Le résultat de mes recherches fut pénible, je m'assurai qu'elle était plus faible que la gauche. " Vous me palpez avec mollesse, allez, pressez ; dites, la nature est-elle d'intelligence avec ce Calabrois ! Le climat va-t-il rendre au ministère le cadavre qu'il attend ?—L'œil ni le tact ne discernent rien, ce n'est qu'une faiblesse passagère qui se dissipera."

L'Empereur m'avait parlé d'une protestation. Je fus curieux de la connaître. On me la communiqua*.

24 *Septembre.*

10 heures A. M.—L'Empereur reste au lit. Il est faible, abattu : il a passé une mauvaise nuit. Des souffrances vagues le déchirent.

* Cette protestation se trouvant dans l'ouvrage de M. O'Meara, nous l'avons supprimée ici.

Il en éprouve, à la partie interne de la mamelle droite, une qui ne se déplace pas. Je lui conseille le bain, une potion calmante et des frictions avec un liniment composé d'ammoniaque et d'opium.

2 heures P. M. — L'Empereur se trouve mieux, quoique toujours alité. Il se met à discourir de l'Italie, des projets, des vues qu'il avait sur cette contrée fameuse et des hommes distingués qu'elle a produits. Il discute, il apprécie les titres de Volta, de Spallanzani, d'Aldini, et m'adressant tout à coup la parole : " Vous ne me parlez pas de Mascagni ; vous avez publié les œuvres posthumes de Mascagni ; je veux les voir. Je suis curieux d'admirer les planches dont les journaux Anglais ont fait tant d'éloges." Je les lui présente ; il les reçoit, les étale devant lui, parcourt, discute, interroge et prend un intérêt si vif à ce tableau de la structure humaine, que cinq heures sonnent avant qu'il se doute que le temps a coulé. " Deux heures d'anatomie pour un homme qui n'a jamais pu supporter la vue d'un cadavre ! Ah ! Docteur, y songez-vous ? Allez, on ne fait pas mieux, on ne dit pas mieux. Vous êtes un séducteur. Vous me persuaderiez que des pilules sont bonnes à prendre."

25 Septembre.

10 heures A. M.—L'Empereur continue à aller mieux. La nuit n'a pas été mauvaise; je fais répéter l'usage du bain.

3 heures P. M.—Napoléon était bien. Je me présentai, je fus introduit. "Eh bien, Docteur, quelle opinion avez-vous de moi? Dois-je mourir; dois-je vivre? Franchement que pensez-vous?—Que votre Majesté n'est pas au terme de sa carrière; d'autres destinées l'attendent.—Ah! Ah! Docteur, aussi vrai qu'un médecin. Mais je saurai vous forcer à l'être. Vous avez l'habileté de Corvisart, je veux que vous en preniez la rudesse. Vous tenez journal de ma maladie?—Oui, Sire.—Eh bien, je l'écrirai sous votre dictée, ou vous le rédigerez sous la mienne. Vous ne me présenterez plus alors un avenir de roses; je saurai où j'en suis; je pourrai comparer chaque jour ce que je sens, ce que j'éprouve avec ce que j'ai senti, enduré; vous ne me donnerez plus le change. Vous êtes pris, Docteur.—Sire; mais....—Mais! c'est une affaire entendue; j'écrirai ou je dicterai mon bulletin. Ne m'avez-vous pas apporté

des livres ?—Nous en avons quelques-uns.—Lesquels ?—Je l'ignore, ce n'est pas moi qui en ai fait l'achat.—Je vous en préviens, je veux tout voir.—Mais, Sire, les libelles ! s'il s'en était glissé ?—Bah ! Le soleil n'a plus de taches. La tourbe des folliculaires a épuisé sa pâture ; donnez tout." Un transport s'avançait sur Longwood ; je le suivais à travers les carreaux j'examinais s'il renfermait les caisses. C'étaient elles ; j'en prévins l'Empereur. "Elles sont les bienvenues, me repondit-il, je vais être déchargé du poids de quelques heures. Faites-les descendre dans mon salon, je veux les voir ouvrir." Elles furent aussitôt apportées, défoncées ; on en tira quelques livres qu'Aly se disposait à présenter à Napoléon. "Ce n'est pas cela, lui dit ce prince, cherchez, fouillez, hâtez-vous. Un ballot expédié d'Europe doit contenir autre chose. Ce n'est pas par des ouvrages qu'on débute avec un père." Effectivement, on trouva bientôt un portrait que lui envoyait le Prince Eugène. Il le reçut avec transport, l'embrassa, le contempla longtemps avec des yeux pleins de larmes. "Cher enfant, s'il n'est pas victime de quelque infamie politique, il ne sera pas indigne de celui dont il tient le jour. Mais qu'est-ce ? Qu'avez

vous? vous ne déballez pas." Nous étions tous en effet dans une attitude religieuse, nous éprouvions son émotion, nous partagions ses alarmes, nous ne respirions plus. L'opération recommença. Les valets de chambre tiraient les livres, ils les reconnaissait, les passait en revue. Il se flattait de rencontrer enfin *De l'Allemagne*, et *Polybe*. Malheureusement ni l'un ni l'autre ne s'y trouvaient. Nos caisses avaient été remplies au hasard; elles ne contenaient, pour ainsi dire, que des ouvrages qui existaient déjà à Sainte-Hélène. Napoléon en fut vivement affecté. "Que n'avez-vous, me dit-il à diverses reprises, consacré à cet objet quelques vingtaines de mille francs, ma mère les eût payés? Vous m'auriez apporté des livres, vous auriez fait ma consolation. Si du moins j'avais Polybe! Mais peut-être m'arrivera-t-il par quelque autre voie." Il lui arriva en effet par les soins de Lady Holland, quelques mois avant sa mort. Il n'en fut pas ainsi de l'ouvrage de Madame Staël, il rendit le dernier soupir sans l'avoir lu. On tira des paquets de journaux. "Voilà de quoi me mettre au courant des affaires; il est plaisant de voir les sages mesures qui devaient faire oublier ma tyran-

nie. Pauvre Europe! Quelles convulsions on lui prépare!—Sire, votre correspondance! —inédite, celle-là du moins n'est pas une conception de libelliste. On ne l'a pas falsifiée, dénaturée, portée à Vienne. *Egypte.* Nous étions tous jeunes alors, nous jouions avec la mort, nous ne songions qu'à vaincre, le temps des défections n'était pas venu."

"Alexandrie, le 5 Fructidor an VI.

"*Au Général Bonaparte.*

"Vous seriez injuste, citoyen général, si vous preniez pour une marque de faiblesse ou de découragement la véhémence avec laquelle je vous ai exposé nos besoins. Je vous l'ai déjà mandé, l'événement du 14* n'a produit chez les soldats qu'indignation et désir de vengeance. Quant à moi, il m'importe peu où je dois vivre, où je dois mourir, pourvu que je vive pour la gloire de nos armes, et que je meure ainsi que j'aurai vécu. Comptez donc sur moi dans tout ce concours de circonstances, ainsi que sur ceux à qui vous ordonnerez de m'obéir."

* La première bataille d'Aboukir.

" Voilà comme pensait le brave Kléber ; il se laissa plus tard égarer par l'intrigue, mais il avait le cœur Français ; il n'eût j'amais pactisé avec l'émigration, ni répudié nos aigles. Je suis aise d'avoir cette collection, elle rafraîchira mes souvenirs ; je l'étendrai, j'y mettrai des notes. Quelles caisses avez-vous là ? De l'eau de Cologne ! Renvoyée à Madame Bertrand : je vous en charge, Docteur ; passez-la à son adresse. Une seconde ! elle est pour vous. Voilà beaucoup de doubles (il montrait les livres) ; je les abandonne aux prêtres." On avait défoncé la dernière caisse, elle renfermait les vases, les ornemens d'église. " Laissez, dit Napoléon, c'est la fortune de Saint Pierre, gare à qui la touche. Faites venir les abbés. Mais, à propos des abbés, savez-vous que c'est un étroit cerveau que le cardinal ! Il m'envoie des missionnaires, des propagandistes, comme si j'étais un pénitent ! comme si les éminences n'avaient pas toujours fait queue devant ma chapelle ! Je ferai ce qu'il aurait dû faire : j'ai droit d'institution ; j'en userai. Abbé (Buonavita entrait), je vous donne la mitre. —Sire . . . . —Je vous la rends. Vous la porterez en dépit des hérétiques ; ils ne vous

l'ôteront plus.—Mais, Sire.... —Je ne puis y joindre un canonicat aussi riche que celui de Valence que vous avait donné Suchet; en revanche, votre siège est à l'abri des batailles. Je vous fais évêque de..., voyons,... de la Jumna. Les vastes contrées qu'elle arrose ont failli s'allier à moi. Tout s'agitait, tout marchait; nous allions donner le coup de grâce à l'Angleterre. Un homme, je n'ose dire un Français, fit avorter l'entreprise. Abbé, c'est une chose entendue; je veux, j'exige que vous portiez les insignes de l'épiscopat: ils commandent le respect, la vénération; vous imposerez aux hérétiques qui vous entourent. Général Montholon, voyez à avoir, soit à James-Town, soit au Cap, de quoi costumer monsieur." Le général ne put malheureusement y parvenir: l'un de ces endroits n'est pas plus catholique que l'autre. On n'y consomme ni rouge ni violet; le bon abbé resta confondu sous la bure du missionnaire, en dépit de sa double promotion.

Il fut question de disposer la chapelle. Où la placer? comment construire, appuyer l'autel? L'aumônier ne le concevait pas. "Je vais vous l'indiquer, lui dit l'Empereur; je ne veux de cérémonies que les dimanches et

les fêtes reconnues par le concordat. Ces jours-là, je vous abandonne la salle à manger; vous y direz la messe sur un autel mobile qu'on retirera immédiatement après. Vous êtes âgé, souffrant; je choisis l'heure qui vous sera la plus commode: vous celébrerez de neuf à dix heures. Quant aux étais, aux planches dont vous avez besoin, nous avons le *chef-d'œuvre* pour y pourvoir. Vous prendrez les poutrelles, les traverses, tout ce que vous croirez utile, et vous jetterez le reste de cette charpente informe dans quelque coin du jardin. Avez-vous jamais vu une façon de lit plus plaisante? * Tout obéit, tout se meut, dans cette masse ridicule. C'est un château branlant où l'on n'atteint qu'avec une échelle, un piège à rats dont le goût Anglais pouvait seul accoucher."

26 Septembre.

11 heures A. M.—L'Empereur se trouve à peu près dans le même état. Il a passé la nuit à lire, à parcourir les journaux; il est extrêmement fatigué. Je l'engage à se

*. Celui que le gouvernement avait envoyé.

reposer, à prendre un peu de nourriture, à se mettre au bain dans le courant de la journée. " J'y consens, Docteur, me dit-il, en fixant le portrait du Roi de Rome qu'il tenait toujours dans ses mains; mais placez-moi cet admirable enfant à côté de sa mère, là à droite, plus près de ma cheminée. Vous la reconnaissez à sa fraîcheur: c'est Marie-Louise; elle tient son fils dans ses bras. Et cet autre, vous le reconnaissez aussi? c'est le prince impérial. Vous ne devinez pas quelle belle main l'a dessiné? c'est sa mère, dont l'aiguille gracieuse a reproduit ses traits. Celui qui est devant vous représente encore Marie-Louise; les deux autres sont ceux de Joséphine: je l'ai tendrement aimée. Vous examinez cette grande horloge; elle servait de réveil-matin au grand Frédéric. Je l'ai prise à Postdam: c'est tout ce que valait la Prusse. Appuyez à gauche le buste du prince impérial, il est trop à droite. Ma cheminée n'est pas bien somptueuse, comme vous voyez. Le buste de mon fils, deux chandeliers, deux tasses de vermeil, deux flacons d'eau de Cologne, des ciseaux à faire les ongles, une petite glace. Ce n'est plus la splendeur des Tuileries; mais n'importe, si je suis déchu

de ma puissance, je ne le suis pas de ma gloire : je conserve mes souvenirs. Peu de souverains se sont immolés à leurs peuples : cet immense sacrifice n'est pas non plus sans charmes."

Je me suis retiré. L'Empereur m'a mis sur la voie, je vais continuer le détail de son mobilier. A l'extrémité, à droite, était un petit lit de campagne tout uni en fer, avec quatre aigles d'argent et des rideaux de soie. Deux chétives croisées éclairaient la pièce ; l'une et l'autre étaient sans décoration. Entre les deux était le secrétaire, chargé du grand nécessaire, avec une chaise à bras, dont Napoléon se servait quand il se mettait au travail, ou sortait du bain. La gauche en était garnie par une seconde chaise, et la droite par une épée ; c'était celle que l'Empereur portait à Austerlitz. La porte qui ouvrait sur la salle de bain était masquée par un mauvais paravent à la suite duquel était un vieux sofa recouvert de calicot. C'était sur ce triste meuble que Napoléon reposait habituellement. Il passait les extrémités inférieures dans un sac de flanelle. Il faisait placer son déjeuner, ses livres sur une mauvaise table, et tâchait de se mettre ainsi à l'abri des cousins et de

l'humidité. La seconde pièce n'était pas moins bien. Construite comme la première d'un peu d'eau et de boue, elle avait sept pieds de haut, quinze de long et douze de large. Elle avait une croisée, débouchait au jardin, et communiquait avec la salle à manger. Un lit de campagne, un grand fauteuil, plusieurs fusils, deux paravens de la Chine, une commode, deux petites tables, dont l'une servait à deposer des livres et l'autre était chargée de bouteilles, composaient, avec une chaise et un magnifique lavabo, apporté de l'Élysée, tout le mobilier dont elle était garnie. C'est dans cette affreuse chaumière qu'était relégué l'Empereur, c'était là la somptuosité Anglaise, la magnificence Britannique.

27 Septembre.

10 heures. A. M.—L'Empereur a passé une nuit assez agitée, il a lu pendant plusieurs heures, lit encore à mon arrivée, et se plaint de douleurs vagues dans l'abdomen. Celles-ci cèdent bientôt à l'action d'un lavement. J'engage S. M. à interrompre sa lecture, à prendre au bain et un peu d'exercice.

L'humidité était excessive dans les deux

pièces ; elle attaquait, détruisait tout ; le mauvais nankin qui servait de tapisserie tombait en lambeaux, nous le remplaçâmes. Nous achetâmes de la mousseline, nous l'ornâmes, nous la couvrîmes des beaux oiseaux d'Égypte dont nous avions une collection peinte sur papier ; nous réussîmes à présenter quelques images riantes à l'Empereur. Nous groupâmes nos dessins, nous les disposâmes autour d'une aigle que devait les protéger, les gouverner, leur servir de guide. Napoléon sourit à la vue de ce symbole de la victoire. " Chère aigle ! elle serait encore en plein vol si ceux qu'elle couvrait de son aîle n'eussent arrêté son essor.

En rentrant chez moi, je trouvai une invitation du gouverneur. Il avait ouï parler des planches anatomiques que j'avais apportées, il désirait les voir. Je les lui communiquai. Il les parcourut, les examina, passa, revint de l'une à l'autre. Je crus démêler dans l'empressement avec lequel il déroulait ces feuilles je ne sais quelle préoccupation qui m'inquiéta. Je m'alarmais à tort. S. E. s'était subitement éprise de physiologie. Elle ne pensait pas à mal ; elle ne me le témoigna pas du moins : ce ne fut qu'éloges, que félici-

tations sur un si beau travail. Elle ne me parla pas d'autre chose.

28 Septembre.

11 heures. A. M.—L'Empereur se trouve un peu mieux. Je lui prescris, comme la veille, un bain et de l'exercice.

" Vous étiez encore dans vos draps, docteur, que j'exécutais déjà votre ordonnance. Je me suis levé à la petite pointe du jour, je me suis promené, j'ai respiré le frais, et me voilà épluchant quelques idées qui me sont survenues au sujet d'une opération où mes ordres furent mal exécutés." Le sac de flanelle était à terre, Napoléon se trouvait debout. Je pus admirer le costume. C'etait une robe de chambre blanche, un large pantalon blanc à pieds, des pantoufles rouges, un madras autour de la tête, point de cravate; le col de la chemise ouvert. J'examinais cette mise singulière, il s'en apercut. " Ah! ah! me dit-il, je vois ce qui vous occupe," et il se prit à rire; puis il ajouta: " Pour vous punir de votre irrévérence envers ma toilette, je défends d'ici à demain la porte

à vos drogues. J'ai quelques calculs algébriques à développer."

29 Septembre.

10 heures. A. M. — L'Empereur est tout-à fait abattu. Il se plaint d'une *douleur profonde dans le foie* (ce sont ses expressions). Il continue de lire, et ne consent qu'avec peine à faire quelque exercice. Il se met au bain.

Le tapis était couvert de livres. Il y en avait autour du lit, dans le milieu de la pièce, près des murs; je ne savais comment ils se trouvaient ainsi pêle-mêle, je demandai la cause de ce désordre. " C'est que l'Empereur a lu toute la nuit.—Eh bien?—Quand il a envie de lire, il couvre son lit d'ouvrages, il les feuillète, les parcourt, et les jette à mesure.—Pourquoi ne les avoir pas ramassés? —Il lisait toujours.—Cela empêchait-il? — Tant qu'il en tient un dans les mains il ne souffre pas qu'on l'interrompe. Les bons glissent sur le parquet, les médiocres sont repoussés avec dédain, et les mauvais collés sur la muraille. Mais ce n'est que lorsque l'Empereur est dehors ou au bain, qu'il est permis d'y toucher."

30 *Septembre.*

10 heures. A. M.—L'Empereur va un peu mieux. Je conseille l'usage interne et externe des préparations mercurielles. Il s'y refuse. Bain.

1er & 2 *Octobre.*

10 heures. A. M.—L'Empereur est toujours dans le même état. Je propose de nouveau l'usage des préparations mercurielles, et l'engage à faire de l'exercice.

3 *Octobre.*

10 heures. A. M.—L'Empereur se trouve mieux. Il consent à faire quelque exercice. Je l'accompagne au jardin. Je lui parlais des ménagemens, des soins qu'exigeait sa santé, de la fin prochaine des souffrances qu'il endurait. " Je vous crois, docteur, le climat est choisi, il ne laissera pas échapper sa victime. Mais vous-même, comment vous trouvez-vous de votre situation? *Les neuf mille* francs qu'on vous a assignés suffisent-ils à vos

besoins?" Je le priai de croire que je m'estimais trop heureux d'être auprès de lui, que je ne cherchais pas la fortune, que je n'avais eu d'autre ambition que de lui offrir mes services. " C'est très-bien, cher docteur ; mais réunir les deux choses est encore mieux. Je vous accorde ce que je donnais à Paris. Les circonstances ne sont plus les mêmes, tout est changé, il n'y a pas de comparaison à faire. Mais c'est pour cela que je veux que vos appointemens provisoires puissent faire face à vos besoins ; c'est mon intention ; voyez si on a calé trop bas." Je lui répondis que c'était plus qu'il ne fallait, que j'étais confus des bontés qu'il avait pour moi. " Combien de temps pensez-vous rester ici?—" Tant que vous daignerez agréer mes services.—Savez-vous que mon chirurgien est également celui des personnes de ma maison? qu'étant seul il doit tout faire? être chirurgien, médecin, apothicaire?—Je le sais, Sire. Je suis à vous à la vie et à la mort, vous pouvez disposer de moi.—Eh bien! je ne veux pas vous retenir plus de cinq ans sur cet écueil. Ce temps révolu, je vous assure 8 à 9000 francs de pension annuelle. Vous retournerez en Europe, vous aurez une existence indépendante,

vous pourrez continuer vos travaux anatomiques, vous prendrez rang parmi les premiers physiologistes du siècle. Vous méritez ma reconnaissance par les sacrifices que vous m'avez faits. Je vous dois ma bienveillance, mon estime, mon affection. Vous justifierez les sentimens que je vous porte en me prodiguant vos soins."

L'Empereur s'étendit long-temps sur ces idées qu'il me fit répéter, à quelques jours de là, par le Général Montholon.

4 *Octobre.*

9 heures A. M.—Même état. Je conseille l'usage des bains d'eaux thermales sulfureuses. —Bain.—Exercice au jardin; j'y suis l'Empereur. Il était sombre, affecté; il s'assit sous une touffe d'arbres qui dominait au loin. "Ah! docteur, où est le beau ciel de la Corse?" Il s'arrêta quelques instans, et reprit: "Le sort n'a pas permis que je revisse ces lieux où me reportent tous les souvenirs de mon enfance: je voulais, je pouvais m'en réserver la souveraineté; une intrigue, un mouvement d'humeur changea mon choix; je préférai l'ile d'Elbe. Si j'eusse suivi ma pre-

mière idée, que je me fusse retiré à Ajaccio, peut-être n'eussé-je pas pensé à ressaisir les rênes du pouvoir ; je n'eusse pas été vulnérable par tous les points ; on ne se fût pas joué de la foi promise, et je ne serais pas ici. Je pensais m'y refugier en 1815. J'étais bien sûr de réunir toutes les opinions, tous les vœux, tous les efforts. Je me trouvais à même de braver la malveillance des alliés. Vous connaissez les habitans de nos montagnes. Vous savez quelle est leur énergie, leur constance, leur courage, avec quelle âme noble et fière ils affrontent l'ennemi. Les îles ont d'ailleurs leurs défenses. Les vents, la distance, les difficultés de l'abordage, affaiblissent l'agression, elles gagnent les trois quarts des fléaux qui pèsent sur les continens. La population m'eût tendu les bras, elle fût devenue ma famille, j'eusse disposé de tous les cœurs. Croyez-vous que trente, quarante, cinquante mille coalisés eussent été en état de nous soumettre, qu'ils eussent osé l'entreprendre ? Quel souverain se fût engagé dans une arène où il y avait tout à perdre et rien à gagner ? Car, je le répète, le peuple était à moi ; dès ma plus tendre jeunesse, j'ai eu un nom, de l'influence en Corse. Les montagnes

escarpées, les vallées profondes, les torrens, les précipices n'avaient point de dangers pour moi. Je les parcourais d'une extrémité à l'autre sans qu'un accident, une insulte m'ait jamais appris que ma confiance était mal fondée. A Bocognano même, où les haines et les vengeances s'étendent jusqu'au septième degré, où l'on evalue dans la dot d'une jeune fille le nombre de ses cousins, j'étais fêté, bienvenu, on se fût sacrifié pour moi. Ce n'étaient pas les sentimens de la population qui m'inquiétaient; je savais que tous les bras m'étaient dévoués : mais on eût dit que je me tirais à l'écart, que je gagnais le port tandis que tout périssait; je ne voulus pas chercher un refuge au milieu du naufrage de tant de braves; je résolus de me retirer en Amérique; je m'acheminai sur l'Angleterre; j'étais loin de prévoir de quelle horrible manière elle accorde l'hospitalité. Une autre consideration m'arrêta. Une fois en Corse, je ne craignais pas l'issue de la lutte, mais j'eusse été au centre de la Méditerrannée; la France et l'Italie eussent eu les yeux sur moi; l'effervescence ne se fût pas calmée. Pour assurer leur repos, les souverains eussent été contraints de venir à moi. L'île eût été décimée par la guerre, je ne

voulais pas qu'elle eût à me reprocher ses malheurs. J'avais d'ailleurs abdiqué en faveur de mon fils ; cet acte ne devait pas être illusoire ; je désirais le rendre plus sûr, plus avantageux pour la nation, je craignais d'en paralyser l'effet.

" Ah ! docteur, quels souvenirs la Corse m'a laissés ! Je jouis encore de ses sites, de ses montagnes ; je la foule, je la reconnais à l'odeur qu'elle exhale. Je voulais l'améliorer, la rendre heureuse, tout faire en un mot pour elle : le reste de la France n'eût pas désapprouvé ma prédilection. Mais les revers sont venus ; je n'ai pu effectuer les projets que j'avais formés.

" Quoique montagneuse, elle manque d'eau, et n'a pas de grandes rivières. C'était un obstacle, mais l'excellence du sol et les dispositions locales pouvaient y remédier.

" Les *salines* près d'Ajaccio sont propres à la culture du café, de la canne à sucre : c'est une expérience faite ; je me proposais d'en tirer parti. Je voulais encourager l'industrie, le commerce, l'agriculture, les sciences et les arts ; j'avais dessein d'accorder des facilités aux habitans, d'appeler des familles étrangères, d'accroître la population, en un mot, de met-

tre l'île à même de se suffire, la rendre indépendante des marchés du continent. J'avais adopté un plan de fortifications que j'ai médité long-temps; elle eût été inexpugnable. *Saint-Florent* est l'une des situations les plus heureuses que je connaisse: c'est la plus favorable au commerce. Elle touche à la France, elle confine l'Italie; ses attérages sont sûrs, commodes, peuvent recevoir des flottes considérables: j'y eusse fait une ville grande, belle, qui eût servi de capitale. Je l'eusse déclarée place forte; elle eût eu constamment des vaisseaux en station. Voilà quelles étaient mes idées, voilà quels étaient les plans que j'avais conçus; mais mes ennemis ont eu l'art de me faire consumer ma vie sur le champ de bataille, ils ont travesti en démon de la guerre l'homme qui ne respirait que les monumens de la paix. Les peuples ont été dupes du stratagème; tout s'est levé, j'ai été accablé. Au reste, si je n'ai pu exécuter ce que je projetais pour la Corse, j'ai du moins la satisfaction d'avoir fait quelque chose pour Ajaccio. Le port en est petit, mais bien situé et bon."

J'étais ému, hors de moi. Ce que je venais d'entendre avait bouleversé mon âme; je com-

parais la prospérité à laquelle avait touché la Corse, avec le triste état où elle est tombée. Des larmes involontaires s'échappaient de mes yeux. " Qu'avez-vous? me dit l'Empereur. —Ah! Sire, daignez me pardonner mon trouble, je ne puis me défendre du désordre où je suis; le contraste est trop accablant.— Docteur, la patrie! la patrie! Si Sainte-Hélène était la France, je me plairais sur cet affreux rocher."

5 Octobre.

11 heures A. M.—Légères douleurs abdominales: le bain les dissipe. L'Empereur se trouve mieux; il m'autorise à écrire à Sir Hudson, pour lui demander la permission de visiter les hôpitaux.

Je n'étais pas encore bien rompu à l'étiquette; je cherchais à la saisir, à prendre le ton de ce qui entourait l'Empereur. Aucun de nous ne se présentait sans être annoncé devant ce Prince; nous étions respectueux, attentifs, debout, chapeau bas; nous ne nous permettions pas d'approcher, de nous couvrir sans y être invités: personne ne lui adressait la parole, à moins que la conversation ne fût roulante. Dans ce cas, il écoutait, répondait,

animait la discussion, l'égayait par ses saillies; il était étincelant, affectueux, juste, plein d'aménité. C'était à la fois un homme aimable et tendre qui cherchait à concentrer sur lui toutes nos affections : ses conseils étaient ceux d'un père, ses reproches ceux d'un ami. S'il s'emportait, il était impétueux, terrible, ne souffrait pas de contradiction ; mais avait-il exhalé sa colère, il était tout soin, tout prévenance, il ne négligeait rien pour consoler ceux qu'il avait maltraités : c'était un ton, un abandon où se peignaient sa bienveillance et ses regrets. Quand les torts étaient graves, il éloignait, tenait à l'écart celui qui les avait eus; mais, l'interdiction révolue, tout était oublié, l'exilé rentrait en grâce, il n'était plus question de rien.

Tout ce qui se rapportait à ces détails de tenue générale était facile à saisir : je fus bien vite au fait. Mais l'étiquette a ses usages, on ne les devine pas. J'ignorais qu'elle défendait de sortir des appartemens de l'Empereur sans être congédié. Ce prince venait de céder au sommeil ; je craignis de troubler son repos et me retirai ; mais je n'étais pas dans mon appartement qu'il était déjà réveillé. Il me chercha des yeux, ne m'a-

perçut pas, sonna, et me fit demander. Je me rendis à ses ordres : je le trouvai dans l'état où je l'avais laissé. Il se réveilla une seconde fois, poussa un profond soupir, me regarda fixement, et me dit : " Oh ! oh ! vous êtes encore ici ? — Oui, Sire ; mais je m'en étais allé.—Ah !" Il se leva, me fixa, me saisit l'oreille. " *Dottoraccio di capo Corso !* me laisser seul !" Il riait. " Sortir sans ma permission ! Vous êtes novice, je vous pardonne ; mais le grand-maréchal, ni le Général Montholon, n'eussent quitté mon lit avant que je les eusse congédiés." Je le suppliai d'excuser mon ignorance. Il se prit à rire, et me répéta que j'étais un novice.

6 Octobre.

10 heures A. M.—L'Empereur est mieux.—Bain, exercice accoutumé.

Napoléon rentre, tombe sur un volume de Racine, le feuillète, le parcourt long-temps, et s'arrête enfin à la scène où Mithridate développe son plan d'agression contre les Romains. " Vous attendez que je vous déclame cette tirade, l'admiration des badauds. Il n'en sera rien, mon *dottoraccio ;* ce sont des

fadaises mises en trop beaux vers. Passons à celle-ci; elle est moins pompeuse, mais plus vraie, plus raisonnable." Il se mit à lire avec une délicatesse, des inflexions qu'un homme habitué à la scène n'eût pas désavouées. Il se lassa bientôt cependant, jeta le livre, se renversa dans son fauteuil en murmurant le nom de sa mère, et tomba dans une espèce d'affaissement. Je cherchais à ranimer ses esprits abattus; je sentais sa poitrine se soulever, et comme un grand effort qui se faisait dans toute la machine. Il me fixait, ne disait mot; je ne savais qu'augurer: une crise s'opère tout à coup; il se trouve mieux. "Je suis mort, Docteur; qu'en pensez-vous?" Et se levant aussitôt, vient à moi, me toise, me pousse, me saisit par les favoris, les oreilles, m'adosse à la muraille. "Ah! coquin de Docteur, *capo Corsino*, vous êtes venu à Sainte-Hélène pour me droguer; je vous ferai pendre, moi, à votre maison du cap Corse." En même temps, il gesticulait, riait, me disait les choses les plus plaisantes.

7 Octobre.

10 heures A. M. — Le même état. — Bain; exercice accoutumé.

L'Empereur m'avait autorisé à me rendre à *Plantation-House.* J'y fus. J'allai faire ma première visite au gouverneur qui me reçut en présence de son adjudant major, Sir G. Gorrequer : je me plaignis des restrictions qu'on nous imposait, de la triste situation où elles avaient mis la santé de l'Empereur, et j'y joignis un prognostic sur l'issue de la maladie. Tous les symptômes tendent à confirmer que la diagnose d'une hépatite chronique est déjà établi. Je n'hésite pas à déclarer que le climat engendre, nourrit, accroît le mal, que l'issue d'une pareille affection ne peut qu'être dangereuse. " Vous le croyez, me dit Sir Hudson ; le Général Bonaparte se porte à merveille, malgré qu'il en ait. C'est le pays le plus salubre que je connaisse.— C'est pour cela qu'on l'a choisi ?—Sans doute. —Sans doute !"

8 *Octobre.*

11 heures A. M.—L'Empereur continue à se bien trouver, il recouvre peu à peu de l'appétit et des forces.—Bain ; exercice accoutumé.

L'Empereur fait appeler les enfans du

grand-maréchal. Il y avait quelques jours qu'ils ne l'avaient vu; ils accourent pleins de joie. Aussitôt les jeux commencent, ils s'amusent, ils folâtrent autour de lui; ils le prennent pour arbitre de leurs discussions. "N'est-ce pas, Sire, que mon bilboquet va mieux?—Non, c'est le mien.—C'est le mien, répondait un troisième; je m'en rapporte à vous, que votre majesté décide." L'Empereur riait, décidait, riait plus fort, et le charivari d'aller. "Vous êtes trop bruyans, je ne vous garde pas à dîner.—Si! si! nous ne ferons plus de tapage." Ils en firent moins en effet. Napoléon les retint, plaça la petite Hortense à côté de lui, et fit servir; mais l'appétit satisfait, la discussion se renouvela; chacun voulait avoir la palme, prétendait avoir été plus adroit. L'Empereur fut encore établi juge du camp, et interpellé à qui mieux mieux. "N'est-il pas vrai, Sire?—Votre majesté l'a vu, n'est-ce pas?" Napoléon abasourdi ne savait à qui répondre, et riait d'autant plus. "Taisez-vous, leur dit-il enfin; vous êtes de petits bavards.—C'est juste, tais-toi, tu fais trop de bruit," et tous de recommencer en s'accusant mutuellement de trop crier jusqu'à ce qu'enfin on desservit et qu'il

les renvoyât. "Vous nous ferez appeler demain, n'est-ce pas, Sire? — Vous aimez donc bien à jouer avec moi?—Oui, oui," s'écriaient-ils tous ensemble, et ils se retiraient avec l'espérance de revenir. "Comme ils sont heureux! quand je les fais appeler ou que je joue avec eux, tous leurs vœux sont satisfaits. Les passions n'ont pas encore effleuré leur âme, ils goûtent la plénitude de la vie; qu'ils en jouissent! A leur âge, je sentais, je pensais aussi comme eux. Quels orages depuis! mais cette petite Hortense! comme elle se développe! Si elle vit, de combien d'élégans la friponne tourmentera la vie! Je ne serai plus alors; qu'en dites-vous, Docteur?"

9 *Octobre.*

9 heures A. M.—Même état.—Bain; exercice accoutumé.

Il venait de m'arriver une ordonnance. Que contenait la dépêche? quelle restriction lumineuse avait encore imaginée Sir Hudson? J'étais curieux de le savoir: je m'éclipsai, j'allai, je pris connaissance de la missive. C'était une réponse à la lettre que j'avais

écrite. Je pouvais visiter les hôpitaux de l'île, sous la condition cependant que je n'irais pas seul, que je serais sous la surveillance d'un officier, car enfin on peut encore ameuter des malades, et un homme aussi belliqueux que moi était capable de battre l'Angleterre avec quelques agonisans.

L'Empereur se promenait autour de Longwood ; je l'apercevais qui lorgnait, examinait ce qui se passait dans l'intérieur des habitations, et visitait successivement les pièces qu'occupait sa suite. Je m'approchais pour lui communiquer la lettre ; "N'allez-pas, monsieur, le Docteur ; sa majesté est dans son incognito.—Comment ! dans son incognito ?—Sans doute ; vous voyez bien que ce n'est plus l'habit ordinaire ni le chapeau à trois cornes, qu'il ne quitte pourtant jamais, si ce n'est pendant le court espace de temps qu'il passe à table. Eh bien, toutes les fois que l'Empereur est coiffé comme à cette heure, qu'il endosse cette longue redingote verte, qu'il la boutonne jusqu'au col, qu'il prend ce grand chapeau rond, c'est qu'il ne veut être abordé par qui que ce soit. M. le grand-maréchal lui-même s'abstient de l'interrompre." Je remerciai le valet de chambre,

—Celles de César?" Il s'aperçut que ma réponse allait être négative. "Les miennes au moins?—Non, Sire; je n'ai eu affaire jusqu'ici qu'à des cadavres.—Ah! mauvaise compagnie. Montholon vous donnera un aperçu de ces campagnes qui ont ébranlé le monde. Je veux que vous en ayez une idée." Je reçus en effet quelques leçons: mais ma tête n'est pas assez belliqueuse, je profitais mal. Je m'en tins à mon scapel; c'est mon bâton de commandement.

L'Empereur se mit à discourir sur la situation des affaires et les intrigues qui avaient amené sa chute. "Je les connaissais, j'eusse pu en punir les chefs, peut-être l'eussé-je dû; mais les exécutions me répugnaient, je n'aimais pas à verser le sang."

10 *Octobre.*

10 heures A. M.—L'Empereur se plaint de légères douleurs abdominales. Le bain et un lavement les dissipent. "Je suis bien, me dit ce prince, je n'ai pas besoin de pharmacie aujourd'hui. Profitez de l'autorisation du Sicilien, voyez, parcourez les hôpitaux. J'aperçois un de ses kalmoucks qui s'avance;

c'est sans doute celui qui doit veiller sur vous." Napoléon disait juste; c'était le Docteur Arnolt que son excellence avait chargé de m'accompagner. Je me mis sous son aile, et j'allai. Nous descendîmes à James-Town. Ce n'était que dyssenteries, hépathites aiguës ou chroniques. Personne n'échappait à l'action du climat. Quelques malades cependant étaient atteints de fièvres inflammatoires; mais ils étaient en petit nombre. Cet établissement ne me présentait rien que je ne trouvasse à Longwood; je me retirai. Je continuai ma course, je poussai jusqu'à Dead-Wood. C'étaient toutes les affections qui affligeaient James-Town, mais si promptes, si terribles, qu'une heure, un instant portait le désordre dans l'économie animale, et suffisait pour rendre sans force les remèdes les plus efficaces. Jamais je ne connus mieux le prix du temps et les fatales conséquences qu'entraînent les retards.

J'avais vu ce que j'avais à observer dans cet hôpital, dont j'admirai la tenue, je regagnai Longwood. Je n'étais plus sous la conduite du Docteur Arnolt; j'avais pour m'escorter un brave officier avec lequel je ne tardai pas à lier conversation. La pluie avait

détrempé la terre. Je m'impatientais de voir mon cheval se débattre dans cet amas de boue ; " C'est, me dit-il, l'inconvénient des terres argileuses, il faut nous y résigner.— Très-bien, lui répondis-je ; mais quand on est perché sur les montagnes, on devrait au moins ne pas être exposé aux désagrémens des plaines.—Nous sommes sur un banc d'argile, l'eau ne pénètre pas, elle fait pâte ou court du sommet à la base ; elle le rend visqueux, glissant dans toute son étendue." Nous atteignîmes en causant un point de vue d'où l'on découvrait à plein des roches à moitié détachées, des abîmes dont l'œil n'osait mesurer la profondeur. Mon guide examinait, expliquait tout avec une sollicitude, un soin qu'un géologue seul peut porter à ces convulsions de la nature. Il parlait de volcans, de laves, de niveau, de déchirures. Je voyais assez que Sainte-Hélène est d'origine volcanique, cela me suffisait, je m'intéressais moins à l'intérieur qu'à la surface. Je mesurais ces amas sourcilleux qui se perdent dans les nues, je suivais ces chaînes qui courent de l'est à l'ouest, qui se détachent, se groupent, se biffurquent, s'avancent au midi, s'infléchissent vers le nord, et présentent un amas

d'aiguilles, de précipices, de décombres tels qu'on n'en voit nulle part ailleurs. Je contemplais ce désordre, cette confusion, ces montagnes qui semblent se disputer l'espace; " Vous apercevriez bien pis, me dit mon guide, si vous gravissiez le pic de Diane, que votre œil embrassât l'île entière.... —Que pourrais-je apercevoir de plus affreux ?.... des pics, des abîmes, point d'arbres, point de végétation! comme tout est nu, décharné! A-t-on pu....?—Sans doute...." Nous avancions, la vue s'ouvrit tout à coup. Il s'interrompit pour me faire remarquer le tableau qui se déroulait à nos yeux. C'étaient des lambeaux de verdure, quelques bœufs, des chevaux étiques qui broutaient une herbe rare au bord des précipices. " Je les aperçois, lui répliquai-je, mais remarquez-vous où ils sont perchés? Est-ce une consolation, une ressource?—Une ressource! non, assurément. Il ne vient rien ici qui ne soit aride ou coriace. Cependant....—Cependant! il n'y neige ni ne tonne, je le sais; mais les pluies y sont fréquentes, les vents impétueux, et la température dans une oscillation continuelle. Ici est un bas-fond où l'on étouffe, là un couloir qui vous glace, plus loin un épais brouillard.

On est haletant, transi, détrempé ; en quelques secondes on passe par tous les degrés de l'échelle thermométrique. A peine sommes-nous dans cette masse d'air que le froid condense, et déjà l'eau ruisselle sur nos habits. —Ce n'est pas aussi par ces brusques alternatives que se recommande Sainte-Hélène. Je conviens que l'atmosphère est tour à tour glacée, chaude, sèche, humide, et que ces variations se répètent vingt fois dans la journée ; néanmoins l'hygromètre....—Instrument inutile. Mes bottes m'en tiennent lieu ; je les quitte le soir propres et lisses, le lendemain elles sont couvertes de moisissures. Pensez-vous que cette indication ne vaille pas un hygromètre ? Les Bédouins campés au milieu du désert sont du moins à l'abri des intempéries ; mais nous, nous sommes en butte à toute l'inclémence de la saison. Si la pluie est battante, nos toits sont aussitôt percés ; si c'est au contraire le soleil qui donne à plein, le goudron dont ils sont enduits se liquéfie, coule et détruit tout.—La situation est fâcheuse, mais un grand sentiment vous soutient ; et puis les chaleurs durent peu à Sainte-Hélène. On sait d'ailleurs par expérience que le nombre des jours où le ciel est

couvert de nuages excède du double celui où le soleil se montre avec tout son éclat.—Mais la pluie ?—C'est là la véritable plaie. Elle est presque continuelle ; elle prend, terme moyen, cent trente-cinq jours de l'année. Le célèbre Banks, curieux de savoir la quantité d'eau qu'elle verse sur ces montagnes, envoya de Londres des instrumens pour la mesurer avec exactitude. C'est 33, 38 pouces ; 12, 13 de plus qu'en Angleterre. Tout cela est bien loin du beau ciel de l'Italie, bien loin surtout de l'ascendant qu'il y exerçait. Je combattais sous d'autres bannières ; nous étions nombreux, résolus, décidés à vaincre ; mais ses manœuvres étaient si savantes, ses mouvemens si prompts, si rapides, que nous étions toujours battus. Nous avions beau exciter, pousser le peuple à la guerre, il le désarmait par une proclamation, il le calmait avec un ordre du jour. Je me rappelle encore la belle adresse qu'il fit aux habitans de la Carinthie, et l'effet qu'elle produisit *.

11 *Octobre.*

10 heures A. M.—L'Empereur a passé une assez bonne nuit.—Bain.—Exercice accoutumé.

* Voyez le Journal de Las Cases, tome II.

" Eh bien, Docteur, qu'avez-vous observé?" Je lui en rendis compte en peu de mots. " Vous êtes un ignorant, Bathurst dirait un malhonnête homme, un traître. Des maladies de foie! elles sont inconnues dans l'île. Demandez plutôt au gouverneur, au ministre, à toute l'Angleterre; ce climat est le plus salubre du globe. Les élèves de Pitt l'ont choisi, vous pouvez vous en remettre à leur sagacité.

" Vous ignorez qu'on ne tolère pas d'hépatites à Sainte-Hélène? que Sir Hudson n'en veut pas, qu'il leur interdit la côte? Toutes les maladies ont droit de relâche ici, celles du foie exceptées. Madame Montholon s'était, dans le temps, avisée de souffrir d'un mal qu'elle avait déjà à Paris. Elle s'en plaignit, demanda à passer en Europe. C'était un conte, une fable; le médecin fut vivement tancé. Il reconnut sa faute; le siége de la maladie se trouva tout à coup déplacé. Ce n'était pas le foie, c'était je ne sais plus quel organe il fallait lire; lui seul était attaqué. Son excellence se rendit alors et accorda passage. Ah! Docteur, à quels hommes nous avons affaire! Transformer l'air en instrument de meurtre: cette idée n'était pas

venue au plus farouche de nos proconsuls; elle ne pouvait germer que sur les bords de la Tamise. Que j'ai eu tort! Mais les événemens se pressaient d'une manière si rapide; je n'ai eu le temps d'aviser, de pourvoir à rien."

12 *Octobre.*

9 heures A. M.—L'Empereur va de mieux en mieux.

Napoléon sort après le bain; je l'accompagne au jardin. Il parle d'abord de la Corse. Ses sites, ses vallées, ses montagnes, il peint, il décrit tout en traits de feu; et, passant tout à coup de sa patrie à ses proches, il me dit: "Vous avez long-temps habité Florence; vous savez que c'est de là que nous sortons.—Oui, Sire: votre famille y tenait un des premiers rangs; elle était patricienne.—Connaissez-vous la maison qu'elle habitait?—C'est un monument, une curiosité qui n'échappe à personne.—Elle est au centre de la ville, revêtue au frontispice d'un blason sculpté sur pierre, n'est-ce pas?—Oui, Sire, et tout-à-fait intacte.—A mon passage à Florence, lorsque je marchai sur Livourne, on m'engagea beaucoup à la voir; mais j'étais si occupé, si

surchargé d'affaires que je n'y pus aller. Le jour de mon départ cependant, je fus sur le soir à Sanminiato. J'y avais un vieux chanoine de parent ; c'était le dernier rejeton des Bonaparte de Toscane, je tenais à le visiter. Nous fûmes accueillis, fêtés ; la chère fut exquise. L'appétit satisfait, ce fut le tour du bavardage. Nous étions tous jeunes, gais, bruyans, républicains comme Brutus ; nous laissions par-fois échapper des propos qui sentaient peu l'église. Le bonhomme ne se déconcerta pas ; il écoutait, répondait, nous jetait de loin en loin des réflexions dont la justesse était frappante. Mon état major était charmé de voir un prêtre sans bigotisme ; les flacons circulaient d'autant mieux ; nous portions sa santé, il buvait à la prospérité de nos armes. C'étaient des bons mots, des saillies où nous pûmes remarquer le tact, l'aménité de cet excellent chanoine. Mes officiers étaient réconciliés avec sa robe ; notre irrévérence militaire ne lui déplaisait pas ; il fit tous ses efforts pour nous retenir le lendemain ; mais les troupes étaient en mouvement, nous lui dîmes que le départ était obligé, que nous le verrions au retour. Nous craignions qu'il n'eût pas assez de lits pour

une suite aussi nombreuse, nous le priâmes de ne pas se mettre en peine pour nous coucher, qu'il nous suffisait d'une botte de paille; nous étions accoutumés à vivre en soldats.— Non, nous répondit-il, ma maison est sans luxe, mais assez grande pour vous loger tous. —Il nous accompagna successivement dans les chambres qu'il nous avait fait préparer, et nous souhaita une bonne nuit. Je me couchai; mais la bougie n'était pas éteinte que j'entendis frapper à ma porte. Je crus que c'était Berthier: point du tout, c'était le bon prélat qui me demandait un instant d'entretien. Il avait commencé à parler de généalogie à table, une discussion de cette espèce ne pouvait qu'être fâcheuse dans la position où je me trouvais. Je lui fis signe de se taire, il se tut. Je tremblais qu'il ne voulût revenir sur le sujet que j'avais esquivé. Je n'en laissai rien paraître cependant. Je lui dis de s'asseoir, que je l'écouterais avec plaisir. Il commença à me parler du ciel qui m'avait protégé, qui me protegerait encore si je voulais entreprendre une œuvre sainte, qui d'ailleurs ne pouvait me coûter beaucoup. J'avais essuyé l'histoire des Bonaparte, celles des actions de l'un d'entre eux, je cherchais

où il voulait en venir, lorsqu'il me dit avec une espèce de transport qu'il allait me faire voir un document précieux. Je crus pour le coup que c'était l'arbre généalogique, j'étouffais, le rire l'emportait sur la crainte de déplaire au vieillard; mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis, non un parchemin, un grotesque diplôme, mais quelque chose de bien plus comique encore, un mémoire en faveur d'un père Bonaventure, béatifié depuis long-temps, mais que les excessives dépenses qu'entraîne la canonisation n'avaient pas permis de porter au calendrier.—Demandez au pape qu'il le reconnaisse, me disait le bon chanoine, il vous l'accordera; peut-être cela ne coûtera rien, ou du moins peu de chose. Par égard pour vous, sa sainteté ne refusera pas de mettre un saint de plus au ciel. Ah! cher parent, vous ignorez ce que c'est d'avoir un bienheureux dans sa famille. C'est à lui, c'est à saint Bonaventure que vous devez le succès de vos armes. Il vous a conduit, il vous a dirigé au milieu des batailles. Croyez que la visite que vous me faites n'est pas un effet du hasard. Non, mon cher parent, c'est encore lui qui vous a inspiré, qui a voulu que vous soyez instrûit de ses

mérites. Il vous ménage l'occasion de lui rendre bien pour bien, service pour service. Faites pour lui auprès du pape ce qu'il fait pour vous auprès de Dieu.—J'étais tenté de rire de l'onction du vieillard, mais il était de si bonne foi, j'eusse fait conscience de le blesser. Je le payai de belles paroles, j'alléguai l'esprit du siècle, les soins de la guerre, et lui promis de m'occuper de l'affaire de Saint Bonaventure dès que l'irrévérence publique serait moins prononcée.—Cher parent, vous comblez mes vœux ; permettez que je vous embrasse. Vous épousez les intérêts du ciel, vous réussirez dans vos entreprises, je vous le prédis. Je suis vieux, peut-être ne verrai-je pas l'exécution de vos promesses, mais j'y compte, je mourrai content.—Il me donna sa bénédiction ; je lui souhaitai le bon soir, et cherchai à dormir. Je ne le pus. L'aventure était si plaisante, je trouvais la fantaisie si singulière au temps où nous étions, que j'avais à peine clos la paupière lorsque Berthier se présenta. Les autres généraux survinrent ; mon état major était réuni, je racontai l'entretien. Les sollicitations du bon vieillard, ses vœux, son ambition, sa manière d'expliquer nos victoires mirent

tout le monde en gaîté. On rit, on s'amusa, on se récria sur le chanoine, sur le saint qui combattait, s'escrimait pour nous. Si le bonhomme, nons eût entendus! s'il eût su commme j'étais dévot!

Nous allions nous mettre en route, je desirais lui laisser un souvenir, un témoignage de satisfaction pour l'accueil qu'il nous avait fait: mais quoi? qu'offrir hors la légende? Je me creusais inutilement la tête, je ne trouvais rien, lorsqu'il me revint tout à coup que je pouvais disposer d'une croix de Saint-Étienne. Je dictai quelques mots à Berthier; l'estafette partit; nous fûmes embrassés, bénis par le bon vieillard, qui reçut quelques jours après la décoration. Nous nous acheminâmes sur Livourne; ce fut une autre scène. La place avait pour gouverneur un homme dont j'ai pu apprécier le caractère depuis ma chute. Je n'avais au fond que peu de chose à en craindre alors; mais on ne m'en avait pas dit du bien; mes troupes étaient exténuées, le temps était précieux. Je ne voulus pas m'exposer à de vaines chicanes; je le mandai; je l'accablai de reproches, je m'en debarrassai. J'allai trop loin cependant, je dépassai le but, je ne me propo-

sais que de l'éloigner, je le maltraitai ; j'avais tort. Je pus m'en assurer depuis. *Spannocchi* était plein de noblesse et de loyauté. J'en fis l'expérience à l'île d'Elbe.

" L'aventure de Sanminiato fut bientôt effacée par les affaires ; j'en avais trop pour m'amuser à la légende. Mais le pape avait du temps de reste ; il couronnait le petit-neveu, il n'eût pas été faché de canoniser l'aïeul. Il m'en parla, me répéta l'homélie du chanoine. Les rangs du ciel m'occupaient moins que ceux de la terre. Je fis la sourde oreille, et laissai au consistoire le soin de ses promotions.

13 *Octobre.*

9 heures A. M. — Même état. — Bain. — Exercice accoutumé.

Sir Hudson ne dormait plus. Ses soldats accouraient, se prosternaient dès qu'ils voyaient nos prêtres. Tout était séduit, acheté, l'Angleterre était perdue. Il avait beau redoubler de vigilance, réprimander, punir ; la piété l'emportait sur la crainte, l'eau bénite sur les coups. Ses Irlandais n'avaient pas aperçu la soutane qu'ils tombaient à terre, baisaient les mains, les pieds des mission-

naires, et imploraient leurs bénédictions. Le gouverneur, vaincu par l'obstination de la troupe, s'en prit aux abbés, et les surveilla d'autant mieux. L'Empereur ne voyait pas l'importance que pouvait avoir cet échange d'agnus et de génuflexions : il fut blessé de la manière dont on circonvenait les missionnaires. " Je ne souffrirai pas, me dit il en riant, que cet hérétique humilie la thiare. Le pape, le consistoire, ne me pardonneraient pas si je tolérais ces insultes. Appelez les apôtres." Buonavita vint et reçut l'injonction de ne jamais dépasser les limites. " Qu'on dise après cela que je ne veille pas à faire respecter l'église."

14 *Octobre.*

10 heures A. M. — La journée d'hier n'a pas été mauvaise, non plus qu'une partie de la nuit. — Bain. — Exercice.

L'Empereur était un peu affaissé : il rentre au bout de quelques tours, se met à table, déjeune, passe dans son appartement et me dit : " Je suis mal à l'aise ; je voudrais dormir, lire, faire je ne sais quoi. Sonnez Marchand, qu'il me donne des livres, et ferme les

fenêtres. Je me mets au lit, je verrai tout à l'heure si je suis mieux. Mais voilà Racine; docteur, vous êtes sur la scène; allons, j'écoute, *Andromaque*. C'est la pièce des pères malheureux. — Sire, si c'etait Métastase! — L'accent, voulez-vous dire? La poésie couvrira vos inflexions Italiennes; commencez.

J'hésitais, il prit l'ouvrage, en lut quelques vers, et le laissa presque aussitôt échapper de ses mains. Il était tombé sur ces vers fameux:

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour, vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie;
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui:
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Il était attendri, ému. il se couvrit la tête. "Docteur, me dit-il, je suis trop affecté, laissez-moi." Je me retirai; il se calma, dormit quelques instans et me fit appeler. Le sommeil avait dissipé le malaise; il était moins sombre, moins agité; il se disposait à se faire la barbe; je savais combien cette cérémonie était curieuse, je restai. Il était en chemise, nue tête, avait deux valets de chambre à côté de lui. L'un tenait la glace un essuie-main, l'autre le reste du nécessaire.

L'Empereur se savonna la moitié de la figure, rendit le pinceau, s'essuya les mains, la bouche, prit un rasoir passé à l'eau chaude, et se rasa la partie droite avec une rare dextérité. " Est-ce fait, Noverraz? — Oui, sire. — Eh bien! face en arrière. Allons, coquin, vite; en repos." La lumière tombait sur la face gauche, il la savonna, la rasa avec le même cérémonial et la même légèreté. L'expression de ses traits était douce, affectueuse, pleine de bonté. Il se passa la main sur le menton. " Haut le miroir. Suis-je bien? Oui, c'est cela. Pas un poil n'est échappé; qu'en dis-tu? — Non, sire, répondit le valet de chambre. — Non! il me semble que j'en aperçois. Élève la glace, place-la dans un meilleur jour. Comment, coquin! de la flatterie! tu me trompes! à Sainte-Hélène! sur ce rocher! A toi! tu es complice!" En même temps il leur distribuait à l'un et à l'autre des tapes, des soufflets, riait, les faisait rire, et les poursuivait de la manière du monde la plus plaisante.

Il se remit, prit un curedent, se brossa, se nettoya la bouche avec un mélange d'eau-de-vie et d'eau fraîche dont il avala une portion. Je lui demandai pourquoi il ne rejetait

pas le tout. "C'est, me répondit-il, que ce qui fait du bien aux gencives ne nuit point à l'estomac. Chose singulière! continua-t-il, je n'ai jamais pu me servir que d'eau froide pour me rincer la bouche. L'eau tiède me donne une toux convulsive, l'eau chaude me fait vomir. Je ne suis pas du reste en état de me gargariser sans courir le risque d'étouffer ou d'avaler le gargarisme, fût-il même vénéneux." J'observai en effet que par suite d'un mouvement d'ascension que lui imprimait l'épiglotte, une partie du liquide tombait par l'embouchure de la glotte dans le larynx; de là la toux, les efforts, le vomissement.

Pendant que je m'entretenais avec l'Empereur, Marchand avait préparé dans la seconde pièce son éponge, son lavabo et ses habits. Il y passa : le visage, la tête furent lavés, essuyés, et la flanelle jetée au loin. * * *

* * * * * * * * * * * *

* * * * * * * * * * * *

* * * * * * * * * * * *

* * * * * * * * * * * *

* * * * * * * * * * Il se brossait, détaillait les charmes, les défauts cachés de quelques Européennes, s'interrompait, excitait son valet de chambre, reprenait,

discontinuait, reprenait encore. "Madame, ... était vive, sémillante.... Ferme, coquin ... et désirait beaucoup avoir un enfant *de la race des héros*.... Allons donc, comme sur un âne.... Elle vint un jour. ... Mais ce coquin ne brosse pas.... Je vous raconterai cela une autre fois, docteur. Laissez que je tienne compte à ses épaules des ménagemens qu'il a pour les miennes." Il lui secoua légèrement les oreilles, lui donna quelques taloches; "Voyons maintenant ce qu'a produit la correction; l'eau de Cologne!" Il s'en fit verser sur les mains, s'en lava la moitié du corps, endossa sa flanelle, ses bas de soie et sa culotte de casimir blanc, les souliers à boucles d'or, une cravate noire, un gilet blanc, le grand cordon de la legion d'honneur qu'il portait constamment lorsqu'il n'était pas en negligé; un habit de drap vert à collet battant, et le chapeau à trois cornes, complétèrent sa toilette. "Docteur, le reste de la journée est à nous; plus de travail, plus de lecture. Dès que je suis en costume, je reçois ou je me promène, je ne pense plus à rien.

15 *Octobre.*

9 heures A. M. — L'Empereur a peu dormi. La douleur au foie est devenue plus vive. — Bain.

J'avais vu Madame Bertrand la veille ; elle souffrait plus qu'à l'ordinaire. Napoléon était inquiet ; il craignait que l'affection ne finît par devenir dangereuse.—" Votre malade va-t-elle mieux ? La douleur se calme-t-elle ? — Non, Sire ; les forces s'usent ; madame la maréchale est en proie à toute la malignité de la latitude. — Vous craignez pour ses jours ? — Ce n'est pas cela, mais les organes se fatiguent, et ce funeste climat ne suspend pas son action.—Sans doute la situation est affreuse ; nous, nous sommes rompus à la peine, nous la supportons ; mais une femme ! Privée tout à coup de tout ce qui rend la vie aimable, transportée sur un rocher sauvage, combien elle est plus à plaindre ! Qu'il faut de résignation ! Madame Bertrand se lève tard, sa position maladive la retient au lit ; elle ne peut assister à la messe, peut-être cependant qu'elle serait bien aise de l'entendre ? Je n'ai pas réfléchi qu'elle était

souffrante, je n'ai vu que l'âge du bon abbé quand j'ai fixé l'heure de la cérémonie. Dites-lui que je donne ordre à Vignali d'aller officier chez elle, qu'elle lui fasse désormais connaître le moment qui lui convient ; ce prêtre est à sa disposition. Il peut prendre exemple sur nous, faire un autel mobile, se servir du nôtre, et s'établir dans une pièce de l'habitation du grand-maréchal. Ira qui voudra à cette messe, si la comtesse le trouve bon ; quant à la mienne, je persiste à n'y admettre que ceux que j'y aurai invités. A propos, les abbés font travailler les enfans ? Le petit Arthur lit-il ? commence-t-il à épeler, du moins ?— Je l'imagine, Sire ; les prêtres paraissent s'en occuper beaucoup."

16 *Octobre.*

8 heures A. M.—L'Empereur se trouve un peu mieux. La douleur qu'il éprouve au foie est devenue supportable.—Bain.

L'Empereur était à son bureau. Il avait autour de lui des règles, des compas, et roulait dans ses mains un crayon, instrument qui lui servait pour écrire, car il n'employait ordinairement ni encre, ni plume à cet usage.

J'apercevais des plans, des tracés, des formules algébriques; mais Napoléon sifflait: cette circonstance annonçait un orage.—Je ne disais mot: nous devinions tous à sa maniére d'être au travail les sensations qui l'agitaient. Si l'application était sérieuse, c'est qu'il était souffrant et le sujet ardu; était-elle légère, enjouée, chantante; entendions-nous fredonner quelques couplets, quelque air Italien bien gai: les maux, les souvenirs avaient fait halte; il avait oublié, il ne songeait plus, c'était toute l'amabilité de son caractère. S'il faisait, au contraire, résonner l'air dans ses lèvres, c'est qu'il était contrarié, mécontent, de mauvaise humeur, et qu'il n'attendait qu'un mot, une occasion pour éclater. Malheur à qui se présentait alors! il essuyait la bourrasque, et je n'aimais pas qu'elle tombât sur moi. J'allais l'avoir cependant. Napoléon agitait une tabatière oblongue, je saisis la circonstance, je lâchai un mot sur l'inconvénient du tabac.—"Bon! de l'importance médicale! Comme si j'en usais! Je ne quitte jamais cette tabatière, monsieur le Docteur, à cause des médaillons dont elle est enchâssée (c'étaient ceux d'Alexandre, César, Mithridate, etc). Quant au

tabac, je suis des semaines sans en prendre, je me borne à en respirer l'odeur."

Il se jeta sur son sopha, ouvrit au hasard le second volume de sa correspondance inédite, parut frappé, se radoucit, et lut :

"*Au Général Kléber.*

"13 Vendémiaire an VII.

"Je crains que nous ne soyons un peu brouillés ; vous seriez injuste si vous doutiez de la peine que j'en éprouverais.

"Sur le sol de l'Égypte, les nuages, lorsqu'il y en a, passent dans six heures ; de mon côté, s'il y en avait, ils seraient passés dans trois. L'estime que j'ai pour vous est au moins égale à celle que vous m'avez témoignée quelquefois."

"Qu'en dites-vous, Docteur, Kléber devait-il oublier quelques discussions que nous avions eues au sujet de l'administration d'Alexandrie ? — Je le pense, Sire. — Il était aussi endurant qu'un médecin dont on discute les ordonnances. Vous allez voir comment il avait répondu à mes reproches.

" *Au Général Bonaparte.*

" Vous avez oublié, citoyen général, lorsque vous avez écrit, que vous teniez en main le burin de l'histoire, et que vous écriviez à Kléber. Je ne présume pas néanmoins que vous ayez en la moindre arrière-pensée, on ne vous croirait pas."

" On ne vous croirait pas! Voyez-vous la noble assurance, la fierté d'un brave! Non certes, on ne m'eût pas cru, et j'eusse été désespéré qu'on le fît. Je me plaignais de défaut d'économie; je n'imputais pas de malversations; mais tel était Kléber, ardent, impétueux, d'impression facile. L'intrigue en a profité."

17 *Octobre.*

9 heures A. M.—Même état.—Bain.

L'Empereur est revenu sur son abdication, et s'est fort étendu sur les intrigues, les illusions de cette époque. Je m'étonnais que des hommes vieillis dans les affaires, que Sébastiani, que Lafayette, eussent été les dupes de

Fouché, qu'ils eussent confondu les époques, et se fussent imaginé que les alliés accordassent à la défaite ce que cinq ans de victoires avaient peine à en obtenir. " Sans doute, me dit Napoléon ; la députation était ridicule et la bonhomie sans égale ; mais, comme le disaient les Viennois à l'occasion des prisonniers d'Olmutz, Lafayette laisse deux filles qui protégeront sa mémoire, la déclaration des droits et l'institution de la garde nationale."

18 *Octobre.*

9 heures A. M.—Violente douleur au foie pendant la nuit. Le palais, les gencives, sont attaqués d'une irritation fluxionnaire. Je prescris les remèdes convenables.—Bain.

19 *Octobre.*

9 heures A. M.—L'Empereur se trouve mieux.—Bain.—Napoléon sommeille ou lit.

20 *Octobre.*

9 heures A. M.—Même état.—Bain.—Humeur sombre. Application continuelle.

21 *Octobre.*

9 heures A. M.—L'Empereur est mieux.—Bain. Napoléon se promène. L'exercice lui rend des forces, de la gaieté. J'étais debout, il vient à moi, m'adosse au mur, la main levée :—" Grand coquin de *dottoraccio!* vous me droguez. Que dites-vous de ma poitrine? Allons, que pensez-vous de mes poumons? Vous qui connaissez le corps humain, dites, mourrai-je pulmonique? Que décide Gallien?—Qu'avec une voix comme la vôtre on n'a rien à craindre de la pulmonie.—Oui, mais ce foie?"—Son ton, son attitude, étaient changés; il tenait la main sur l'hypocondre droite. " C'est là qu'est le mal; c'est le défaut de la cuirasse, le climat l'a saisi; n'y pensons plus, l'Angleterre va recueillir sa honte."

22 *Octobre.*

9 heures A. M.—Douleur au foie plus vive. Elle s'etend sur tout le côté droit, et se prolonge jusqu'à l'épaule. Bain.

L'Empereur se sentait un peu soulagé; il reprit sa correspondance :

" Alexandrie, 17 Brumaire an VII.

" Mon cher général." " Qui ?" Il cherchait la souscription; " Marmont ! ah ! oui . . ." " Il est plus que probable que les Anglais ont ramassé les bâtimens qui sont devant Alexandrie, les ont forcés de venir ici, et, à l'aide d'une fausse déclaration de guerre, les ont complètement trompés. Hassan-Bey paraît être tellement leur dupe qu'il serait impossible de lui persuader que nous sommes en bonne harmonie avec la Porte . . . ." " L'incrédule ! voyez donc !" " Le citoyen Brucevich a lu avec la plus grande attention le manifeste de la Porte. Il est bien conçu à la manière ordinaire et d'un style oriental; mais il faut être Turc pour se prendre à un pareil piége . . ." " Quelle sagacité !"

" Ibrahim-Aga a causé avec Hassan-Bey; il l'a jugé dupe des Anglais; cependant il parait avoir des craintes sur les dispositions de la Porte à notre égard. Je ne sais ce qui en est; mais tout ce qui se passe ici a le caractère de la fourberie et du mensonge . . . A quoi bon ! Manscourt est deplacé."

" Il me semble que les Anglais ont fait approcher de force et à l'aide du mensonge la corvette Turque du port, l'ont fait tirer sur

nous afin de nous engager à lui répondre, et de prouver par-là à ces Turcs que nous étions leurs ennemis. S'il en est ainsi, c'est un machiavélisme qui a bien l'empreinte du caractère Anglais...." "Et des manœuvres de Brienne. Ce Marmont ambitionnait beaucoup le gouvernement d'Alexandrie. Manscourt fut desservi, noirci, remplacé. Je ne me doutais pas que j'étais dupe; que c'était une affaire concertée avec Menou. Vous étiez à Florence, lorsque cet Osmanlis y fut envoyé comme gouverneur; l'avez-vous connu?—Oui, Sire.—Quelle opinion avait-on de lui?—Celle que donnent le scandale et la mollesse.—Quelle vie menait donc ce vieil original?—Sans cesse entouré de courtisanes, il en avait installé une au palais. Elle présidait aux fêtes, aux soirées du gouverneur qui la conduisait partout; c'était une saturnale qui ne finissait pas.—Voilà bien le fidèle Abdala! Mais dès qu'il fut rappelé?—Tout cessa; les courtisanes disparurent, la Princesse Élisa fit remplacer les meubles qu'elles avaient souillés; il ne fut plus question de Menou que parmi ses créanciers.—Il en avait un essaim?—Beaucoup.—Je le reconnais là; voluptueux, prodigue de la

morale à pleine bouche ; il dépensait toujours le double de ce qu'il avait. Combien de fois j'ai payé ses dettes ! Les Florentins savaient-ils qu'il se fût fait Musulman ?—On le disait, Sire, de lui, de vous, de toute l'armée.—Ah ! Menou à la bonne heure ! mais moi ! mon état major ! nous n'avions pas de temps à perdre aux ablutions. Lorsque j'entrai au Caire, les Turcs, qui mesuraient ma taille au bruit de nos victoires, se figuraient que j'avais au moins six pieds. Je fus bien déchu lorsqu'ils me virent. J'étais moins haut, moins corporé qu'un de leurs Mameloucks, je ne pouvais commander une armée. Les Imans poussaient le peuple à la révolte. Il fallut opposer les manœuvres aux manœuvres, je jouai le rôle d'inspiré."

Il poussait, chassait les feuillets ; il rencontra enfin et se mit à lire : " Chérifs, ulémas, orateurs des mosquées, faites bien connaître au peuple que ceux qui de gaieté de cœur se déclareraient mes ennemis, n'auront de repos dans ce monde ni dans l'autre. Y aurait-il un homme assez aveugle pour ne pas voir que le destin lui-même dirige toutes mes opérations ? Y aurait-il quelqu'un d'assez incrédule pour révoquer en doute que tout, dans

ce vaste univers, est soumis à l'empire du destin !

" Faites connaître au peuple que, depuis que le monde est monde, il était écrit qu'après avoir détruit tous les ennemis de l'Islamisme, fait abattre les croix, je viendrais du fond de l'occident remplir la tâche qui m'a été imposée. Faites voir au peuple que dans le saint livre du Coran, dans plus de vingt passages, ce qui arrive est prévu, et ce qui arrivera également expliqué....

" Je pourrais demander compte à chacun de vous des sentimens les plus secrets du cœur, car je sais tout, même ce que vous n'avez dit à personne ; mais un jour viendra que tout le monde verra avec évidence que je suis conduit par des ordres supérieurs, et que tous les efforts humains ne peuvent rien contre moi."

" L'artillerie du Mokatan, le tonnere qui se fit inopinément entendre, les pierreries de Malte que je distribuai aux plus influens, mon assurance, mon langage, déconcertèrent l'insurrection. Je fus un ami du prophète, un inspiré, un envoyé de Dieu ; tous les Cheicks étaient à moi. Ils m'embarrassèrent néanmoins ; ils me proposaient de proclamer

l'Islamisme et de prendre le turban.—Nous verrons.—Vous auriez cent mille hommes! —J'y penserai.—Toute l'Arabie se rangerait sous vos drapeaux.—Mais l'abstinence? Nous sommes de l'Occident; nous péririons si nous ne buvions pas de vin.—L'usage peut s'en tolérer.—Et la circoncision!—N'est pas non plus indispensable."—J'étais forcé dans tous mes retranchemens. Je ne savais plus que dire, à quel obstacle me rattacher, je m'avisai d'une défaite.—Puisqu'il en est ainsi, nous sommes tous Musulmans, leur dis-je. Mais la cérémonie doit être grande, solennelle, marquée par des actes de piété. Je donne ordre qu'on élève une mosquée plus belle que Sainte-Sophie; elle sera inaugurée pour notre conversion.—Les Imans satisfaits consentirent à ce qu'ils avaient jusque là refusé avec obstination. Ils adressèrent pour moi des vœux au prophéte; je fus respecté, obéi du peuple; je fis tout ce que je voulus. Je tirai parti de la stupidité musulmane, je m'en amusai; mais je ne fis aucune profession, et ne parus jamais pour prier dans les mosquées. Sans les circonstances impérieuses qui m'appelèrent en France, les affaires d'Égypte eussent pris une autre tournure. Elles n'eussent pas eu l'issue

déplorable qu'elles ont eue, si Kléber ne fût pas tombé sous le poignard d'un assassin. ...Il ne fallait qu'une intelligence médiocre pour jeter à la mer les Anglais d'Aboukir, battre les Turcs s'ils sortaient du désert, et aller recevoir à composition les Cipayes qui descendaient la Haute-Égypte. Mais Menou était d'une nullité qui ne pouvait se prévoir; il perdit tout."

23 Octobre.

8 heures A. M. — L'Empereur se trouve mieux.—Bain.

Napoléon fait appeler les enfans du grand-maréchal. Il joue, il folâtre avec eux, et les excite lui-méme au tapage. Le petit Arthur se prend de mauvaise humeur, et grumelle entre ses dents. — "Que dis-tu, coquin? Voyons! Quoi? Qu'as-tu?"—Et L'Empereur le faisait sauter, rire malgré lui.—"Ce petit drôle là, me dit-il en le quittant, est aussi entier que je l'étais à son âge; mais les emportemens auxquels je m'abandonnais souvent étaient mieux motivés. Je vous en fais juge. J'avais cinq à six ans. On m'avait mis dans une pension de petites demoiselles,

dont la maîtresse était de la connaissance de ma famille. J'étais joli, j'étais seul, chacune me caressait. Mais j'avais toujours mes bas sur mes souliers, et, dans nos promenades, je ne lâchais pas la main d'une charmante enfant qui fut l'occasion de bien des rixes. Mes espiègles de camarades, jaloux de ma Giacominetta, assemblèrent les deux circonstances dont je parle, et les mirent en chanson. Je ne paraissais pas dans la rue qu'ils ne m'escortassent en fredonnant : *Napoleone di mezza calzetta fa l'amore a Giacominetta.* Je ne pouvais supporter d'être le jouet de cette cohue. Bâtons, cailloux, je saisissais tout ce qui se présentait sous ma main, et m'élançais en aveugle au milieu de la mêlée. Heureusement qu'il se trouvait toujours quelqu'un pour mettre le holà et me tirer d'affaire ; mais le nombre ne m'arrêtait pas : je ne comptais jamais."

Les enfans se retirèrent ; la conversation devint sérieuse, et tomba peu à peu sur les événemens qui suivirent le retour d'Égypte. Il entra dans une foule de détails, de particularités au sujet de la bataille de Marengo, et fit une relation de cette journée telle à peu près que je la connaissais déjà.

« L'armée de réserve réunie à Dijon me donnait les moyens de passer rapidement en Allemagne ou en Italie selon que le cas l'exigerait. La saison m'a un peu favorisé. Les moines du Saint-Bernard m'ont assuré que la neige a disparu cette année vingt jours plus tôt que de coutume. Ils ont très-bien reçu notre armée, un peu fatiguée par le passage des Alpes. Je les avais fait prévenir de notre arrivée en leur envoyant de l'argent ; il nous fournirent des provisions et de très-bon vin. Les moines du Saint-Bernard sont un ordre infiniment respectable ; c'est une de ces institutions que les gouvernemens ne doivent jamais détruire, mais qu'ils doivent protéger, encourager par tous les moyens en leur pouvoir.

« J'arrivai en Italie ; je me trouvai immédiatement sur les derrières de l'ennemi, et maître de ses magasins et de ses équipages ; j'avais obtenu de grands avantages ; une fois arrivé à Stradella, on pouvait regarder la campagne comme finie. Si Gênes avait tenu, je restais ferme dans mon camp retranché de Stradella, l'une des plus fortes positions de l'Italie. J'avais sur le Pô cinq ponts qui rendaient faciles mes communications avec les divisions Chabran, Lapoype, Turreau, et Mon-

cey. Je pouvais les appeler à mon secours si j'étais attaqué, ou les aider si l'ennemi les inquiétait. M. de Mélas était obligé, pour rétablir ses communications, de venir m'offrir la bataille sur un terrain que j'avais choisi moi-même. C'était une plaine coupée de bois, très-favorable à mon infanterie, mais où sa cavalerie ne pouvait rien faire. J'avais toutes mes troupes à ma disposition.

"La prise de Gênes changea entièrement la face des choses. Dès lors l'ennemi eut une retraite assurée et des positions très-avantageuses. Il pouvait se retirer à Gênes et s'y défendre en tirant ses provisions de la mer, ou garnir de batteries les hauteurs de Babbio, et entrer, malgré tous mes efforts, dans Plaisance, reprendre Mantoue et Peschiera, se mettre en communication avec l'Autriche, et me réduire à faire une guerre ordinaire. Tout mon plan de campagne était déjoué. Un moyen vint s'offrir à mon esprit, je le risquai. Je partis de Milan et fis trente-deux lieues en sept heures. Je commandai la bataille de Montebello; nous la gagnâmes, et cette victoire fut cause que l'ennemi évacua Gênes. Toutefois cette victoire affaiblit mon armée. Je fus obligé de prendre dans les divisions qui

se tenaient de l'autre côté du Pô, pour fermer l'entrée des états de Milan. Elles n'étaient pas, à la vérité, à plus de trois lieues de moi; mais il leur fallait trois jours pour me joindre en ce qu'elles étaient obligées de passer par Plaisance ou par Stradella. J'avais encore contre moi une autre circonstance: le pays entre Montebello et Alexandrie n'est qu'une immense plaine qui était très-favorable à la cavalerie Allemande. Je résolus cependant de tenter une escarmouche; j'étais dans une situation extraordinaire, et je risquais peu pour gagner beaucoup. Battu, je me retirais dans mon camp retranché à Stradella, je passais le Pô sur mes cinq ponts protégés par mes batteries, sans que l'armée ennemie fût en état de s'y opposer; je réunissais ma première division aux corps de Moncey, Lecchy et Turreau; je laissais franchir le Pô à un des corps de Mélas (et c'est tout ce qu'il demandait); alors, supérieur en nombre, je pouvais l'attaquer avec toutes mes forces. Vainqueur, j'obtenais les mêmes résultats. Son armée, bloquée entre nous et la rivière, était forcée de mettre bas les armes et de rendre tous ses forts. Si j'eusse été battu, ce que je crois qui eût été impossible, j'engageais

une guerre régulière, et j'appelais la Suisse à mon secours.

" Déterminé à livrer bataille, je me fis rendre compte de l'effectif de mon armée. J'avais en tout vingt-six mille hommes; M. de Mélas en avait quarante, dont dix-huit mille de cavalerie. A deux heures du matin, on vint m'annoncer que l'ennemi était tombé sur notre avant-garde, et que nos troupes cédaient. Le Français n'aime pas à être attaqué; nos troupes se repliaient un peu en désordre; l'ennemi nous avait déjà fait quelques prisonniers, et nous avions perdu dans notre retraite une lieue et demie de terrain.

" Les généraux de l'avant-garde, Lasnes, Murat, et Berthier, m'envoyaient ordonnances sur ordonnances: ils me disaient que leurs troupes étaient en fuite, et qu'ils ne pouvaient les arrêter. Ils me demandaient des renforts, et me priaient de me mettre en marche avec ma réserve. Je répondais à tous: " Tenez tant que vous pourrez; si vous ne le pouvez pas, battez en retraite." Je voyais que les Autrichiens n'avaient pas employé leur réserve; et, en pareil cas, le grand point est de tâcher que l'ennemi emploie toutes ses forces, tout en ménageant les nôtres, et de l'engager

à nous attaquer sur les flancs tant qu'il ne s'aperçoit pas de sa méprise ; car la difficulté est de le forcer à employer sa réserve. L'ennemi avait quarante-quatre mille hommes contre vingt mille au plus ; encore ces vingt mille étaient-ils en déroute. Il ne restait donc à Mélas qu'à profiter de son avantage. Je me portai en avant de la première légion dans un uniforme élégant ; j'attaquai moi-même avec une demi-brigade, je fis plier les Autrichiens et rompis leurs rangs. Mélas, me voyant à la tête de mon armée et ses légions enfoncées, crut que j'étais arrivé avec ma réserve pour contenir les troupes en retraite ; il s'avança avec toute la sienne, qui se composait de six mille grenadiers Hongrois, l'élite de son infanterie ; ce corps remplit la trouée que j'avais faite, et nous attaqua à son tour. Je cédai alors ; et pendant une rétraite d'une demi-lieue, exposé à leur feu, je ralliai toute l'armée, et la reformai en bataille. Aussitôt que j'eus rejoint ma réserve, forte de six mille hommes avec quinze pièces de canon, sous les ordres de Desaix, qui était alors mon ancre de salut, par une manœuvre rapide, je déployai toutes mes forces, je formai avec mon armée les deux ailes de l'armée de De-

saix, et j'opposai à l'ennemi six mille hommes de troupes fraîches. Une vigoureuse décharge d'artillerie et une charge désespérée à la baïonnette enfoncèrent leur ligne, et coupèrent les deux ailes; j'ordonnai alors à Kellermann d'attaquer avec huit cents cavaliers, il s'ébranla et sépara avec ces huit cents hommes les six mille grenadiers Hongrois du reste de l'armée sous les yeux même de la cavalerie Autrichienne; mais celle-ci était à une demi-lieue; il lui fallait un quart d'heure pour arriver, et *j'ai remarqué que ce sont toujours ces quarts d'heure qui décident du sort des batailles.* Les troupes de Kellermann jetèrent les grenadiers Hongrois sur notre infanterie, ils furent aussitôt faits prisonniers. La cavalrie Autrichienne arriva; mais notre infanterie était en ligne, son artillerie en tête. Une décharge épouvantable, une barrière de baïonnettes, la firent rétrograder; elle se retira un peu en désordre, je la poursuivis avec trois régimens qui venaient de me joindre; elle se déploya; je la poussai, elle se noya en grande partie en cherchant à passer le pont de la Bormida, qui est très-étroit. On pourchassa le reste jusqu'à la nuit.

"J'appris, après la bataille, de la bouche de quelques officiers généraux prisonniers, qu'au milieu même de leurs premiers succès, les Autrichiens n'étaient pas sans inquiétude; ils avaient un secret pressentiment de leur défaite. Pendant le combat, ils questionnaient nos prisonniers, et leur demandaient: Où est le Général Bonaparte?—A l'arrière-garde.—Et ceux qui s'étaient déjà battus contre moi en Italie, et qui connaissaient mon habitude *de me réserver pour la fin*, s'écriaient: *Notre tâche n'est pas encore finie.* Ils avouèrent aussi qu'en me voyant sur la première ligne, ils avaient complètement donné dans le piége, et cru que ma réserve était engagée.

Dans toutes les batailles il arrive toujours un moment où les soldats les plus braves, après avoir fait les plus grands efforts, se sentent disposés à la fuite. Cette terreur vient d'un manque de confiance dans leur courage; il ne faut qu'une légère occasion, un prétexte pour leur rendre cette confiance; le grand art est de le faire naître.

"A Arcole, j'ai gagné la bataille avec vingt-cinq cavaliers. Je saisis cet instant de lassitude dans les deux armées; je m'aperçus que

les Autrichiens, tout vieux soldats qu'ils fussent, n'eussent pas demandé mieux que de se trouver dans leur camp, et que nos Français, quoique braves, auraient voulu être sous leurs tentes. Toutes mes forces avaient été engagées, plusieurs fois j'avais été obligé de les reformer en bataille; il ne me restait plus que vingt-cinq guides; je les envoyai sur les flancs de l'ennemi avec trois trompettes qui sonnèrent la charge. Un cri général se fit entendre dans les rangs Autrichiens: "*Voilà la cavalerie Française!*" Et ils se mirent en fuite. Il est vrai qu'il faut saisir le moment. Un instant plus tôt ou plus tard cette tentative eût été inutile; si j'avais envoyé deux mille chevaux, l'infanterie aurait fait un quart de *conversion;* couverte par ses pièces, elle eût fait une bonne décharge, et la cavalerie n'aurait pas même attaqué."

"Vous le voyez, deux armées sont deux corps qui se rencontrent et s'effraient; il y a un moment de terreur panique; il faut savoir le saisir. Tout cela n'est que l'effet d'un principe mécanique et moral: cela n'exige que de l'habitude; quand on a assisté à plusieurs affaires, on distingue ce moment sans peine: c'est une chose aussi facile qu'une addition.

« En entrant pour la première fois en Italie, j'y avais trouvé un gouvernement, un peu despotique à la vérité, mais qui administrait avec douceur. Cette fois tout était changé. Ce pays était en butte à une réaction furieuse : on avait emprisonné, condamné, mis à l'amende tous ceux qui avaient joué quelque rôle parmi nous. J'avais nommé à différens emplois de la république Cisalpine des partisans de l'Autriche, parce que mon système est de paralyser la grande masse, afin que le pays où je porte la guerre ne devienne pas un champ clos. Eh bien ! tous ces individus placés par moi ont été regardés d'un mauvais œil, à cause de la haine qu'on portait aux révolutionnaires.

« Ajoutez à cela que les Anglais, les Russes, et les Turcs, en méprisant la religion du pays en proportion du scrupule avec lequel ils observaient la leur, avaient tout-à-fait indisposé les Italiens, qui tiennent au culte extérieur beaucoup plus que nous ne le faisons en France. Les *Bons* Allemands perdaient soixante pour cent, et on était obligé de les recevoir comme espèce ; c'est ce qui acheva d'aliéner à l'Autriche l'affection des Italiens. Ceux-ci étaient enchantés de voir que nous

payions tout en argent comptant. Voilà les louis Français revenus, disaient-ils : *Ecco i luigi di Francia tornati !*"

" L'église de Notre-Dame de Lorette servait de caserne à un corps Turc ; je n'eus pas beaucoup de peine à ranger les Italiens de mon côté. Je leur dis : Les Autrichiens se disent les défenseurs de votre religion, et ils vous amènent un régiment d'Anglais, de ces gens qui brûlent le Pape une fois l'an, des légions de Russes hérétiques, et schismatiques depuis le quinzième siècle, et, pour couronner l'œuvre, des Turcs, des Mahométans, race d'infidèles ; tandis que moi, je suis Catholique ; j'ai combattu contre les Turcs, je suis presque un croisé.

" Je donnai à plusieurs prêtres des emplois dans le gouvernement de la république Cisalpine ; les prêtres Italiens sont tolérans ; ils ne forment pas un corps séparés et puissant, comme autrefois le clergé de France ; d'ailleurs, accoutumés à voir le pays envahi deux fois chaque siècle, ils levent la main aussi souvent qu'on le veut ; ils font tous les sermens que vous exigez d'eux : je les trouvai enfin tels qu'il me les fallait.

" En Italie, je me suis servi de quelques

prêtres ; en Égypte, j'en avais rempli l'administration. Nous ne savions pas parler la langue du pays ; nous avions besoin d'intermédiaires entre nous et le peuple ; leur caractère et leurs richesses leur donnaient une certaine influence ; d'ailleurs ce sont des poltrons qui ne connaissent pas l'usage des armes, et ne savent pas monter à cheval."

24 Octobre.

8 heures A. M.—Fièvre, légère douleur à la tête ; l'Empereur ne peut dormir. Le mal continue.—Pédiluves.—Lavemens simples.

25 Octobre.

8 heures A. M.—La nuit a été meilleure ; la fièvre s'est terminée par un sueur abondante. L'Empereur se trouve mieux.

Il était sur son texte ordinaire. Il me parlait de la Corse, de ses montagnes, des instans de bonheur qu'il y avait passés. Il en vint à Paoli. " C'était un bien grand homme que Paoli ; il m'aimait, je l'aimais ; il nous chérissait tous. Nous étions a Corté quand il prit la funeste résolution de faire passer la Corse sous la domination des Anglais. Il

m'en fit d'abord un mystère ; Gentili ne m'en parla pas non plus. Quelques mots lâchés par méprise me donnèrent l'éveil ; je récapitulai ce que j'avais vu, entendu ; je ne doutai plus de leur dessein. Nous étions loin de compte ; je m'en expliquai plusieurs fois d'une manière indirecte. Je commandais un corps de gardes nationales ; il fallut bien me mettre dans la confidence. Ils ne désespéraient pas d'ailleurs de triompher de mes idées, de mon antipathie ; ils me proposèrent d'agir de concert avec eux. Je n'avais garde ; je ne respirais que la France, je ne voulais pas débuter par la trahir. Mais il fallait échapper, gagner du temps ; je demandai à réfléchir. L'amitié de Paoli m'était chère ; il m'en coûtait de rompre avec lui ; mais la patrie ! C'était mon étoile polaire. Je m'éloignai : je gagnai Bocognano. J'y fus atteint par les montagnards, enfermé, gardé par quarante hommes. La position était critique, je trouvai cependant le moyen d'en sortir. Je liai conversation avec un bon homme de capitaine, qui me comblait d'égards, s'excusait, regrettait d'être obligé d'obéir. Il m'invita à prendre l'air ; j'acceptai ; j'envoyai mon domestique se placer à cinq ou six cents pas sur la route, et

me trouvai tout à coup pressé du besoin d'obéir à la nature. Mon geôlier le crut, s'éloigna ; j'étais sur mon cheval qu'il n'avait pas tourné la tête. Il cria, beugla, appela aux armes ; mais le vent m'emportait ; j'étais hors d'atteinte avant qu'il eût fait feu ; j'arrivai à Ajaccio, les montagnards étaient sur mes traces ; je fus contraint de demander un asile à l'amitié. Barberi me reçut, me conduisit à la côte d'où j'allai à Calvi rejoindre Lacombe Saint-Michel. J'avais échappé aux partis, aux postes, à la police ; on n'avait pu m'atteindre ; Paoli était désolé. Il écrivait, se plaignait, menaçait : nous trahissions ses intérêts, ceux de notre patrie ; mes frères et moi nous ne méritions pas les sentimens qu'il nous portait. Nous pouvions revenir cependant, il nous tendait les bras ; mais si nous étions une dernière fois sourds à ses conseils, insensibles à ses offres, il ne ménagerait plus rien. L'exécution fut aussi prompte que la réponse était fière. Il fit main basse sur nos troupeaux, pilla, brûla nos propriétés, saccagea tout. Nous laissâmes faire ; nous échauffâmes les patriotes ; nous accourûmes au secours ; mais la citadelle était occupée, le feu était roulant, nous ne pûmes debarquer.

Nous allâmes mouiller en face au nord du golfe. Les insurgés nous suivirent ; j'avais eu le temps de mettre quelques pièces à terre ; je les couvris de mitraille. Ils revenaient cependant, m'accablaient de reproches, s'indignaient qu'un des leurs combattît pour la France. Ils étaient montés sur les hauteurs, sur les arbres, partout où ils espéraient se faire mieux entendre. Je chargeai un coup à boulet, j'ajustai et coupai la branche sur laquelle un de ces orateurs était perché. Il tomba ; sa chute égaya la cohue ; elle se dispersa, on ne la vit plus. Nous rentrâmes à Calvi ; nous essayâmes encore quelques coups de main qui ne furent pas tous à notre désavantage ; mais les Anglais avaient pris terre, les montagnards inondaient la plaine, nous ne pûmes faire tête à l'orage.

"Ma mère gagna Marseille. Elle croyait y trouver du patriotisme, un accueil digne des sacrifices qu'elle avait faits ; elle y obtint à peine sûreté. Tout avait plié ; ma présence n'était bonne à rien, je quittai la Corse, et me rendis à Paris. Les fédérés venaient de livrer Toulon ; l'avenir était gros d'événemens ; je ne désespérai pas d'en voir éclore un qui rétablît nos affaires. Elles en avaient besoin ;

les montagnards les avaient ruinées de fond en comble; elles étaient à jamais perdues sans la révolution. Les maux que nous avait faits Paoli n'avaient pu me détacher: je l'aimais, je le regrettai toujours. Il était grand, d'une attitude noble et fière, parlait bien, connaissait les Corses, et exerçait sur eux une influence illimitée. Aussi habile à saisir l'importance d'une position que celle d'une mesure administrative, il combattait, gouvernait avec une sagacité, un tact que je n'ai vu qu'à lui. Je l'accompagnais dans ses courses pendant la guerre de la liberté. Il m'expliquait, chemin faisant, les avantages du terrain que nous parcourions, la manière d'en tirer parti, celle de remédier aux accidens qu'il présentait. Je me rappelle qu'un jour nous nous rendions au Port-Neuf à la tête d'un détachement nombreux. Je lui soumis quelques observations sur les idées qu'il avait émises, Il m'écouta avec beaucoup d'attention, et me regardant fixement dès que j'eus fini :—Oh! Napoléon, me dit-il, tu n'es pas de ce siècle, tes sentimens sont ceux des hommes de Plutarque. Courage, tu prendras ton essor.—Je le pris en effet; mais lui-même fut obligé de céder à la for-

tune. Il se réfugia en Angleterre, où il vivait à l'époque des expéditions d'Italie et d'Égypte. Chacune de mes victoires lui donnait le transport ; il célébrait, exaltait mes succès : on eût dit que nous étions encore dans l'intimité où nous avions vécu. Lorsque je fus promu au consulat, que je parvins à l'empire, ce fut pis encore. Les fêtes, les dîners, se succédaient l'un à l'autre. Ce n'étaient que cris d'allégresse et de satisfaction. Cet enthousiasme déplut au chef de l'état ; Paoli fut mandé.—Vos reproches sont justes, lui dit-il, mais Napoléon est un des miens, je l'ai vu croître, je lui ai prédit sa fortune ; voulez-vous que je déteste sa gloire, que je déshérite mon pays de l'honneur qu'il lui fait ?—Je portais à ce grand homme tous les sentimens qu'il avait pour moi. Je voulais le rappeler, lui donner une part au pouvoir ; mais les affaires m'accablaient, le temps manqua, il mourut. Je n'eus pas la satisfaction de le rendre témoin de la splendeur qui m'entourait."

26 Octobre.

8 heures. A. M.—Le mieux continue.

Des bâtimens étaient mouillés dans la rade ;

quelques passagers avaient pris terre, et cherchaient à voir l'Empereur. Je les aperçus qui s'avançaient avec Lowe. " Ils viennent de l'Inde, me dit-il, je voudrais leur faire quelques questions; mais ce Calabrois m'inspire trop de dégoût, je ne les recevrai pas. Hudson est le Paria de Sainte-Hélène; ce qu'il voit, ce qu'il touche, il corrompt tout. C'est un mélange d'imbécilité et d'astuce contre lequel je ne sais quelle sorte d'instinct me met en garde. Je ne les verrai pas." Et il se mit à discourir sur l'Inde. Il l'avait mal attaquée; il la travailla par la Perse; ce n'était pas par-là qu'il fallait aller; mais les aventuriers qu'il avait lancés dans ces parages avaient pactisé avec les présidences, livré les nababs, il ne voulait plus d'eux. " J'eus quelque temps dessein de faire passer deux ou trois milliers de chouans sur la Jumna. Ils le sollicitaient, demandaient Bourmont pour chef. J'eusse fait sagement d'y consentir. Le sang Français est toujours bon en face de l'étranger, j'eusse été débarrassé de ces vieux habitués de discordes, je n'en eusse pas sottement trainé à Waterloo; un grand désastre n'eût pas eu lieu; mais on obéit à son étoile, on ne lui commande

pas. J'ai montré à la France ce qu'elle pouvait, qu'elle l'exécute."

27 Octobre.

8 heures A. M.—L'Empereur a passé une mauvaise nuit; l'état général de sa santé n'en a cependant pas souffert.

"Eh bien, Docteur, comment me trouvez-vous? suis-je mieux?" Il lisait, me présentait son bras.—"Votre majesté n'est du moins pas plus mal.—C'est que les pilules...." (La boîte était ouverte, il n'en avait pas pris.) —"Elles ont leur efficacité.—Sans doute.—Elles dégagent les humeurs.—Ah!—Elles tiennent le ventre libre.—Assurément. Elles ont toutes les vertus du monde, me dit-il en jetant le livre. Que diable, Docteur, vous prêchez les pilules avec plus d'onction qu'on ne parle aujourd'hui de légitimité; en prenez-vous vous-même?" Je riais. "C'est bien, je vous entends; à vous la harangue et la drogue au malade, n'est-ce pas? Tenez, laissons vos remèdes; la vie est une forteresse où ni vous ni moi ne voyons rien; n'entravons pas sa défense, ses moyens valent mieux que tout l'attirail de vos pharmacies.

Corvisart en convenait; vos sales préparations ne sont bonnes à rien. La médecine est un recueil de prescriptions aveugles qui tuent le pauvre, réussissent quelquefois au riche, et dont les résultats pris en masse sont bien plus funestes qu'utiles à l'humanité. Ne me parlez plus de ces belles choses; je ne suis pas un homme à potion."

Je cherchais à combattre les théories qu'il s'était faites; j'étais sérieux, affecté, j'envisageais toutes les conséquences qu'elles pouvaient avoir. "Vous êtes soucieux, Docteur; qu'avez-vous? Ai-je saisi le défaut de la cuirasse?—Sire, il y a des médicamens éprouvés. —Comme ceux que Corvisart donnait à l'impératrice: des pilules de mie de pain, qui opéraient cependant merveille. Marie-Louise ne manquait pas un jour de m'en vanter les bons effets. Et voilà comme ils sont tous.—Non, Sire.—Ah! l'obstiné. J'en étais sûr.—Les faits—sont visibles et les causes cachées. Eh mais, je suis des vôtres! j'ai exercé.—Vous, Sire?—Moi-même.—Au moins votre majesté ne prescrivait pas de remèdes.—Comment donc! et la dignité! y pensez-vous? J'eusse passé pour un intrus.—Vous les choisissiez? Ils n'étaient pas désagréables à pren-

dre.—Quelquefois. En général, cependant, je ne puisais pas dans les pharmacies. L'eau, l'air, la propreté formaient le fond de mon dispensaire. Je m'écartais peu de ces moyens. Vous riez de ma méthode; soit, riez à l'aise. Vos confrères en riaient aussi en Égypte; mais l'expérience fit voir que ma flanelle et ma brosse valaient mieux que leurs pilules. Je vous comprends. Enfin, digne enfant de l'Eglise, vous vous amusez de mes ablutions. Mais nous étions décimés par la peste et l'assassinat. Les Arabes massacraient mes soldats, les médecins refusaient de les secourir. Je ne pouvais pas les abandonner à leur misère; je cherchai vainement à réchauffer le courage des gens de l'art, ordinairement si dévoués. Je sévis contre celui d'entre eux qui s'était montré le plus pusillanime; il fut dégradé, promené dans les rues d'Alexandrie avec cet écriteau: *Il n'est pas Français; il a peur de la mort.* Mais l'ignominie de l'un ne rendait pas l'énergie à l'autre; le service se faisait avec mollesse, les ravages n'arrêtaient pas. Je fis quelques avances aux Scheiks; j'ordonnai de camper à la troupe. Tout cessa, tout se calma; je me trouvai bien du parti que j'avais pris. Au reste,

approuvez, blâmez, je vous livre l'ordonnance."

"*Au Général Marmont.*

"Au Caire, 9 Pluviôse an VII.

"J'imagine, citoyen général, que vous aurez changé la manière de faire le service d'Alexandrie. Vous aurez placé aux différentes batteries et aux forts de petits postes stables et permanens. Ainsi, par exemple, à la hauteur de l'observatoire, à la batterie des bains, vous aurez placé douze à quinze hommes qui ne devront pas en sortir, et que vous tiendrez là sans communication. Ces douze à quinze hommes fourniront le factionnaire nécessaire pour garder le poste. La position de la mer vous dispense d'avoir aujourd'hui une grande surveillance, vous vous trouvez ainsi avoir besoin de fort peu de monde. Pourquoi avez-vous des grenadiers pour faire le service en ville? Je ne conçois rien à l'obstination du commissaire des guerres Michaux à rester dans sa maison, puisque la peste y est. Pourquoi ne va-t-il se camper sur un monticule du côté de la colonne de Pompée?

"Tous vos bataillons sont l'un de l'autre au moins à une demi-lieue. Ne tenez que très-

peu de chose dans la ville; et comme c'est le poste le plus dangereux, n'y tenez point de troupes d'élite.... Mettez le bataillon de la soixante-quinzième sous ces arbres où vous avez été long-temps avec la quatrième d'infanterie légère. Qu'il se barraque là, en s'interdisant toute communication avec la ville et l'Égypte. Mettez le bataillon de la quatre-vingt-cinquième du côté du Marabou. Vous pourrez facilement l'approvisionner par mer. Quant à la malheureuse demi-brigade d'infanterie légère, faites-la mettre nue comme la main; faites-lui prendre un bon bain de mer; qu'elle se frotte de la tête aux pieds; qu'elle lave bien ses habits, et que l'on veille à ce qu'elle se tienne propre. Qu'il n'y ait plus de parade; qu'on ne monte plus de garde, que chacun reste dans son camp. Faites faire une grande fosse de chaux vive pour y jeter les morts.

"Des l'instant que dans une maison Française il y a la peste, que les individus se campent ou se baraquent; mais qu'ils fuient cette maison avec précaution, et qu'ils soient mis en réserve en plein champ. Enfin, ordonnez qu'on se lave les mains, le visage tous les jours, et qu'on se tienne propre.

"Si vous ne pouvez pas garantir la totalité des corps où cette maladie s'est déclarée, garantissez au moins la majorité de votre garnison. Il me semble que vous n'avez encore pris aucune mesure proportionnée aux circonstances."—(Il paperassait avec Menou; il écrivait, plaisantait, perdait le temps, ne s'occupait que du turban et de la femme de ce vieil imbécile.—Ces mariages à colin-maillard sont bien chanceux, disait l'un.—Il m'a réussi, répondait l'autre.—Madame est-elle jolie?—Elle est bien agaçante.—Userez-vous du privilége?—Non. L'appétit Turc est trop fort. C'est assez d'une, je n'y puis suffire; et cent autres sottises de même espèce. Mais reprenez:) "Si je n'avais pas à Alexandrie des dépôts dont je ne puis me passer, je vous aurais déjà dit: Partez avec votre garnison, et allez camper à trois lieues dans le désert. Je sens que vous ne pouvez pas le faire. Approchez-en le plus près que vous pourrez. Pénétrez-vous de l'esprit des dispositions contenues dans la présente lettre; exécutez-les autant que possible, et j'espère que vous vous en trouverez bien.

BONAPARTE."

28 Octobre.

9 heures A. M.—La douleur au foie s'est fait vivement sentir pendant la nuit. Elle est à présent supportable.

Je racontais à l'Empereur les discussions que j'avais entendues à Florence sur la noblesse de sa famille, et les causes de son émigration.—"Elles sont fort simples. Le dernier de mes aïeux qui habita la Toscane avait les principes que je professe. Il les défendit comme moi; comme moi il en fut victime. La faction de l'étranger l'emporta; le parti national fut défait, proscrit; Bonaparte alla chercher un asile à Sarzane, puis en Corse. Mais les relations de famille ne furent pas rompues. Ses descendans continuèrent d'être en rapport avec la branche qui était établie à Sanminiato. Ils correspondaient avec elle, lui adressaient ceux de leurs enfans qu'ils envoyaient faire leurs études à Pise. Elle est éteinte aujourd'hui. Le bon chanoine dont je vous ai quelquefois parlé en était le dernier rejeton. Il mourut je ne sais plus quelle année, et me légua sa fortune, que j'employai dans l'intérêt des malheureux

de la Toscane. Ma noblesse, à moi, date de millésimo, de Rivoli, du 18 Brumaire, où je déjouai les trames ourdies contre la nation. Celle de ma famille est plus ancienne ; elle se perd dans la nuit du moyen âge. Il n'y a que le généalogiste Joseph qui puisse en assigner l'origine. Je ne sais de combien de tyrans obcurs il prétend être issu.

" On essaya bien des fois de mettre en jeu ma vanité gentilhommière ; mais l'amorce était mal choisie ; je ne voulus jamais rien entendre à cet égard. Après la bataille d'Arcole, lorsque j'étais général en chef de l'armée d'Italie, toute la population de Trévise accourut au-devant de moi. Mes aïeux avaient tenu le premier rang dans ses murs. Elle m'en présentait les actes, les parchemins ; elle m'offrait la souveraineté qu'ils avaient perdue. A Bologne, Marescalchi, Caprara et Aldini, vinrent me présenter de la part du sénat le livre d'or où se trouvaient inscrits le nom et les armes de ma famille. Plus tard je fus obligé de m'avancer jusqu'à Tolentino. Je répugnais à montrer mes baïonnettes à des prêtres, à guerroyer avec un saint ; mais soixante-quinze mille Français avaient déjà été assassineés sous son règne, c'était trop ;

je résolus d'en finir. Mes alentours voulaient à tout prix renverser l'*idole;* mais on était redevenu catholique en France, il fallait populariser la révolution, se servir de l'ascendant des prêtres, je négociai. D'ailleurs nous obtenions de riches provinces, le port d'Ancône. Il n'y avait de là que vingt-quatre heures pour passer en Macédoine, c'était un beau résultat. Les envoyés du Pape se récriaient sur mes victoires, sur la rapidité avec laquelle l'Italie avait été conquise et les Autrichiens défaits. J'étais, me dit l'un d'eux, le seul Français qui eût marché sur Rome depuis le connétable de Bourbon, et ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que l'histoire de la première expédition avait été écrite par l'un des aïeux de celui qui commandait la seconde. L'expédition d'Égypte, le consulat, mirent les généalogistes en verve. Il n'y eut pas un parchemin qui ne fut compulsé, interrogé. J'étais allié à l'ancienne maison d'Est, à celle d'Angleterre, je ne sais à qui je ne tenais pas. Le Duc de Feltre mettait une sollicitude particulière à ces recherches. Une Bonaparte avait été mariée à un Médicis, une autre avait donné le jour à Paul V, une troisième à je ne sais quel autre personnage. Je touchais au scep-

tre, à la tiare du côté des femmes, et aux illustrations littéraires du côté des hommes. Ceux-ci s'étaient distingués dans l'histoire, au théâtre, dans la jurisprudence et la diplomatie. Avez-vous lu *la Veuve*, ou du moins en avez-vous ouï parler pendant que vous habitiez Florence? Je lui répondis que je ne la connaissais pas : c'est une vieille pièce, reprit-il, qui n'est pas sans intérêt, et dont le manuscrit se trouve à Paris, à la bibliothèque nationale. L'auteur était un écrivain distingué ; il en est beaucoup question dans les Hommes de lettres de Mazzucheli. C'est lui qui a créé à l'univérsité de Pise la classe de jurisprudence, qui dans la suite se rendit si célèbre. Je reviens aux tentatives qui avaient pour objet de me faire noble.

" Nous étions en 1810. J'avais cédé aux ouvertures que j'avais repoussées en 1805, je m'étais allié à l'Autriche. L'Empereur François, qui tenait plus à l'illustration des parchemins qu'à celle de la victoire, fit compulser toutes les archives d'Italie et de l'Allemagne. Il réussit à avoir enfin les documens qu'il cherchait, m'en fit part, et me demanda de ne pas trouver mauvais qu'il les publiât. Je m'excusai du mieux qu'il me fut possible et

refusai. Il insista, m'écrivit, m'en parla encore lorsque nous nous trouvâmes à Dresde. Il ne concevait pas ma répugnance ; car enfin c'était un honneur de descendre d'une famille souveraine, et la mienne l'était ; il en avait les titres, il pouvait les produire. Ces titres-là, lui dis-je, sont trop anciens pour moi, je ne compte que de millesimo. Vous datez de beaucoup plus loin.—Non, je ne remonte que jusque-là.—Mais !..... Il comprit enfin que je tenais plus à être le Rodolphe de ma famille que le descendant de quelque odieux légitime. —Une famille souveraine !.... Il faut dire cela à Marie-Louise. Elle en sentira le prix. Cela lui fera plaisir. Dites-le à Marie-Louise. Je le priai de s'acquitter lui-même du message, et ne lui dissimulai pas le peu de cas que je faisais des choses de cette importance. Il en fut blessé. Il avait cru me faire une surprise agréable. Sa peine et ses soins étaient perdus, je méprisais les titres, je ne fus après mes revers qu'un jacobin. Si je me fusse prêté à ces momeries, qui sait ? peut-être nous eussions trouvé cent mille hommes de moins dans les plaines de Leipsick."

29 *Octobre.*

7 heures A. M.—Même état.

L'Empereur était occupé à se faire les ongles. Les ciseaux, la brosse se succédaient avec rapidité. Il examinait sa main, ne disait mot; les questions se sont tout à coup pressées dans sa bouche. " Qu'est-ce que les ongles? la barbe? l'épiderme? comment se forment-ils? quelles sont leurs fonctions, leur structure? Vous ne m'avez pas exposé cela d'une manière bien nette; reprenez vos idées. —Sire, je vous l'ai dit, l'épiderme se divise en deux couches, l'externe et l'interne. L'une est mince, transparente, inaltérable à l'air; l'autre est opaque. La première, serrée et ferme dans son tissu, se compose de vaisseaux absorbans, fins, déliés, qui prennent naissance aux orifices inhalans, dont la surface de cette membrane est couverte. La seconde, qui est placée au-dessous, repose sur les papilles et se tend sur les intervalles qui les séparent. Elle est formée des mêmes vaisseaux, mais ils sont plus considérables, plus grands, et portent des nombreux orifices qui tapissent la surface interne. Ces deux couches sont liées entre elles

par une multitude de petits troncs, de vaisseaux lymphatiques qui vont de l'une à l'autre, s'implantent et servent de soudure. Les absorbans, qui constituent la couche interne de l'épiderme, sont remplis d'une matière qui est noire chez les uns, opaque chez les autres. C'est elle qui constitue la différence du nègre au blanc. Voilà ce que c'est que l'épiderme; voici son usage. La nombreuse série des orifices inhalans des vaisseaux absorbans, qui amoncelés occupent toute la surface externe de cette membrane, sont fins, déliés, capillaires, et n'admettent que les substances qui sont à l'état de gaz. Les orifices inhalans de la seconde couche, qui sont, comme nous l'avons dit, plus forts, plus considérables, peuvent recevoir les liquides. Ainsi l'épiderme a pour objet d'absorber les substances étrangères, de réparer les pertes que fait le corps humain.

" Les poils, les plumes, les soies, et par conséquent la barbe, remplissent les mêmes fonctions. Implantés dans le tissu cellulaire graisseux, ils sont entourés de deux gaînes, dont la seconde renferme de petites follicules sébacées, d'où filtre un liquide onctueux qui les lubrifie et les conserve. Ils sont d'un

tissu plus dense et formé de vaisseaux capillaires qui absorbent les molécules répandues dans l'air, et les versent dans la circulation. Les écailles des poissons, les plumages des oiseaux ne diffèrent à cet égard qu'en ce que les unes pompent du liquide, et que les autres n'admettent que des fluides aériformes. Les femmes ont plus de cheveux, nous avons plus de poils, mais les uns et les autres n'ont pas d'autre objet que de verser et puiser dans l'air : aussi les derniers sont-ils d'autant plus abondans et plus forts que le lieu où ils se trouvent est plus sujet à la transpiration. Voyez comme ils sont adaptés à l'usage auquel la nature les destine. Deux ordres de vaisseaux les composent. Les uns vont de l'extrémité des cheveux vers la racine, et n'ont pour objet que de pomper les fluides aériformes ; les autres courent de la racine à l'extrémité, et charrient les substances onctueuses que renferme la peau. Ils rétablissent l'équlibre qu'une foule de causes altère ; ils rassemblent ce que la transpiration dissipe ; ils compensent les pertes, réparent les désordres.— Ainsi, Docteur, les cheveux sont des feuilles. — Oui, Sire ; la comparaison est exacte ; c'est le même jeu.—Absorber, émet-

tre, former des combinaisons nouvelles, c'est la vie.—Oui, Sire; l'épiderme, les poils, les cheveux n'ont pas d'autres usages.—Et nous les taillons! — C'est un abus.—Nous nous faisons la barbe!—C'est contrarier la nature. —Quoi donc! voulez-vous nous mettre en capucins? Et mais, Docteur, vous m'expliquez comment les cheveux sont employés dans les hygromètres.—Oui, Sire; cette propriété est une conséquence de la structure.— Les ongles?—Sont composés des mêmes vaisseaux que l'épiderme, mais ils sont d'un tissu plus dense, plus serré que la cuticule dont ils forment le prolongement."

30 *Octobre.*

8 heures A. M.—Je savais que l'Empereur allait mieux. Les cousins m'obsédaient, je montai à cheval et m'éloignai.

" Déjà! me dit Napoléon à mon retour.— Oui, Sire. Je cherche à me soustraire aux piqûres.—Et moi aux ravages. Tenez, voyez comme ces malheureux rats courent dans ma chambre; mes cloisons sont détruites, tout est à jour dans ces tristes cabanes. Mais vous ne m'avez point dit ce qui vous avait le

plus frappé dans vos courses. Qu'avez-vous observé?—Quelques plantes, des arbustes.—Des escarpemens, des abîmes, c'est la nature en convulsion.—Ah! Sire, quand on a doublé le Munder.—Eh bien?—La vue s'ouvre, on apercoit James-Town.—Le beau point de repos! quelques cahuttes que les rochers surplombent. Les montagnes les serrent, elles vont les écraser.—Le coup d'œil en est plus pittoresque.—Pittoresque en effet. Une centaine de cabanes de pierre et de boue qui courent dans le fond d'un ravin, des corps de garde, un hôpital, une église à l'avenant; le tableau est romantique.—Mais Plantation-House?—C'est l'Oasis du désert. Elle est adossée à une chaîne de montagnes. Les vents du sud-est ne la dessèchent pas. Les plantes, les arbustes les plus opposés s'y plaisent. Ils croissent, se développent, étalent une végétation qu'on n'aperçoit pas ailleurs. Elle est unique dans son espèce comme le Calabrois qui l'habite. Mais l'un ne préjuge pas plus en faveur de l'île que l'autre au détriment de l'humanité.—Il y a des lieux plus tristes encore.—Non, il n'y en a pas comme celui où nous sommes. Point d'ombre, point de verdure. Nous n'avons que quelques

arbres à gomme, encore sont-ils mutilés; le vent les a pliés dans le sens de sa direction. Plus de végétation, plus de vie à cette hauteur (2000 pieds). La magnanimité Britannique avait des motifs pour m'y jucher.— Mais, Sire.—Je le sais, quelques légumes échappent; mais on ne peut conclure d'eux à nous. Ils sont plus forts, plus vivaces, soumis à moins de chances; on ne l'ignorait pas. L'homme finit vite où les plantes s'étiolent; c'est un calcul qui n'a pas échappé. Ne sait-on pas le temps qu'on use à Sainte-Hélène? y connaît-on des vieillards? y trouve-t-on beaucoup d'individus qui atteignent cinquante ans? et parmi ceux qui sont frappés des hépatites, combien meurent, combien survivent? Les anxiétés, les souffrances, une longue nullité morale, voilà le partage des plus heureux. Comment se rétabliraient-ils? Ils hument l'air. Chaque aspiration est un coup d'épingle qui concourt à leur trépas.

31 *Octobre.*

L'Empereur était agité, inquiet. Je lui conseillais de faire usage de quelques cal-

mans que je lui indiquais.—" Merci, Docteur ; j'ai quelque chose de mieux que votre pharmacie. Le moment approche, je sens que la nature vient au secours.". En même temps il se laisse couler sur un siége, saisit sa cuisse gauche, et la déchire avec une espèce de volupté. Les cicatrices s'ouvrent, le sang jaillit.—" Je suis soulagé ; je vous l'ai dit, j'ai mes crises, mes époques. Dès qu'elles arrivent je suis sauvé."—Cette espèce de lymphe, qui sortait d'abord avec abondance, cessa bientôt ; la plaie se ferma et s'étancha d'elle-même.—" Vous le voyez, me dit Napoléon, la nature en fait tous les frais ; dès qu'il y a du trop plein elle le rejette, et l'équilibre se rétablit."—Ce phénomène singulier excita ma curiosité ; j'en recherchai toutes les circonstances, et j'appris qu'il était régulier, périodique, qu'il datait du siége de Toulon. L'Empereur, qui n'était alors que Colonel, échauffait le feu d'une batterie. Un canonnier tombe à ses côtés. Il s'empare du refouloir, charge, tire, sue, aspire la gale dont le mort était couvert. Il se soumet à un traitement ; mais l'impatience de la jeunesse, l'activité du service, un coup de baïonnette qui le frappe au-dessus du genou, le lui font

bientôt abandonner. L'éruption rentre, l'humeur s'échappe, et prend son cours à travers la blessure. Cette négligence faillit lui devenir fatale. Le virus se développa pendant les campagnes d'Égypte et d'Italie. La poitrine devint douloureuse, la toux continuelle, la respiration pénible. Le premier consul était maigre, pâle, défait, semblait toucher au terme de sa carrière. « Mes alentours m'obsédaient, ne cessaient de me faire des représentations sur mon insouciance ; mais elle ne nuisait pas à la marche des affaires ; je laissais dire. A la fin cependant, les sollicitations devinrent si pressantes, que je consentis à prendre les conseils d'un médecin. On me proposa Desgenettes. Tout choix m'était bon, j'acceptai ; mais le parleur me fit une si longue dissertation, me prescrivit tant de remèdes, que je restai convaincu que l'adepte était un discoureur, et l'art une imposture ; je ne fis rien. Les obsessions recommencèrent, je cédai ; on m'amena Corvisart. Il était brusque, impatient, bourru. Je ne lui avais pas rendu compte de ma situation, qu'il me dit :—Ce que vous avez n'est rien ; c'est une éruption rentrée qu'il faut rappeler à l'extérieur. Quelques jours de vésicatoires suffi-

ront.—Il m'en appliqua deux sur la poitrine; la toux disparut. Je repris de l'embonpoint, de l'énergie, et fus à même de supporter les plus rudes fatigues. La sagacité de Corvisart me charma, je vis qu'il avait pénétré ma structure; que c'était le médecin qui me convenait. Je me l'attachai, et le comblai de biens. Il me fit plus tard un cautère au bras gauche; mais la guerre d'Espagne éclata, je le laisssai fermer, et ne m'en trouvai pas plus mal. L'irritation, la démangeaison continuèrent à se faire sentir comme à l'ordinaire. Je me fis de nouvelles blessures; il se forma de nouvelles cicatrices. L'humeur eut ses écoulemens, et je jouis d'une santé de fer."

La santé de l'Empereur était désormais rétablie; il reposait, se baignait, se promenait: c'était le train ordinaire de la vie. Je l'accompagnais fréquemment au jardin. Il m'entretenait de ses campagnes; je lui parlais de la Corse, je le mettais sur la voie des choses qui lui plaisaient. Un jour qu'il s'était beaucoup étendu sur les agitations de ce malheureux pays, il m'exposa les services qu'avait rendus Cervoni, les fournitures d'Aréna, ses exactions, les intrigues auxquelles Moltedo avait pris part. "Mon retour inopiné

d'Égypte le déconcerta; les prisons étaient pleines, les partis en présence, la patience publique à bout. L'autorité municipale accusait le département; celui-ci les magistrats. Ce n'était qu'exaspération et désaccord.

" Les vents nous poussaient loin des côtes de France; nous nous réfugiâmes dans les eaux de la Corse; nous atteignîmes Ajaccio; nous mouillâmes dans la rade. Les corps, la population, accourent aussitôt sur le rivage; Chacun veut me voir, demande que je débarque; les acclamations croissaient d'heure en heure; les meneurs étaient sur braise. Ils se raidirent cependant; la santé s'assembla et décida, après une longue discussion, que je ne pouvais descendre.—' Témoignez-lui, du moins, combien cette mesure vous coûte, lui dit Barberi qui la présidait; allons féliciter le général sur ses victoires; l'hommage est bien mérité.'—La proposition fut accueillie; on prit un canot, on se dirigea sur la *Muiron*. Les matelots tendirent des cordes; Barberi monta, les autres suivirent. Je fus invité à mettre pied à terre. Je ne me doutais pas que le président abusait de la circonstance; je croyais l'invitation unanime, j'acceptai, je débarquai avec ma suite. Je

fus reçu comme on l'est quelquefois par des compatriotes : ce ne fut qu'acclamations.

" Les troupes étaient sous les armes. Les malheureux ! Ils n'avaient ni vêtement ni chaussure. Je demandai où en était la caisse ; mais elle n'avait rien touché depuis sept mois. Le payeur était en avance ; il s'était obligé pour 40,000 francs qu'il avait répartis dans les corps afin d'assurer la subsistance et d'apaiser les aubergistes, qui réfusaient la table aux officiers. Je fus indigné de cet abandon. Je réunis ce que j'avais de disponible, je fis aligner la solde : je ne voulus pas que l'uniforme excitât la pitié. Le soir il y eut bal, illumination ; le pauvre le disputait au riche. Braves habitans d'Ajaccio, jamais je n'oublierai leur accueil.

" L'excellent Barberi m'avait fait passer des notes, des journaux, je savais où en étaient l'île et la France, j'avais un aperçu de l'état des partis. Une gondole devait suivre ma frégate, quatorze marins choisis la montaient, je pouvais devancer les marcheurs expédiés à Toulon, échapper aux croisières Anglaises qui avaient pris l'éveil. Le lendemain je reçus les félicitations des autorités civiles et militaires. Je donnai des éloges

aux uns, je traitai sévèrement les autres, j'intimidai le département. Les prisons furent ouvertes, quelques démissionnaires remplacés, on respira, on reprit courage. En quatre jours l'ordre, la paix, la confiance furent rétablis. Les complices de Cittadella lui avaient dépêché un aviso pour lui annoncer mon retour. Mais il ne put mettre à la voile. Je partis, j'atteignis Fréjus, Grenoble, Auxerre; je n'arrêtai pas que je ne fusse à Paris. Je culbutai le directoire, le 18 Brumaire, je confondis l'étranger, je rappelai l'ordre et la victoire, je commençai le consulat; mais si les vents eussent été propices, si la dépêche de Cittadella m'eût devancé, j'échouais peut-être, et la France était dès lors la proie de l'émigration."

Napoléon m'avait beaucoup parlé des intrigues qui avaient traversé son règne, et fini par amener sa chute. Il les connaissait toutes, savait les meneurs, les complices, les lieux de réunion. "Je les suivais de l'œil dans les Cent-Jours; je les voyais qui me quittaient pour courir aux conciliabules. J'eusse pu sévir, j'avais les pièces de conviction dans les mains. Elles m'étaient venues d'une manière singulière. Un officier supérieur étran-

ger, que sa position forçait à prêter l'oreille à ces complots, fut indigné de voir les hommes que j'avais faits, conspirer ma perte. Il me demanda une audience, me livra les plans, et me protesta que, si jamais sa troupe se trouvait en ligne, je pouvais compter sur lui. Je fus navré, je voulais rendre ces malheureux à la poussière; mais la crise approchait, il fallait vaincre; je remis ce grand acte de justice nationale au moment où l'ennemi serait défait. Il ne le fut pas; les mesures étaient trop bien prises, je succombai. Ah! Docteur, que de boue était groupée autour de moi! mais si la fortune n'eût trahi le courage, si nous eussions vaincu à Waterloo, tout eût été réparé, vengé; la nation eût eu le secret de nos défaites; j'eusse offert un sacrifice expiatoire aux mânes de mes soldats. Qu'ont-ils fait? Ils étaient rassasiés de gloire, ils se sont couverts d'opprobre. Mais à chaque action suffit sa peine; qui voudrait être M.....? qui voudrait être A.....? etc., etc." Il en nomma beaucoup, et s'arrêta à S..... "Le lâche! il voulut me trahir avec toute la bassesse des gens de son espèce. Son marché signé, il accourut à Fontainebleau, me parla de sa situation, de sa misère;

je partageai avec lui ce qui restait dans ma cassette; je lui donnai mille écus. Il me quitta avec toute l'émotion de la reconnaissance. Quelques heures après il était passé aux Autrichiens."

L'Empereur passa des trames de ces derniers temps à celles de son debut, et s'étendit beaucoup sur les menées qui avaient entravé ses opérations pendant les compagnes d'Italie. Il raconta comment il les avait déjouées, comment il en avait saisi le nœud, et les lumières que les papiers saisis à Padoue, à Vérone, lui avaient données sur les mouvemens de l'intérieur. Sa correspondance m'avait mis sur la voie; j'avais une idée générale de toutes ces intrigues, mais je n'en saisissais pas les nuances, plusieurs pièces m'échappaient, les principales.—"Il y en a de vous, d'Augereau, de Bernadotte. Je vois bien que vous aviez pénétré Willot, que vous ne vouliez pas 'des hommes qui n'aiment la liberté que pour arriver aux révolutions;' que vous donniez des ordres pour qu'on 'n'accoutumât pas quelques individus à s'intituler le peuple, et à commettre des crimes en son nom.' Vous dites dans une de vos dépêches: 'On hait ici, et l'on est prêt à combattre les révo-

lutionnaires quel que soit leur but. Plus de révolution ; c'est l'espoir le plus cher du soldat : il ne demande pas la paix qu'il désire intérieurement, parce qu'il sait que c'est le seul moyen de ne la pas obtenir, et que ceux qui la craignent l'appellent bien haut pour qu'elle n'arrive pas. Le soldat se prépare à de nouvelles batailles, et s'il jette quelquefois un coup d'œil sur l'esprit qui anime plusieurs villes de l'interieur, son regret est de voir les déserteurs accueillis, protégés, et les lois sans force au moment où il s'agit de décider du sort du peuple Français.' Vous demandez ailleurs des 'officiers qui aient l'habitude du feu,' vous ne voulez point 'de généraux à retraites savantes.' Vous vous écriez 'qu'il n'y a que la disproportion du nombre qui puisse vous abattre ; que peut-être l'heure du brave Augereau, de l'intrépide Masséna, de Berthier, de... est prête à sonner.' J'entends ; j'aperçois la malveillance, l'ineptie, les mauvais choix, l'abandon. Vous avez l'œil à tout, vous vous faites comprendre, on se gardera de se compromettre. Les émigrés encombrent les charrois, font aller l'espionnage, mais l'armée est devouée ; elle ne respire que la France et la victoire. Que

signifie la proclamation d'Augereau ?—Laquelle ? lisez-la moi.

" Soldats ! qu'ai-je appris ? quoi ! ces armes qui dans vos mains ont fait trembler l'Europe et triompher la république ; ces armes victorieuses que vous aviez consacrées à la défense de la cause la plus sainte ; ces armes, naguère si redoutables aux ennemis de la patrie, vous pourriez aujourd'hui les tourner contre son sein ; tremper vos mains dans le sang Français, et souiller par un fratricide les lauriers dont vous êtes couronnés ! Quel génie malfaisant a pu souffler au milieu de vous la discorde ? qui l'a fomentée ? qui en a disséminé le poison ?

" J'ai vu mon pays menacé au dehors, trahi au dedans, déchiré par la guerre civile, tourmenté par les factions, envahi dans les frontières, livré à toutes les horreurs de l'anarchie ; j'ai vu tous mes concitoyens poussés en sens contraire par des partis divers, en arborer tour à tour les bannières, assassiner un jour au nom de la justice, égorger le lendemain au nom de l'humanité ; j'ai vu tous les crimes de l'intolérance, du fanatisme et de l'ambition, j'en ai frémi : mais, au milieu de tant de fureurs, mes regards se tournaient

sur l'armée, j'y apercevais l'union, la concorde et la fraternité ; j'y voyais toutes les haines, toutes les passions s'évanouir devant le feu sacré du patriotisme et de l'honneur ligués pour la défense commune ; j'y admirais le zèle, la constance et le dévouement les plus sublimes, et je me disais : " La vertu, la liberté, l'héroisme peuvent être bannis du reste de l'univers : c'est là, c'est parmi l'armée républicaine qu'ils ont un asile assuré." Cette idée consolante m'a toujours soutenu dans les crises les plus violentes ; je m'enorgueillissais d'être dans vos rangs. Ah ! mes camarades, voudriez-vous m'obliger à changer d'opinion ? Non. Vous savez que je suis votre ami ; ma voix vous a guidés souvent aux combats, soyez aussi dociles à l'impulsion qu'elle vous communique aujourd'hui. Raisonnons : un mot vous divise, quel ridicule ! vous croyez être en opposition réelle, et vous vous trompez, vous pensez tous de même. Quand des Pyrénées au Danube, et de l'Océan aux bords du Tibre, vous avez tout rempli de vos victoires, que vouliez-vous ? être libres ; vous l'êtes. Vous avez des lois, une patrie, et des droits ; vous êtes citoyens. Ce titre vous a coûté cher, et n'en doit être que mieux appré-

cié : cependant, soit légèreté soit inconséquence, un nom insignifiant, barbaré inharmonieux et sans étymologie, après avoir été proscrit par le bon sens, a été ressuscité par la sottise : la mode a pris à tâche de le remettre en vogue. La mode a passé les Alpes, et nos oreilles ont été choqués par le sifflement de *monsieur*. Je suis loin de supposer de mauvaises intentions à ceux qui ont fait usage de ce mot, je l'attribue à l'inconséquence. Je connais les hommes de ma nation. D'abord on a dit *monsieur*, sans y mettre de l'importance ; ceux à qui cette expression a déplu, ont peut-être exigé trop impérieusement qu'elle fût bannie du commerce. Alors on a cru qu'on pouvait soupçonner que la peur la faisait interdire ; en voilà assez pour s'opiniâtrer. En était-ce assez pour se haïr et se détruire ?

" J'ai acquis aussi chèrement qu'un autre le titre précieux de citoyen, et il n'est pas de sacrifice que je ne sois disposé à faire pour le conserver. Qui de vous pense différemment ? Aucun, j'aime à le croire. S'il en est, qu'ils aillent porter ailleurs leurs maximes et leur bassesse. Leur éloignement marquera le re-

tour de l'harmonie et de l'union parmi les dignes défénseurs de la patrie.

"Vous touchez au moment de jouir du fruit de vos travaux, la paix va fournir au gouvernément le moyen de vous dédommager de vos peines, Pour moi, sans cesse témoin de vos privations et de vos efforts : moi qui connais vos besoins, et qui désire les soulager, je prépare déjà à Vérone les moyens d'y subvenir à votre arrivée. Habillement, équipement, armement, subsistances, hôpitaux, solde, tous ces articles sont l'objet de ma vive sollicitude, et vous vous apercevrez de ses effets ; mais j'attends de vous l'oubli de ces dissensions qui m'affligent, et qui font sourire nos ennemis. Que l'amour de la patrie et l'honneur de l'armée vous réconcilient ; que lorsque je me retrouverai à votre tête, je n'aperçoive plus de traces de ce qui s'est passé. Je compte que ces motifs sont assez puissans pour vous ramener à des sentimens plus dignes de vous, et qu'après avoir employé la voie de la persuasion, vous ne me contraindrez pas à user de celle de la force."

Ordre.

"Le général Augereau, considérant que la

malveillance, toujours prompte à saisir les occasions de nuire, a tiré parti de l'expression de *monsieur*, employée dans la conversation ou ailleurs, pour semer la discorde et le trouble, et que déjà un sang précieux pour la patrie a coulé dans les rixes qui en ont été les suites ; considérant que, d'après ce qui s'est passé, ceux qui s'obstineraient à faire usage de ce mot n'auraient pour but que la ruine entière de l'armée ; déclare que dorénavant tout individu de la division qui se servira verbalement, ou par écrit, du mot *monsieur*, sous quelque prétexte que ce soit, sera destitué de son grade, et déclaré incapable de servir dans les armées de la république.

" Le présent sera mis à l'ordre du jour, et lu à la tête de chaque compagnie.

AUGEREAU."

" Quoi ! pour un mot dégrader un homme?" —" Si le mot fait couler le sang ; et il le faisait."

Bernadotte était passé de l'armée du Rhin à celle d'Italie. Ses troupes avaient paru froides, compassées, peu ardentes, et étaient devenues l'objet des railleries du corps que commandait Masséna. On se fâcha, on se traita

de *messieurs*, de sans-culottes. On ne se rencontrait pas qu'il n'y eût du sang versé.

" Voilà le désordre que voulait réprimer Augereau. Sa proclamation retrace, d'ailleurs, assez bien les circonstances où nous étions. On s'efforce aujourd'hui de falsifier l'histoire. Des hommes incapables d'apprécier nos travaux cherchent à donner le change à l'opinion ; mais les faits parlent, il faudra bien qu'on finisse par les entendre. Ce n'est pas à l'armée d'Italie que l'étranger vint chercher des traîtres. Dès que Napoléon la commanda, l'émigration n'y trouva personne à séduire, chacun ne connut plus que la religion du drapeau. Nous marchâmes ; tout s'éclipsa. L'Italie fut conquise, et l'Autriche aux abois. Nous frappions l'aristocratie à coups de massue, il y allait de son existence ; elle épiait, saisissait tout ; la victoire ne faisait qu'appeler de nouvelles batailles. Wurmser accourut venger Beaulieu ; Alvinzi, Wurmser ; l'armée du Rhin, qui devait marcher sans cesse, ne bougeait jamais. . .

" La question était d'eux à nous." Elle fut bientôt résolue. Le succès couronna la valeur, nous triomphâmes de tous les côtés. Le général en chef s'avança par le Tyrol, perça

par la Carinthie ; il refoula tout devant lui. Il se tenait à même d'appuyer le mouvement, d'empêcher l'ennemi de nous couper, chaque chance était prévue. Clagenfurth atteint et l'offensive décidée, il porta ses troupes à sa droite, et refusa sa gauche qu'assuraient divers ouvrages. " Je me proposais d'occuper Salzbourg, Inspruck, de traverser les gorges de l'Inn de mettre à contribution les faubourgs de la capitale et de marcher en Bavière. L'armée du Rhin resta encore dans l'inaction, le plan fut manqué. Si Moreau eût voulu, nous eussions fait la campagne la plus étonnante qui fût jamais, nous eussions bouleversé l'Europe ; mais il courut à Paris, ne fit rien, ne tenta rien, et me laissa encore une fois aux prises avec toutes les forces de la monarchie Autrichienne.

" Je m'étais jeté en Allemagne sans aucune espèce de considération, j'avais fait quatre-vingt mille prisonniers, obligé l'Empereur d'évacuer Vienne, mais on se levait en masse de tous côtes ; la Hongrie courait aux armes, le Tyrol était en feu, ma position critique, je négociai."

La guerre, la marine, l'administration vi-

vaient du produit de ses victoires ; il était obligé de pourvoir aux besoins des autres armées, d'assurer la solde, les remontes, de fournir à tout. Il avait, dans l'espace de quelques mois, versé en France cinquante-deux millions. D'une autre part, le Directoire avait couvert nos derrières d'une nuée de fripons qui dévoraient tout. Nos soldats étaient sans souliers, sans prêt, sans habits, les hôpitaux manquaient des choses les plus indispensables ; nous éprouvions la disette au sein de l'abondance. Il avait beau crier, menacer, assembler des commissions militaires, tirer des traites, on séduisait les unes, on refusait les autres : il était seul en face de la corruption ; c'était un torrent à refouler vers sa source. " Il n'y avait qu'un moyen d'en finir, c'était un syndicat qui eût droit de vie et de mort sur ces forbans. La mesure était analogue à l'expérience, à l'histoire, à la nature du gouvernement ; mais les déprédateurs n'avaient garde d'accueillir le glaive qui devait les frapper, on n'en voulut pas." Tout était épuisé, il ne savait plus où prendre, et connaissait d'ailleurs sa position politique ; il signa les préliminaires de Léoben. Il s'agissait de passer du provisoire au définitif, de

poser les bases d'une paix durable ; mais les démocrates n'en voulaient pas, et l'aristocratie encore moins. Il tardait aux uns de municipaliser l'Europe, l'autre voulait voir le résultat des trames qu'elle avait ourdies. L'Empereur ne signera pas, écrivait confidentiellement l'Électeur de Hesse ; les transactions déplaisent à Clichy, et Clichy a la haute main sur Paris et ses conseils ; on attend. " Cette attente n'allait ni à mes idées ni à mes vues. J'avais saisi la chancellerie du parti à Vérone, je venais de m'emparer de celle qu'il avait à Venise ; je connaissais ses projets, ses moyens, ses intelligences ; je savais que tout était corrumpu, séduit, prêt à fausser son mandat. Aux grands maux les grands remèdes ; j'en appelai au patriotisme des troupes ; nous fîmes une adresse, Augereau la porta, le club fut déconcerté. Bernadotte contribua beaucoup aussi à déjouer le complot. Je l'avais dépêché au directoire, il courut au Manege, harangua, pérora, mit toute l'émigration en effroi : mais le recueil doit renfermer quelques-unes de ses lettres, voyez dans la suite de Venise. J'ouvris le volume et je lus :—" Je ris de l'extravagance des partisans de la royauté. Il faut qu'ils

connaissent bien peu ceux qui conduisent les armées et les armées elles-mêmes pour espérer les museler avec tant de facilité ; pour croire qu'un orateur plus ou moins savant, plus ou moins acheté, puisse altérer notre repos. Les députés qui parlent avec tant d'impertinence sont loin d'imaginer que nous asservirions l'Europe, si vous vouliez seulement en former le projet."

" Asservir l'Europe ! Le voilà bien ! esclave au salon, frondeur dans l'antichambre ; il intriguait, parlait, parlait ; c'est l'homme le moins droit que je connaisse. Mais remontez plus haut, il doit y avoir une autre lettre. —Votre fermeté et votre courage sont seuls capables de tirer la république du précipice affreux que lui ont creusé l'hypocrisie, la perfidie et l'habitude du crime des agens de l'autel et du trône.'—Ébauchait-il déjà la conspiration du concordat ? Je reconnais le style de ses brochures.—Une conspiration ?—Les généraux qui défilent aujourd'hui devant les missionnaires, les bedeaux, les porte-croix, s'indignaient que je rouvrisse les églises. Ma mort devait expier l'outrage que je faisais à la raison. Les temps sont bien changés ; mais nous y reviendrons. Poursuivez : Je

veux entendre sa lettre.—Je l'ai aperçue tout à l'heure. Celle où son honneur périclite? —C'est cela. L'honneur était chez lui ce qu'est la pudeur chez les femmes. Une mouche, un rien le mettait en alarmes. Il n'avait de sécurité qu'au Manége. Je vous écoute :

"*Au Général en Chef.*

"J'ai vu en passant à Chambéry, mon général, le Général Kellermann ; je lui ai donné connaissance de vos notes : il m'a répondu 1° que le dépôt de la vingt-unième demi-brigade était parti pour l'Italie, et qu'il devait être rendu à Milan ; 2° que votre chef d'état major n'avait qu'à donner l'ordre au bataillon de la soixante-dix-neuvième demi-brigade de partir, qu'il n'y voyait aucune difficulté ; il m'a dit ne pouvoir se défaire du peu de cavalerie qu'il avait à Lyon ; il a dû vous écrire à ce sujet ; il vous enverra des sabres, mais il lui faut de l'argent.

"J'ai trouvé l'esprit républicain fortement attiédi. Depuis ma traversée dans l'intérieur, la contre révolution se fait dans les esprits ; les lois sont sans vigueur ; les émigrés rentrent, les tribunaux en acquittent une partie,

et ne recherchent point les autres. Il y a, d'après le dire de plusieurs députés, un parti bien décidé dans les cinq-cents, de rétablir la royauté. Un second parti médite un mouvement pour déjouer cette faction ; mais, s'il a lieu, la commotion sera terrible, et il ne sera plus possible à ceux qui l'auront imprimée de la maîtriser. A travers ce frottement est une classe d'hommes qui craint autant l'anarchie que le royalisme. Celle-là ne dit pas grand chose, elle se montre fort peu, mais elle attend l'instant nécessaire pour anéantir les deux partis l'un par l'autre. Ces hommes appliquent toujours des calmans aux événemens qui se préparent, et ils gagnent du temps, de manière qu'en éloignant l'explosion d'un jour à l'autre, le gouvernement s'affermira pour peu qu'il mette de règle dans sa conduite.

" Les cinq-cents craignent le directoire, cela suffit pour que ce dernier ait le dessus ; mais il faut pour cela qu'il tire parti des circonstances, qu'il ait l'adresse d'en faire naître, et qu'il effraie au moins par les apparences les membres qui marchent au rétablissement du trône d'une manière épouvantable. Pichegru paraît être le point de mire de ces messieurs ;

il est flagorné, cajolé, pomponné; on a l'air de se jouer de lui; mais, dans le fait, le parti qui le lance sait fort bien qu'il est un homme fort ordinaire. Pichegru a la bassesse d'abandonner la cause des républicains; il met les hommes à la place des choses; on a tenté vainement de le convertir. Pressé de s'expliquer, il a répondu bêtement, sans logique, et avec le ton d'un homme gonflé d'orgueil, qui s'imagine déjà que son nom seul vaut une armée. Le pauvre homme! hélas, il n'est pas fort.

" La glace est rompue. Il est connu maintenant, ses anciens amis l'abandonnent, il perd tous les jours de sa réputation colossale. Je l'ai vu chez Kléber avec plusieurs généraux du Nord; nous nous sommes à peine parlé. Il a été sans doute instruit de la manière dont je m'expliquais sur son compte. Il s'est tenu dans une extrême réserve, et moi aussi.

" Trois généraux sont sur les rangs pour commander la garde du conseil des cinq-cents; le premier est Kléber, le second Desaix, le troisième Serrurier. Tout le monde a senti qu'un semblable commandement ne flatterait aucun de ces trois généraux. Chacun a dit

son mot, et le dernier raisonnement est celui-ci : ces trois personnages ont de la réputation. Dans un mouvement ils seraient utiles pour rallier autour du corps législatif beaucoup de soldats et d'officiers des armées où ils ont servi. Kléber n'acceptera pas. Républicain par philosophie, il rit de l'embarras des uns, et de la mal-adresse des autres. Mais si jamais la commotion a lieu, Kléber mettra la tête à sa fenêtre pour regarder les deux partis, et il ira se ranger où il apercevra les cocardes tricolores. Il désire voir vos champs de gloire. Je l'emmènerai avec moi, il sera enchanté de voir l'homme dont il a si souvent admiré les hauts faits, dans les drapeaux pris, et les prisonniers faits, mais plus encore dans la direction des rênes du gouvernement.

" Paris est un séjour horrible pour l'homme d'honneur. Je m'y ennuie déjà à mourir. J'en partirai sous peu. Je travaillerai à vous envoyer de la cavalerie, et, s'il est possible, la division Richepanse. Carnot est convaincu que si les opérations guerrières recommencent, il vous faut un renfort dans les deux armes. J'en parlerai demain à Barras et à

Rewbell. Je vous salue, et je vous aime autant que je vous estime."

" Cet homme a toujours été d'un défaut de sens dont je ne me rends pas compte. Il ne respire que renommée, que bruit; il a eu les plus belles occasions d'en faire, et les a toujours manquées. A Iéna il pouvait se couvrir de gloire. Il n'avait qu'à marcher; il se plaçait sur les derrières de l'armée Prussienne, tout était pris. En Saxe, en Belgique..... Le rang eût été unique dans l'histoire; mais il fallait avoir de l'âme." L'Empereur s'étendit beaucoup sur les torts de ce général, non envers lui, il se comptait pour rien; mais envers la France qui l'avait vu naître, envers l'armée à laquelle il devait tout. Il s'était laissé enfoncer à Austerlitz; il avait sommeillé sur l'Elbe, lâché pied à Wagram; il avait vingt fois exposé nos aigles à la défaite, jusqu'à ce qu'enfin il eût guidé sur elles les sauvages du Don et de la Dalécarlie. Napoléon était animé véhément. Je cherchai à briser la conversation. Je croyais la carrière diplomatique de Bernadotte irréprochable; je lui en parlai.— " Quoi! ses talens!—Mais son ambassade? —Est un tissu de sottises. Desaix était

furieux, Moreau haussait les épaules. Ses amis même le condamnaient.—Il arbora nos couleurs.—Pouvait-il moins faire? Elles n'avaient rien de commun avec l'émeute.—Le peuple de Vienne....—Avait appris à les respecter sur cinquante champs de bataille; il n'avait garde de les insulter. Mais j'avais épargné l'émigration en Italie; je n'avais pas poussé à toute outrance de malheureux Français qu'accablait la misère. J'avais encouru le blâme du Manége; il fallait faire preuve de civisme, mériter des éloges. L'ambassadeur voulut soumettre à sa jurisdiction tout ce qui était d'outre-Rhin. Des hommes rejetés par la France ne devaient rien à ses agens. Ils s'indignèrent d'une persécution sans but, suscitèrent quelques malheureux. Une tracasserie de brouillon faillit rouvrir l'arène. Est-ce là ce que vous admirez?—J'avais ouï assigner d'autres causes à l'insurrection.—Où? dans ses mémoires?—Je tenais ces détails d'un de mes amis qui se trouvait à Vienne.—Et lui-même?—D'un Polonais qui avait la confiance de Bernadotte.—Ja....?—Oui, Sire.—La providence de l'ambassade, le guide que la police Autrichienne avait eu l'adresse de lui donner! aussi

quels bons renseignemens le citoyen ambassadeur transmettait à Brune ! Si le vainqueur du Helder n'eût pas eu l'instinct de cette espèce de guerre, les vêpres Italiques étaient consommées. Vous avez long-temps habité Florence, vous avez ouï parler des mouvemens que se donna à cette époque Manfredini ?—Non, Sire ; je sais seulement que dans une de ces courses clandestines qu'il faisait à Vienne, il fut singulièrement mystifié par un de vos soldats.—Comment cela ?—La troupe ennemie insultait nos postes, et les provoquait de gestes et de propos. Avance avec ton caporal, criait à un chef de ronde un vieux sergent Autrichien. Si tu avais, lui répondit le Français, un caporal comme lui et une escouade comme la sienne, tu aborderais plus franchement la question. Manfredini, qui passait, prit le mot pour lui. Il se crut pénétré, devint plus réservé, plus circonspect. Rome éclata trop tôt ; Bristol se laissa surprendre, et le coup fut manqué.—Eh ! mais, Docteur, vous m'avez dit, je crois, que vous n'aviez jusqu'ici hanté que les cadavres. Savez-vous que ces cadavres-là n'étaient pas mal au courant des affaires ? Tout n'est pas vrai dans la version qu'ils vous ont faite, mais

tout non plus n'est pas faux. Au reste il n'est pas impossible qu'un mot lâché au hasard ait eu le résultat que vous lui attribuez ; les plus hautes déterminations ne tiennent quelquefois pas à de plus graves circonstances. Et puis Manfredini était en droit de croire au tact de nos soldats." Je cherchai à quel trait il faisait allusion, et j'appris qu'en effet la reddition de Mantoue n'avait pas été moins due à leur sagacité qu'à leur courage. Alvinzi accourait au secours avec une armée nombreuse, et s'était fait précéder par un homme sûr qu'il avait chargé de ses dépêches. Les sorties devaient coïncider avec les attaques, il fallait les co-ordonner, peu s'en fallut qu'il n'y parvint. Nos lignes étaient déjà franchies, l'émissaire pénétrait dans la place lorsqu'il fut enlevé par une patrouille. On le questionna ; on le fouilla, on ne trouva rien sur lui ; on allait le confondre avec la masse des prisonniers, lorsqu'un voltigeur présent à l'interrogatoire le prit à partie. " Où sont tes ordres ?—Je n'en ai pas.—Tu en as.—Mais....—Oui, là, danton ventre ; avoue, ou mon sabre les met à l'air." L'Autrichien perdit contenance, fit des façons, convint du fait, et fut déposé en

chambre close jusqu'à ce qu'il eût rendu la dépêche. C'était un petit cylindre revêtu d'une couche de cire, qu'on trempait dans une espèce d'élixir pour faciliter le passage. Les impériaux se servaient fréquemment de ce moyen. La perspicacité du voltigeur les en dégoûta.

Ceci me rappelle une anecdote de la guerre de Corse, que l'Empereur m'a souvent racontée. Paoli dominait dans l'île, ses montagnards couvraient la plaine, il n'y avait pas moyen de correspondre avec les patriotes répandus dans les terres. Il le fallait pourtant, il fallait l'inquiéter sur ses derrières, sous peine de l'avoir bientôt sur nous. "Je connaissais les amis de la France, je savais ceux qui étaient sûrs, dévoués; j'engageai Lacombe Saint-Michel à leur délivrer des commissions. L'embarras était de les faire parvenir. Les passages étaient gardés, les routes chargées d'espions, le succès n'était pas probable. J'essayai néanmoins. Je fis choix d'un paysan rusé, alerte; je l'affublai des plus mauvais hâillons que je pus trouver, et le lançai à travers les montagnards. Arrêté de poste en poste il les joua long-temps. Il posait sa gourde à terre, il excitait, facilitait

la recherche; il n'avait d'autre but que d'obtenir quelques secours pour soutenir sa vie. Il avait des parens aisés à Ajaccio, il ne voulait qu'implorer leur pitié. Allait-il, dans la misère qui l'accablait, se charger d'autres soins, servir les Français qui avaient détruit, sa hutte? Il arriva ainsi jusqu'à Corte, dont la gendermerie, moins confiante, dépeça ses habits, sa coiffure, et jusqu'à la semelle de ses souliers. On ne trouva rien; on allait le relâcher lorsqu'on s'avisa qu'il fallait rendre compte à Paoli.—Un misérable qui court les champs pour demander l'aumône, dans les circonstances où nous sommes! C'est un émissaire; allez, cherchez, il a quelque message.—Impossible; nous avons tenu ses vêtemens fil à fil, nous avons tout désassemblé.—Sa mission est donc verbale, car il en a une; cherchez, questionnez encore.—Nous avons tout épuisé.—Qu'a-t-il sur lui?—Une petite gourde.—Cassez-la. On le fit. On trouva les commissions. Paoli n'était pas un homme facile à surprendre."

La santé de l'Empereur ne se soutint pas long-temps. Ses forces étaient aux deux tiers épuisées, la latitude conservait toute son énergie, il fallait qu'il succombât. Aussi ne

tarda-t-il pas à se trouver de nouveau dans une situation fâcheuse. Je l'avais laissé le 10 dans un état passable, le lendemain il était bien changé.

11 *Novembre.*

4 heures A. M.—Napoléon se plaint de douleurs de colique. Insomnie, agitation, malaise, les symptômes deviennent graves. Le bain, les lavemens parviennent néanmoins à les dissiper.

12 *Novembre.*

7 heures A. M.—La nuit a été plus tranquille. L'Empereur se plaint néanmoins d'une espèce d'hémicranie. Pédiluve.

13 *Novembre.*

9 heures A. M.—La nuit a été bonne. L'hémicranie s'est dissipée. Bain; promenade.

J'accompagne l'Empereur au jardin. Il était faible, il s'assit, promena ses yeux à gauche, à droite, et me dit avec une expression pénible. "Ah! Docteur, où est la France? où est son riant climat? Si je pouvais la contempler encore! Si je pouvais

respirer au moins un peu d'air qui eût touché cet heureux pays! Quel spécifique que le sol qui nous a vu naître! Anthée réparait ses forces en touchant la terre, ce prodige se renouvellerait pour moi; je le sens, je serais revivifié si j'apercevais nos côtes. Nos côtes! J'oubliais que la lâcheté a fait une surprise à la victoire; on n'appèle pas de ses décisions. Savez-vous, Docteur, que vous êtes un fâcheux personnage? Vous troublez toutes les notions que j'avais acquises; vous renversez les idées que je m'étais faites, je ne me reconnais plus dans votre ouvrage. L'épiderme est une masse organique, les veines ne sont que le prolongement des artères; c'est un filet, un réseau qui revient sur lui-même, dont les points de départ se mêlent, se confondent avec ceux d'arrivée. Vous faites main basse sur tout ce qu'on trouve dans les livres. Votre Prodrome est une révolution.—Je le crois, Sire; il rectifie beaucoup de résultats mal étudiés.—Et ne contient point de vues trop légèrement émises? —Je ne le pense pas.—Que vont dire les anatomistes en voyant s'évanouir des théories consacrées?—Ce qu'on dit quand on s'aperçoit d'une méprise.—Mais vos doctrines dif-

fèrent tout-à-fait de celles de nos écoles. Est-ce qu'on n'est pas habile à Paris?—Oui, Sire, et beaucoup. — Eh bien! comment n'êtes-vous pas d'accord?—Vous cultivez les sciences, vous le diriez mieux que moi.— Ah! vous voulez me charger de la réponse. Vous craignez que la Faculté ne nous écoute? —Non, Sire; mais les points de vue varient suivant les hommes. L'un poursuit une chose, l'autre une autre; souvent celui qui n'obtient aucun résultat déploie plus de sagacité que celui qui arrive à bien.—Vous craignez que je ne vous accuse de présomption; point du tout; mais vous êtes du Cap, ne seriez-vous pas marqué du cachet de votre pays?—Lequel?—Oh! je vous connais, mes *Capocorsini;* vous êtes des mécontens, vous ne trouvez de bien que ce que vous avez fait. —Nous, Sire?—Vous-mêmes. Je suis venu au monde dans les bras de la vieille *Mammuccia Caterina.* Jugez si je suis au fait. Elle était têtue, pointilleuse, en guerre continuelle avec tous ceux qui l'entouraient. Elle se querellait surtout avec ma grand'mère, qu'elle aimait pourtant beaucoup et qui le lui rendait. Elles contestaient, disputaient sans cesse; c'étaient des débats interminables

qui nous amusaient beaucoup. Vous devenez sérieux, Docteur; le portrait vous blesse: consolez-vous; si votre compatriote était criarde, elle était bonne, affectueuse; elle nous promenait, nous soignait, nous faisait rire: c'était une sollicitude dont le souvenir n'est pas éteint. Je me rappelle encore ses larmes lorsque je quittai la Corse. Il y a de cela passé quarante ans. Vous n'étiez pas né; j'étais jeune, je ne prévoyais pas la gloire qui m'attendait, encore moins que nous dussions nous trouver ici; mais la destinée est immuable: il faut obéir à son étoile. La mienne était de parcourir les extrêmes de la vie: je partis pour accomplir la tâche qui m'était imposée. Mon père se rendait à Versailles, où l'avait député la noblesse du pays; je l'accompagnai; nous traversâmes la Toscane, je vis Florence, le grand-duc; nous arrivâmes à Paris. Nous étions recommandés à la reine. Mon père fut accueilli, fêté. J'entrai à Brienne; j'étais heureux. Ma tête commençait à fermenter; j'avais besoin d'apprendre, de savoir, de parvenir; je dévorais les livres. Bientôt il ne fut bruit que de moi dans l'école. J'étais admiré, envié; j'avais la conscience de mes forces; je jouissais de ma su-

prématie. Ce n'est pas que je manquasse dès lors d'âmes charitables qui cherchaient à troubler ma satisfaction. J'avais en arrivant été reçu dans une salle où se trouvait le portrait du duc de Choiseul. La vue de cet homme odieux qui avait trafiqué de mon pays, m'avait arraché une expression fletrissante; c'était un blasphème, un crime qui devait effacer mes succès. Je laissai la malveillance se donner ses larges; je devins plus appliqué, plus studieux. J'apercus ce que sont les hommes, et me le tins pour dit."

14 *Novembre.*

8 heures A. M. — Napoléon est un peu mieux.—Bain. — Exercice.

J'accompagne l'Empereur au jardin. "Alliez-vous souvent en Corse pendant que vous habitiez l'Italie? — Rarement, sire. — Vous en connaissez du moins l'histoire; vous savez que je l'avais écrite?—Oui, sire, je l'ai ouï dire.—J'étais tout feu alors, j'avais dix-huit ans, la lutte était encore ouverte. Je brûlais de patriotisme, de liberté; le républicanisme s'exhalait par tous mes pores. Je soumis mon travail à Raynal qui le trouva bien; il me

donna des éloges, je les écoutai; le conseil d'imprimer, je ne le suivis pas. J'eus raison, car à l'âge où j'étais, j'avais dû me traîner dans l'ornière, tordre, supposer des intentions, me perdre en faux aperçus. J'étais neuf, encore étranger à la guerre, à l'administration, je n'avais pas le secret des affaires; je jugeais sans doute ceux qui les avaient maniées avec la même impertinence qu'on me juge aujourd'hui. Avez-vous lu? . . . mais vous ne lisez que de la physiologie ; vous ne connaissez pas les rapsodies que chaque jour voit éclore."

L'Empereur passa en revue quelques ouvrages, et revint à la Corse, aux amis de son enfance. "Vous connaissez Barberi? — Le fils "du président de la santé qui conduisait les amis de Moltedo et Citadella à la *Muiron?* — Justement. Je lui jouai un tour dont son appetit murmura beaucoup. Nous étions en 1793. J'avais obtenu un semestre et l'étais venu passer à Ajaccio. Je n'étais encore que capitaine, je prévoyais que la guerre serait longue, vive, je m'y préparais. J'avais établi mon cabinet d'étude dans la pièce la plus tranquille de la maison, je m'étais placé dans les mansardes, je ne recevais personne, je sor-

tais peu, je travaillais. Un Dimanche matin que je traversais la place du mole, je rencontrai Barberi qui me fit des reproches sur ce qu'on ne me voyait point, et me proposa un tour de promenade. J'acceptai à condition que ce serait sur l'eau. Il fit signe aux matelots d'un bâtiment dont il était actionnaire; ils vinrent, et nous partimes. Je me proposais de mesurer l'étendue du golfe, je fis diriger sur le *Recanto*. Je me plaçai à la poupe, je débitai mon paquet de ficelle, je trouvai le résultat que je voulais avoir. Arrivés à la *Costa*, nous la gravîmes; la position était magnifique, c'est celle que les Anglais couronnèrent plus tard d'une redoute; elle commandait Ajaccio, je me proposais de l'étudier. Barberi, que ce genre de recherches intéressait peu, me pressait d'en finir. Je voulais le distraire, gagner du temps, mais l'appétit lui bouchait les oreilles. Si je lui parlais de l'étendue du golfe, il me répondait qu'il était à jeun; du clocher, de telle ou telle maison que j'atteindrais avec mes bombes; bien, me disait-il, mais je suis en haleine, et un bon déjeuner m'attend, partons! partons. Nous partîmes; mais on s'était lassé d'attendre, il ne trouva plus ni ban-

quet ni convives. Il se promit bien d'être plus circonspect à l'avenir, et de prendre garde à l'heure où il irait en reconnaissance."

15 *Novembre.*

9 heures A. M. Même état.—Bain.—Exercice."

16 *Novembre.*

9 heures A. M.—L'Empereur était soucieux, inquiet ; il me questionnait sur ses sensations, son malaise ; je voyais qu'il avait quelque chose qui lui pesait à dire, je crus le deviner. Je me mis à discourir sur les maladies héréditaires. " Vous n'y croyez pas ?—Non, sire. —La mauvaise organisation du père n'influe pas sur la constitution des enfans ? — S'il en était ainsi, le bossu ne produirait que des bossus, le rachitique des rachitiques, et pourtant on voit chaque jour sortir de ces souches si maltraitées de la nature les hommes les mieux conformés. — C'est pourtant une doctrine reçue dans les écoles.—Non, sire, il n'en est pas une qui ne la désavoue aujourd'hui. — Celles d'Angleterre aussi ?—Aussi ; Hunter, un des grands médecins dont elles s'honorent,

fut le premier à combattre cette théorie. Toutes ont adopté ses idées. — Les hommes de l'art qui sont ici s'attachent cependant à accréditer l'opinion contraire. Iraient-ils puiser leurs inspirations médicales au chevet d'Hudson ? — Je l'ignore, sire, mais il est impossible qu'ils croient à la transmission des maladies ; ils peuvent tout au plus admettre celle d'une certaine aptitude à les contracter. — Ah ! mais ni moi, ni l'Angleterre, n'avons affaire à leur complicité," et il se mit à raconter les détails de la maladie à laquelle son père avait succombé.

"Il était parti malade, le déplacement ne l'avait pas soulagé. Il souffrait, maigrissait, ne digérait pas ; il n'éprouvait aucune amélioration qui compensât l'absence, il voulut revoir les siens. Il se remit en route, gagna Montpellier, mais tout-à-coup le mal s'aggrave, le vomissement se détermine, rien ne passe, rien ne reste dans l'estomac. Il consulte les médecins, se gorge de drogues, de remèdes, et n'en est pas mieux. On lui prescrit un régime ; ou lui conseille l'usage des poires fondantes ; il revient à Paris où elles sont plus communes et de meilleure qualité. Il en mange, s'en rassasie,

court, va, vient, se donne du mouvement, et se rétablit. Il était frais, dispos, avait un teint à braver deux siècles. Malheureusement le mal n'était pas extirpé ; ce n'était qu'une halte, un sursis. Il reprit bientôt avec une nouvelle force. Mon père avait à peine séjourné quelques mois en Corse qu'il retomba dans un état pire que celui où il était d'abord. La faculté lui avait rendu une première fois la vie, il crut qu'elle pouvait la lui rendre encore ; il emmena Joseph, et partit pour Montpellier ; mais son heure était sonnée, les remèdes furent inutiles : il succomba. C'était mourir bien jeune, il n'avait que trente-huit ans. Sa maladie avait paru singulière, on l'ouvrit. Il avait un *squirre* au *pylore*, vous ne pensez pas que ce genre d'affection se transmette avec la vie ?—Non, sire, les affections ne passent pas plus du père au fils que les goûts, les talens, dont personne ne conteste la différence. — Il est vrai qu'à bien des égards, nous nous ressemblons peu. Il aimait les spiritueux ; je ne les puis souffrir ; la bonne chère, mon estomac se refuse au plus léger excès. Un peu de pain, une goutte d'eau au-dessus de la quantité ordinaire, est immédiatement rejeté ; et voyez la sagacité

de la nature, elle s'arrête dès qu'elle a repoussé le superflu. Du reste, mon père était plein de courage et de pénétration. Il cultivait la poésie, avait de l'éloquence, il eût marqué s'il eût vécu.

"J'ignorais sa situation, ses souffrances ; je m'occupais paisiblement d'études tandis qu'il se débattait au milieu des angoisses d'une pénible agonie. Il me demandait, il m'appelait, il invoquait le secours de ma grande épée dans son délire ; mais la distance était trop considérable. Il mourut sans que j'eusse la consolation de lui fermer les yeux. Ce triste soin était réservé à Joseph qui s'en acquitta avec toute la piété dont un fils est capable. Une circonstance de ce triste événement me frappa beaucoup. Mon pére, si peu dévot, qui avait même fait quelques poésies anti-religieuses ne vit pas plus tôt le cercueil entr'ouvert, qu'il se prit de passion pour les prêtres. Il les recherchait, les appelait, il n'y en avait pas assez à Montpellier pour lui. Un changement si subit, qu'éprouvent néanmoins tous ceux qu'attaque une maladie grave, ne peut s'expliquer que par le désordre que le mal porte dans la machine humaine. Les organes s'émoussent, ils ne réagissent plus, le moral

s'ébranle, la tête se perd; de là le besoin de confession, d'oremus et toutes les belles choses sans lesquelles il semble qu'on ne peut mourir. Mais voyez l'homme avec toute sa force, voyez ces colonnes prêtes à s'élancer sur le champ de bataille, la charge bat, elles s'ébranlent, tombent sous la mitraille. Il n'est question ni de prêtres, ni de confession,"

17 *Novembre.*

8 h. A. M. Même état, même prescription.

L'Empereur était préoccupé, rêveur, je cherchais quel pouvait être l'objet de sa sollicitude lorsque j'apercus le Prodrome entr'ouvert. Cette circonstance était péremptoire. J'avais deviné juste; Napoléon craignait d'être atteint de l'affection qui avait conduit son père au tombeau. Il n'osait avouer ses anxiétés, et demandait aux livres les lumières qu'il ne voulait pas tenir des hommes. J'eusse donné tout au monde pour voir dissipées d'aussi vaines inquiétudes; mais j'avais appris à ne pas provoquer les confidences. Je n'eus garde d'entamer une discussion qui l'eût blessé. Il était silencieux; j'avais arrêté une excursion botanique, je me retirais: "Non, me dit-

il, vos assertions me reviennent, restez, j'ai quelques questions à vous faire. Vous me parlez sans cesse d'air, de foie : quelle est l'action que ces deux corps exercent l'un sur l'autre ? Comment cette action, mortelle sur ce rocher, est-elle bienfaisante ailleurs ?—On l'ignore, sire.—On ne sait pas ce qui, dans un fluide aériforme, blesse tel ou tel organe ? — Pas plus qu'on ne sait ce qui constitue la peste, ce qui fait la différence d'un air pur, d'un air contagieux.—On n'a pas cherché à isoler ce principe si funeste ?—On l'a vainement tenté, il est trop subtil, il échappe à tous les moyens dont la science dispose.—L'atmosphère d'un pestiféré ne peut pas cependant présenter la même composition que celle d'un homme sain.—Je ne le pense pas, mais je ne crois pas non plus qu'il y ait beaucoup de chimistes qui soient tentés d'en faire l'analyse. — Pourquoi pas ? Le laboratoire a ses braves comme le champ de bataille, et puis quelle différence dans les résultats ? Pensez-vous que la gloire de mettre fin à un fléau cruel, celle même de l'avoir tenté, ne balance pas les périls de l'entreprise ? Mais revenons. Quelles sont les fonctions du foie ? — Je les lui expliquai. — Son jeu, sa structure ? — Je les lui exposai

encore.—C'est bien, me dit-il, lorsque j'eus finis ; votre manière me paraît neuve, juste, vous simplifiez la machine humaine qui, en vérité, est bien assez complexe pour se passer des superfétations des physiologistes. Mais d'où vient que vos doctrines ressemblent si peu à ce qu'on trouve dans les ouvrages ? Est-ce que la France est en arrière ? Paris moins avancé que Florence ?—Mascagni a imprimé à la science une telle impulsion ! Il a laissé loin de lui tous ceux qui la cultivent. Il n'y a que quelques hommes en France, en Allemagne . . . — En Allemagne ! Lesquels, s'il vous plaît ? Le docteur Frank ?—Je partageais l'opinion générale sur le mérite de ce praticien célèbre. Je me hâtai de répondre que c'était un homme fort habile.—" Habile, assurément ! je l'éprouvai la dernière fois que je fus à Vienne. Il m'était survenu une petite éruption à la partie postérieure du cou ; c'était peu de chose, mais ma suite s'en inquiétait, me pressait de recevoir un médecin dont on disait merveilles. J'y consentis ; Frank fut appelé. Il me trouva un vice dartreux, une maladie grave ; j'avais besoin de traitemens préparatoires, de médicamens, de drogues ; c'était à n'en pas finir. Je mandai

Corvisart. Il n'en fallut pas davantage pour ranimer des espérances éteintes. J'étais malade, alité; j'avais perdu la tête. Chacun faisait son plan, sa version. Tout s'agitait déjà. Le médecin, dont ce mouvement doublait les inquiétudes, accourut d'autant plus vite, et n'arrêta pas qu'il ne fût à Schœnbrunn. Il croyait me trouver à la mort. Je passais une revue; sa surprise fut extrême. Je rentrai; on m'annonça son arrivée. Je me mis à rire de l'étonnement qu'il avait montré. " Eh bien, Corvisart? quelles nouvelles? que dit-on à Paris? Savez-vous qu'on me soutient ici que je suis gravement malade? J'ai une petite éruption, une légère douleur de tête, le docteur Frank prétend que je suis attaqué d'un vice dartreux qui exige un traitement long, sévère; qu'en pensez-vous?" J'avais défait ma cravate, il examina. " Ah, sire! de si loin! pour un vésicatoire que le dernier médecin eût appliqué aussi bien que moi. Frank extravague; vous allez à marveille. Ce petit accident tient à une vieille éruption mal soignée, et ne résistera pas à quatre jours de vesicatoire." Il ne resista pas en effet, et ne se reproduisit plus. " Vous le voyez, me dit-il, en levant le dernier appareil, voilà à

quoi se réduisent les terribles maladies dont cet Allemand vous avait gratifié." Il alla lui rendre visite, le remercia d'une manière peu gracieuse du rapide voyage qu'il lui avait fait faire, et repartit pour Paris. Son retour calma les têtes, on sentit que je n'étais pas à bout; chaque chose a son temps." Il se reprit à ce mot et se mit à discourir sur les intrigues qui agitaient l'Allemagne à cette époque. Il parla de Schill, de Dornberg, de la reine de Prusse: le plan était vaste, bien conçu; mais on hésita, on se pressa, on ne s'entendit pas. Wagram eut lieu; il fallut remettre la partie. C'était la première fois que j'entendais parler de ces trames. Je n'en saisissais ni les ressorts ni l'ensemble; je cherchai à briser la conversation: je laissai tomber le nom de Muller. Napoléon le releva avec complaisance et s'étendit beaucoup sur les talens de cet homme célèbre. Il était petit, maigre, chaffoin, cachait sous une figure détestable l'esprit le plus étendu qui fût jamais. Il lui fut présenté après la bataille d'Iéna. Il passait pour l'auteur du manifeste, l'Empereur le plaisanta sur sa production.——"Moi, sire? contre vous! Votre majesté me croit donc bien bête? Je passai quelques

heures à m'entretenir avec lui. Ses aperçus étaient profonds; ses idées vastes, élevées: je lui donnai les relations extérieures de Westphalie; mais Jérôme avait mis ailleurs sa confiance, il le remplaça, l'appela à des fonctions auxquelles il n'allait pas." Napoléon passa à Goëthe, à Wieland, dont il fit le plus brillant éloge. Je lui rappelai la conversation qu'il avait eue avec le dernier de ces écrivains.— "Vous la connaissez?—Oui, sire, elle court l'Allemagne; j'en ai pris copie à Francfort." Il fut curieux de la voir. Je la lui remis.

"J'étais à peine depuis quelques minutes dans la salle, que Napoléon la traversa pour venir à nous. La Duchesse de Weimar me présenta avec le cérémonial accoutumé: il m'adressa quelques éloges d'un ton affable, et en me regardant fixement. Bien peu d'hommes m'ont paru posséder comme lui le don de lire, au premier coup d'œil, dans la pensée d'un autre homme. Il devina à l'instant que, malgré ma célébrité, j'étais simple dans mes manières et sans pretentions; et comme il paraissait vouloir faire sur moi une impression favorable, il avait pris le ton le plus propre à atteindre son but. Je n'ai jamais vu d'homme plus calme, plus simple,

plus doux, et moins prétentieux en apparence; rien en lui n'indiquait le sentiment de la puissance d'un grand monarque; il me parla comme une ancienne connaissance parlerait à son égal; et, ce qui est plus extraordinaire de sa part, il causa exclusivement avec moi pendant une heure et demie, à la grande surprise de toute l'assemblée. Enfin, vers minuit, je commençai à sentir qu'il était inconvenant de le tenir aussi long-temps, et pris la liberté de demander à sa majesté la permission de me retirer: 'Allez donc, me dit-il d'un ton amical, bon soir.'

"Voici les traits les plus remarquables de notre conversation: La tragédie qu'on venait de représenter, nous ayant amenés à parler de Jules César, Napoléon dit que c'était un des plus grands hommes de l'histoire; 'et il en eût été le plus grand sans la sottise qu'il commit.' J'allais lui demander de quelle faute il voulait parler, lorsque paraissant lire ma question dans mes yeux, il continua: 'César connaissait les hommes qui voulaient se débarrasser de lui, il aurait dû se debarrasser d'eux d'abord.' Si Napoléon eût pu voir ce qui se passait alors dans mon âme, il y aurait

lu qu'on ne l'accuserait jamais d'une semblable sottise.

L'Empéreur s'arrêta un instant, prononça quelques mots, et continua. " De César la conversation tourna sur les Romains ; il loua avec chaleur leur systême politique et militaire. Les Grecs, au contraire, ne paraissaient pas jouir de son estime. Les éternels démêlés de leurs petites républiques, dit-il, n'étaient propres à donner naissance à rien de grand ; au lieu que les Romains se sont toujours attachés à de grands choses, et c'est ainsi qu'ils ont créé ce colosse qui traversa le monde." Je plaidai en faveur des arts et de la littérature des Grecs ; il les traita avec mépris, et dit qu'ils ne servaient chez eux qu'à alimenter les dissensions. Il préférait Ossian à Homère. Il n'aimait que la poésie sublime, les écrivains pathétiques et vigoureux, et pardessus tout les poëtes tragiques. Il parlait de l'Arioste dans les mêmes termes que le Cardinal Hippolyte d'Este ; ignorant sans doute que c'était me donner un soufflet. Il semblait n'avoir aucun goût pour tout ce qui est gai, et, malgré l'aménité flatteuse de ses manières, une observation me frappa souvent, il paraissait de bronze.

" Cependant Napoléon m'avait mis tellement à l'aise, que je lui demandai comment il se faisait que le culte public qu'il avait restauré en France, ne fût pas devenu plus philosophique et plus en harmonie avec l'esprit du temps. ' Mon cher Wieland, me répondit-il, la religion n'est pas faite pour les philosophes ; ils ne croient ni en moi, ni en mes prêtres ; quant à ceux qui croient, on ne saurait leur donner ou leur laisser trop de merveilles. Si je devais faire une religion pour les philosophes, elle serait tout opposée à celles des gens crédules.'—Les voilà bien, me dit-il, en me rendant la pièce, blâmant, dissertant, tranchant avec cette risible assurance qui caractérise les gens de cabinet. Les prêtres ! je les accueillis parce qu'il fallait populariser la révolution, consacrer la république, et faire prêcher les dogmes sur lesquels ils avaient alarmé les consciences. On les avait sottement mis en dehors de la nation, forcés de s'élever contre des doctrines qu'ils avaient d'abord adoptées. Je les reconciliai avec elles ; ils ne demandaient pas mieux. Je savais, d'ailleurs, par expérience, combien est redoutable le levier qu'ils ont dans les mains. J'avais beau vain-

cre, disperser les armées qui m'étaient opposées en Italie, le moindre nuage remettait en problème ce que le sort des armes avait décidé. Les Autrichiens accouraient, le Pape se joignait à eux; les uns fournissaient des soldats, l'autre du fanatisme. C'étaient des troupes, des prédications, des miracles; nos partisans eux-mêmes étaient ébranlés. Je fus frappé de l'impression que fit sur les Bolonnais le refus de quelques bénédictions qu'on prodiguait aux habitans de Lugo, et traitai avec le saint père. La négociation ne fut pas du goût du directoire. On voulait abattre l'*idole*, attaquer Naples, Gènes, Vénise, municipaliser l'Europe. Je refusai de me prêter à ces extravagantes combinaisons, et n'en fis pas mystère. Le prestige de nos forces se dissipe, on nous compte, mandai-je au président. Il est indispensable que vous preniez en considération la situation de l'armée, que vous adoptiez un système qui puisse vous donner des amis, tant du côté des princes que de celui des peuples. Diminuez vos ennemis: l'influence de Rome est incalculable. On a mal fait de rompre avec cette puissance: la rupture lui profite; si j'eusse été consulté, j'eusse retardé la négociation, comme j'ai re-

tardé celle de Genève et de Vénise. Chaque chose a son tour. Au surplus, des troupes, des troupes, si vous voulez, je ne dis pas culbuter les trônes, mais conserver l'Italie. Tout cela, du reste, était si mal conduit que c'était pitié. Puisqu'on ne voulait pas conclure avec Rome, il fallait du moins attendre qu'elle eût rempli les conditions de l'armistice ; on aurait eu les cinq millions que le Pape payait à l'acquit des contributions que je lui avais imposées, et dont une partie était déjà à Rimini. Au lieu d'obliger à se prononcer sur chaque article, de laisser arriver à Bologne un corps de troupes dont la renommée eût grossi la force, on lui montra tout le traité à la fois, et cela pendant que l'armée était engagée dans les gorges du Tyrol. Cette maladresse faillit nous coûter dix millions de denrées et les chefs-d'œuvre d'Italie, qu'un retard de quelques jours nous donnait. Mais je réparai ces sottises ; je renvoyai les Autrichiens ; Mauri calma les prédicans qu'il avait déchaînés, et nous échappâmes aux séditions qu'on nous avait ourdies.' Il s'étendit beaucoup sur le système de fusion qu'il avait dès lors adopté, les répugnances, les obstacles que lui opposaient ses amis, ses proches, et

jusqu'à ses aides de camp. La lettre suivante donnera une idée de l'aversion qui régnait autour de lui, et des prévisions, des craintes dont il eut à triompher.

" Ta lettre, mon cher Lannes, m'a fait faire une once de bon sang, et jamais, je te l'avoue, je n'eus aussi besoin de consolation. Je ne puis envisager sans effroi cette foule d'émigrés altérés de vengeance qui circonviennent le gouvernement, et s'emparent du patrimoine des républicains. Que Bonaparte ne s'y trompe pas, ces hommes qui ont d'abord regardé leur rentrée comme un bienfait, la considéreront bientôt comme un acte de nécessité : leurs prétentions hausseront, à mesure qu'ils deviendront influens, et ils finiront par renouer leurs trames si toutefois elles ont jamais été rompues. Alors quelle alternative effrayante ! ou le gouvernement emploira des mesures violentes qui le rendront odieux, ou il sera renversé. Le seul moyen d'échapper à cette destinée, de sauver la France, et de s'immortaliser à jamais, est comme, je l'ai répété cent fois à Bonaparte, de s'entourer d'hommes sincèrement attachés au bonheur de leur pays. Que peut-il attendre de ces caméléons politiques, qui, à chaque

circonstance nouvelle, ont pris un masque nouveau, que la mobilité de leurs opinions rend aussi méprisables que la bassesse de leur caractère, qui ont été tour à tour les adulateurs de tout ce qui fut puissant, qui ont participé à tous les crimes, fomenté tous les excès, aggravé tous les malheurs de la révolution. Les républicains sont les seuls qu'il puisse s'attacher invariablement. La chose est facile à voir : les royalistes regretteront éternellement leurs distinctions, leurs priviléges, leurs richesses ; les places, le crédit, ne les consoleront jamais de l'absence de leur idole ; ils ne les acceptent que pour mieux redresser ses autels ; les républicains, au contraire, ne se croient plus en droit d'être exigeans, ils seront reconnaissans du bien qu'on leur fera et même du mal qu'on ne leur fera pas. Qu'on ne redoute point les anciens rêves démagogiques, ils sont effacés. Qu'on exige, je le veux bien, des lumières, de la probité, de la fortune même chez les fonctionnaires, mais qu'il n'y ait rien d'exclusif ; malgré tous les beaux raisonnemens de nos métaphysiciens, le premier mérite d'un homme envers un gouvernement est de lui être dévoué.

" Le sort de notre patrie, mon cher Lannes,

dépend maintenant de la stabilité de l'ordre établi ; mais cette vérité, qui a pour nous le caractère de l'évidence, n'est pas encore généralement sentie. Toutes les lettres que je reçois de l'intérieur m'annoncent des germes de mécontentement, beaucoup de défiance et d'anxiété. L'armée ne voit pas certains choix d'un œil tranquille. Le nom seul de Bonaparte soutient encore la confiance ; mais qu'il réponde lui-même ; si le premier consul n'était pas là pour contenir le débordement des passions, que deviendrait l'état ? et qui peut nous garantir la durée de son existence? Il faut donc former une digue qui en soit indépendante, et assez puissante pour s'opposer à des déchiremens dont l'idée seule fait frémir ; or cette digue existera quand des patriotes fermes occuperont les places. Ne te lasse point, mon cher ami, de répéter ces vérités, et puisque son oreille est encore accessible aux accens de la franchise, sers-toi de l'ascendant que ton intégrité, ton amitié pour lui te donnent, pour l'engager à se défier de ces hommes pervers qui ne le flattent que pour le tuer. Bonaparte est l'homme de la patrie, nos destinées sont étroitement liées à

la sienne ; il faut le détromper, le plaindre et le sauver.

Je t'embrasse. O.

18 *Novembre.*

10 heures A. M.—Même état, même prescription.

L'Empereur était désormais rétabli. Il était gai, dispos, se félicitait d'avoir échappé aux remèdes. La patience valait au moins les pilules ; je devais être convaincu de son efficacité. Je voulais lui répondre, mais il n'avait pas achevé qu'il était déjà dans la pièce voisine. Je le suivis, nous descendîmes au jardin, il ne fut plus question que de la Corse, de ses premières années, de ses proches. Sa naissance avait été brusque, inopinée comme l'élévation, les malheurs qui avaient signalé sa vie. Sa mère touchait à son terme, mais elle avait partagé les fatigues de la guerre de la liberté ; on célébrait l'Assomption ; elle se crut assez de forces pour assister à la solennité du jour. Elle se trompa ; elle ne fut pas à l'église qu'elle sentit les atteintes de la douleur. " Elle rebroussa à la hâte, gagna son salon, et me déposa sur un vieux tapis à grands dessins. On m'appela Napo-

léon ; c'était depuis des siècles le nom que portaient les seconds enfans de la famille qui avait voulu consacrer les relations qu'elle avait eues avec un Napoléon des Ursins, célèbre dans les fastes de l'Italie." En revenant sur les derniers mois qui avaient précédé sa naissance, il admirait le courage, la force d'âme qu'avait alors déployés sa mère. " Les pertes, les privations, les fatigues, elle supportait tout, bravait tout, c'était une tête d'homme sur un corps de femme. Il n'en était pas ainsi de l'archidiacre, il regrettait ses chèvres, les Génois, tout ce qu'il n'avait plus. C'était du reste le meilleur des hommes. Bon, généreux, éclairé, il lui servit plus tard de père, et rétablit les affaires de la maison. Sain de tête, mais obligé de garder le lit, il ne laissait échapper aucun abus. Il connaissait la force, le nombre des pièces de bétail, faisait abattre l'une, vendre, conserver l'autre ; chaque berger avait son lot, ses instructions. Les moulins, la cave, les vignobles étaient soumis à la même surveillance. L'ordre, l'abondance régnaient partout : notre situation n'avait jamais été plus prospère. Le bon homme était riche, mais n'aimait pas à se dessaisir. Il tenait surtout à nous per-

suader qu'il ne faisait pas d'économies. Lui demandais-je de l'argent? 'Tu sais bien, me disait-il, que je n'en ai pas, que les expéditions de ton père ne m'ont rien laissé.' En même temps il m'autorisait à vendre une tête de bétail, une pièce de vin, c'était tout comme: mais nous avions aperçu un sac, nous étions piqués de l'entendre prêcher misère avec des pièces d'or dans ses draps. Nous résolûmes de le mystifier. Pauline était toute jeune, nous lui fîmes la leçon; elle tira le sac, les doublons roulèrent, couvrirent tout. Nous riions aux éclats; le bon homme étouffait de colère et de confusion. Maman accourut, gronda, ramassa les espèces, et l'archidiacre de protester que c'était de l'argent qui n'était pas à lui. Nous savions à quoi nous en tenir à cet égard, nous n'eûmes garde de le contredire. Il tomba malade quelque temps après, et fut bientôt à toute extrémité. Nous étions rangés autour de son lit. Nous déplorions la perte que nous allions faire, lorsque Fesch se prit d'un saint zèle et voulut lui débiter les homélies d'usage. L'agonisant l'interrompit, Fesch n'en tint compte, le vieillard s'impatienta: 'Eh laissez donc! je n'ai plus que quelques momens à

vivre, je veux les consacrer à ma famille.' Il nous fit approcher, nous donna des avis, des conseils. 'Tu es l'aîné de la famille, dit-il à Joseph, mais Napoléon en est le chef; aie soin de t'en souvenir;' et il expira au milieu des sanglots, des larmes que ce triste spectacle nous arrachait.

"Restée sans guide, sans appui, ma mère fut obligée de prendre la direction des affaires. Mais le fardeau n'était pas au-dessus de ses forces; elle conduisit tout, administra tout avec une sagesse, une sagacité qu'on n'attendait ni de son sexe, ni de son âge. Ah, Docteur, quelle femme? où trouver son égale."

J'écoutais, j'applaudissais, j'attendais qu'il fît un retour sur lui-même, et me parlât de sa santé. Il ne tarda pas, il y avait si longtemps qu'il ne prenait d'exercice. Il était à bout, et s'étonnait de sa lassitude; elle était la conséquence du genre de vie qu'il avait adopté. "Que faire?—Du mouvement.—Où?—Au jardin, dans la campagne, en plein air.—Au milieu des habits rouges?—Jamais. Comment donc?—Bêcher, remuer la terre, échapper à l'insulte et à l'inaction.—Bêcher la terre! oui, Docteur, vous avez raison, je bêcherai la terre." Nous rentrâmes. Il fit

ses dispositions ; et dès le lendemain il était à l'œuvre. Noveraz avait l'habitude des travaux rustiques, il le fit jardinier en chef, et s'exerça sous sa direction. Les premiers coups furent heureux ; il voulut me rendre témoin de son adresse, et m'envoya chercher. J'arrivai ; " Eh bien, Docteur, êtes-vous content du malade ? Est-ce assez de docilité ?" Il tenait sa bêche en l'air, riait, me regardait, secouait la tête, montrait de l'œil ce qu'il avait fait. " Voilà qui vaut mieux que vos pilules, *dottoraccio ;* vous ne me droguerez plus." Il reprit, continua, et cessant au bout de quelques instans : " Le métier est trop rude ; je n'en puis plus. Mes mains sont d'accord avec mes forces ; elles me font mal. A la prochaine fois." Et il jeta la bêche. " Vous riez, me dit-il ; je vois ce qui vous égaie, mes belles mains, n'est-ce pas ? Laissez ; j'ai toujours fait de mon corps ce que j'ai voulu ; je le plierai encore à cet exercice." En effet, il s'y habitua, et y prit goût. Il charriait, faisait transporter la terre, mettait tout Longwood à contribution. Il n'y eut que les dames qui échappèrent à la corvée ; encore avait-il peine à s'empêcher de les mettre à l'œuvre. Il les plaisantait, les pressait,

les sollicitait ; il n'y avait sorte de séductions qu'il n'employât, auprès de Madame Bertrand surtout. Il l'assurait que cet exercice valait mieux pour la santé que les remèdes que je ne cessais de prescrire ; que d'ailleurs il entrait dans mes formules, que c'était moi qui l'avais commandé.

Il nous poussait, nous excitait ; tout eut bientôt changé de face. Là était une excavation ; ici un bassin, une chaussée. Nous fîmes des allées, des grottes, des cascades ; le terrain prit de la vie, du mouvement. Ce ne fut que saules, chênes, pêchers ; nous ménageâmes de l'ombre autour de l'habitation. Nous avions achevé l'agréable ; nous travaillâmes à l'utile. Nous divisâmes la terre ; nous la fumâmes, l'ensemençâmes ; nous la couvrîmes de haricots, de pois, de toutes les plantes potagères qui se cultivent dans l'île. Le gouverneur entendit parler de nos plantations. Elles lui parurent suspectes. Ce grand mouvement devait cacher une conspiration, un complot ; il accourut. Je faisais ma promenade accoutumée. Il m'aperçut, pressa le pas et me joignit. " C'est vous qui avez conseillé ce violent exercice au Général Bonaparte." J'en convins. Il leva les épaules,

et m'assura qu'il n'y concevait rien.—" S'exterminer, transplanter des arbres dans une terre sans humidité, sous un ciel brûlant; c'est peine perdue, ils mourront: vous n'en élèverez pas un.—" Je remerciai son excellence de sa touchante sollicitude, et l'assurai qu'il présumait trop mal du pays qu'il commandait; que nos élèves venaient à merveille, que plusieurs bourgeonnaient déjà. Il secoua la tête, et s'éloigna. Je rendis compte à l'Empereur de la rencontre que j'avais faite. " Ce misérable m'envie les instans qu'il ne m'empoisonne pas. Il veut, il appelle ma mort; elle tarde au gré de son impatience. Qu'il se rassure; ce ciel horrible est chargé du forfait. Il le consommera plus tôt qu'il ne pense."

Au train dont nous allions, nous eussions bientôt exploité l'île entière, et nous n'en avions qu'une fraction. Napoléon s'en aperçut, ralentit les travaux, nous restâmes seuls pour achever les semis. J'ouvrais le sillon, il répandait la semence, la couvrait, raisonnait, contait une anecdote, et n'arrêtait que pour me faire une plaisanterie. Un jour qu'il disposait une touffe de haricots, il aperçut des radicules, et se mit à discourir sur les

phénomènes de la végétation. Il les analysait, les discutait avec sa sagacité ordinaire, et en concluait l'existence d'un être supérieur qui présidait aux merveilles de la nature.— " Vous n'en croyez rien, Docteur; vous autres médecins, vous êtes au-dessus de ces faiblesses. Dites-moi, vous qui connaissez si bien le corps humain, qui en avez fouillé tous les détours, avez-vous jamais rencontré l'âme sous votre scalpel? Où réside-t-elle? dans quel organe?" Je tardais à répondre. " Allons, franchement, il n'y a pas un médecin qui croie en Dieu, n'est-ce pas?—Non, Sire, l'exemple les séduit, ils prennent le mot des mathématiciens.—Eh mais! ceux-ci sont ordinairement religieux. . . . . Votre récrimination cependant me rappelle un mot curieux. Je m'entretenais avec L. . . . . je le félicitais d'un ouvrage qu'il venait de publier, et lui demandais comment le nom de Dieu, qui se reproduisait sans cesse sous la plume de Lagrange, ne s'était pas présenté une seule fois sous la sienne. C'est, me répondit-il, que je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse." Je m'emparai de l'anecdote, je lui citai Lalande et quelques autres, il n'en persistait pas moins dans son opinion.

Nous n'étions la plupart que des athées. Du reste aussi poltrons que peu crédules, nous n'y étions plus dès que le canon tonnait ; les plus habiles se déconcertaient à la vue du champ de bataille, ce n'était qu'à force de temps, d'habitude qu'ils acquéraient l'assurance nécessaire aux opérations. Il avait souvent réfléchi à ce trouble funeste. Il eût voulu qu'il ne fût permis de courir la clientèle qu'après avoir fait une campagne ou deux. " C'est un début auquel je n'eusse pas échappé moi-même s'il m'eût connu." Cette prise à partie le ramena sur quelques-unes de ses expéditions. Il rendit hommage aux services de la chirurgie militaire, loua son zèle, son activité, et vanta beaucoup la constance qu'elle avait déployée dans plusieurs circonstances difficiles. Il l'avait au reste constamment surveillée, encouragée. Quelquefois même il s'était chargé de faire exécuter ses prescriptions. La fièvre exerçait ses ravages parmi les troupes qui assiégeaient Mantoue. Le soldat épuisé succombant au mal, se refusait au secours de l'art. Le général accourut, jeta du quinquina dans les futailles, et distribua lui-même l'infusion aux corps à mesure qu'ils défilaient. Sa sollicitude ranima

les courages, on se soumit au médicament, on se trouva mieux ; mais ce ne fut que lorsque cette espèce de contagion fut tout-à-fait détruite, qu'il cessa de veiller en personne à la santé des troupes. Il avait fait plus en Égypte : il avait recherché, assuré, réglé tout ce qui pouvait prévenir les maladies, ou en abréger la durée. Le bain, la propreté, les mesures hygiéniques étaient le texte ordinaire des ordres du jour. Il n'y avait pas jusqu'aux postes de Boulac, aux limites que ne devaient pas franchir les convalescens, qu'il n'eût déterminés. " Les jardins sont assez spacieux, qu'ils s'y promènent et ne sortent pas, de crainte qu'une émeute, un revers ne les livre aux poignards des Turcs." En Syrie, les blessés, les malades ne cessèrent d'être l'objet de sa sollicitude. Il fit ouvrir des hôpitaux à Jaffa, à Ramleh, à Scheffamer, et rien n'égala sa douleur quand il apprit qu'un misérable avait fait servir à une spéculation particulière les chameaux destinés au transport des médicamens. Il voulait le faire juger, fusiller ; il n'y avait pas de peine assez sévère pour une action aussi infâme ; mais le corps eût été déshonoré sans que les braves que le fer avait atteints fussent soula-

gés ; il fit grâce de la vie au malheureux et le chassa des rangs. Saint-Jean d'Acre reçut des renforts ; nous essuyâmes des pertes, il fallut lever le siége, mais avant tout évacuer les blessés. C'est ici que se montre dans tout son jour la sollicitude du général ; mais je ne raconte pas, je cite : ce n'est pas moi qui m'abaisserai à discuter une ignoble calomnie.

" *Au Contre-Amiral Perrée.*

" Au camp devant Acre, le 22 Floréal an VII (11 Mai 1799).

" Le Contre-Amiral Gantheaume vous fait connaître, citoyen amiral, ce que vous avez à faire pour enlever quatre à cinq cents blessés que je fais transporter à Tentoura, et qu'il est indispensable que vous transportiez à Alexandrie et à Damiette : vous vaincrez, par votre intelligence, vos connaissances nautiques et votre zèle, toutes les résistances que vous pourriez rencontrer ; vous et vos équipages acquerrez plus de gloire par cette action que par le combat le plus brillant ; jamais croisière n'aura été plus utile que la vôtre, et jamais frégates n'auront rendu un plus grand service à la république."

" *Au Général Dugua.*

" Au camp devant Saint-Jean d'Acre, le 27 Floréal an VII (16 Mai 1799).

" Vous devez avoir reçu, citoyen général, le bataillon de la quatrième légère, que j'ai fait partir il y a quinze jours, et qui à cette heure doit être arrivé au Caire.

" Sous trois jours je partirai avec toute l'armée pour me rendre au Caire : ce qui me retarde, c'est l'évacuation des blessés, j'en ai six à sept cents.

" Je me suis emparé des principaux points de l'enceinte d'Acre ; nous n'avons pas jugé à propos de nous obstiner à assiéger la deuxième enceinte, il eût fallu perdre trop de temps et trop de monde.

" Djezzar a reçu il y a deux jours une flotte de trente gros bâtimens Grecs, et cinq à six cents hommes de renfort. Cette expédition était destinée pour Alexandrie.

" Perrée a pris deux de ces bâtimens, dans lesquels étaient les canonniers, les bombardiers et mineurs, ainsi que plusieurs pièces de canon.

" Prenez des mesures pour que la naviga-

tion de Damiette soit sûre, et que les blessés puissent filer rapidement dans les hôpitaux du Caire."

"*A l'Adjudant-Général Almeyras.*

"Au camp devant Acre, le 27 Floréal an VII (16 Mai 1799).

"On va évacuer le plus de blessés possible sur Damiette; si les communications sont libres, faites-les filer sur-le champ au Caire, où ils trouveront plus de commodités. Il y en aura quatre à cinq cents.

"Il sera nécessaire d'avoir à Oum-Faredge une certaine quantité de barques prêtes pour les malades ou blessés que nous pourrions avoir avec nous."

"*A l'Adjudant-Général Boyer.*

"Au camp devant Acre, le 27 Floréal an VII (16 Mai 1799).

"Faites filer les blessés sur Jaffa ou sur les frégates. L'adjudant-Genéral Leturcq qui est à Caiffa, vous en enverra demain un grand convoi.

"Faites en sorte que le 13 au Matin il n'y

ait à Tentoura ni malades ni blessés. Deux cents malades vont être évacués demain à Tentoura, venant de Mont-Carmel, faites-les évacuer de suite sur Jaffa.

" Faites embarquer, autant qu'il vous sera possible, l'artillerie qui vous a été envoyée à Jaffa, sans cependant faire tort aux malades.

" Faites en sorte que demain au soir j'aie un état exact des blessés évacués et de ce qui reste.

" Faites connaître aux blessés que l'ennemi a voulu faire une sortie, qu'il a perdu quatre cents hommes, et qu'on a pris neuf drapeaux."

" *A l'Adjudant-Général Leturcq.*

" Au camp devant Acre, 27 Floréal an VII (16 Mai 1799).

" Faites filer, citoyen, demain matin quatre cents blessés sur Tentoura. L'Adjudant-Général Boyer me mande qu'il en a fait partir aujourd'hui quatre cents par terre et cent cinquante par mer; vous me mandez que vous n'en avez fait partir aujourd'hui que cent: ainsi il serait possible que les frégates se présentassent, et qu'il n'y eût pas de blessés, ce qui serait un contre-temps facheux; ne perdez donc pas un moment.

« Faites en sorte que demain à midi j'aie un état des blessés à Caïffa, et au Mont-Carmel. Les malades devront être aussi évacués, mais séparément.

« Il est nécessaire que le 29 au Soir il ne reste pas un seul malade ni blessé à Caïffa."

"*Au Général Berthier, Chef de l'Etat Major.*

« Vous voudrez bien donner des ordres sur-le-champ pour qu'il soit établi deux hôpitaux au village de Scheffamer, l'un pour les blessés et l'autre pour les fiévreux.

"Ces deux hôpitaux seront établis dans le château. Demain à midi tous les fiévreux et blessés qui se trouvent dans ce moment-ci à l'ambulance et à l'hôpital du camp, et tous les malades qui seront au camp seront évacués sur ledit hôpital.

« Il sera établi une pharmacie; une commissaire des guerres, les médecin et chirurgien en chef, et le directeur des hôpitaux se rendront sur-le-champ au village de Scheffamer pour organiser lesdits hôpitaux.

« Le capitaine des dromadaires qui est au quartier général sera nommé commandant de ce village.

" Le troisième bataillon de la dix-huitième, hormis la compagnie des grenadiers, y tiendra garnison."

" *A l'ordonnateur en chef Daure.*

" Je viens de faire la visite de l'hôpital. On y manque de marmites et de vases pour laver les plaies.

" Il ne faut pour les blessés que de l'orge et du miel pour faire la tisane, et il n'y en a point. Ces malheureux qui ont tant de droits à notre intérêt souffrent, et cependant l'on vend journellement dans le camp de l'orge et du miel.

" Je vous requiers de faire acheter le plus promptement possible de l'orge, du miel, et des vases, qu'il est aisé de se procurer dans la montagne.

" Le linge et la charpie sont sur le point de manquer ; ordonnez également qu'on prenne des précautions sur cet objet."

Je citerai encore une pièce : sa date, le lieu, les circonstances où elle fut écrite la rendent précieuse ; on ne chérit pas à cette distance des souvenirs fâcheux, on les rappelle encore

moins. Je veux parler des instructions données au Duc de Trévise, lorsque Napoléon évacua Moscou. Je les tire des Mémoires d'un de ses aides de camp, qui avait fait la campagne d'Égypte, et devait savoir à quoi s'en tenir au sujet de l'anecdote à laquelle ce prince faisait allusion *

Nous jardinions, nous causions, nous nous entretenions d'histoire naturelle, de médecine, de guerre, de politique, de tout ce qui s'offrait aux observations ou aux souvenirs de l'Empereur. Mais la conversation amenait-elle quelque trait, quelque circonstance qui lui rappelât l'impératrice ou son fils, il s'interrompait aussitôt, et ne s'occupait plus que des qualités de l'une et de la destinée de l'autre. " Quel abandon ! quels malheurs !" Mais il avait son nom, il aurait son courage, il ne s'en laisserait pas déshériter ; et passant brusquement à Marie-Louise, comme s'il eût craint de mesurer l'avenir de cet enfant, il se répandait en éloges sur sa bonté, sa douceur, l'inaltérable tendresse qu'elle avait pour lui ; il la payait de retour, et cette affection peut-être avait causé sa perte. S'il l'avait moins aimée, il n'aurait pas écrit la lettre fatale qui

* Voyez les Mémoires du Général Rapp.

tomba dans les mains des alliés. Il eût probablement été suivi, vainqueur, et la France eût été sauvée. Le sort en décida autrement, il abdiqua, l'impératrice dut se retirer à Vienne. Tant de secousses produisirent leur effet. La santé de cette princesse se dérangea; les médecins lui conseillèrent les eaux d'Aix, elle s'y rendit. F..... qui les prenait eut aussitôt la fièvre. Marie-Louise était accompagnée de Madame de Brignolles, de Corvisart, d'Isabey; Talma avait apparu, la conspiration était patente, le trône en danger; il fallait tout mettre en œuvre pour déjouer la trame. Il écrivait, priait, dénonçait; autorité civile et militaire, il stimulait tout. Il demandait à l'une ses espions, à l'autre ses gendarmes; l'impératrice ne faisait pas un pas qui ne fût pour lui un sujet d'angoisses. Elle vivait cependant de la manière la plus simple; elle se promenait, courait, se mêlait à la foule, et ne s'occupait que de sites, de points de vue qu'elle gravissait avec la légèreté qui lui est naturelle; mais elle écoutait des vers qui rappelaient ce que nous avions fait; elle chérissait le nom de son époux, elle adorait son fils. F....., le Duc de C..... n'en dormaient pas. Une cir-

constance ajoutait à leurs alarmes; elle avait accueilli quelques-uns de nos soldats, rassemblé douze à quinze cents hommes; elle allait conquérir la France. Lacronier accourut au-devant de cet affreux malheur. Il avait des troupes, une ordonnance; il voulait fermer Saint-Jeoire aux courriers Autrichiens. Mais Neiperg se fâcha, menaça; le gendarme n'osa passer outre, et F..... resta en proie à ses anxiétés. Elles étaient véritablement risibles. Les hommes, les choses, tout lui portait ombrage; il se désolait de voir que Marie-Louise "continuait à se lier de cœur aux intérêts de Napoléon." Pour surcroît d'angoisses, le départ de l'impératrice, qui était fixé au 1er Septembre, n'eut pas lieu. Ce retard inattendu faillit brouiller sa cervelle; il ne rêva plus que désastres, que fuites, qu'insurrections. Le délai partait de l'Ile d'Elbe; la chose était claire, on n'en pouvait douter. Le pauvre A....., travaillé de tous côtés par la peur, finit par céder à un sentiment qu'il n'avait jamais connu. Il est vrai qu'il avait ses motifs, et qu'il était vieilli, mais la circonstance lui avait rendu l'activité de sa jeunesse; espions, dépêches, il avait du temps pour tout. Il faisait recon-

naître l'Italie, cherchait à rallier la nation à son souverain, et qui plus est à son souverain légitime. "Savez-vous le moyen qu'il imaginait pour parvenir à ce grand résultat? le sacre. Le même jour, à la même heure, toute la France, troupes, population, fonctionnaires devaient être entrainés dans les temples pour y proclamer, quoi? leur reconnaissance. Elle devait être vive assurément, et puis était-ce au héros de.... à se faire le capucin du parti? On n'est pas ainsi infidèle à sa gloire. Ce n'est pas lorsqu'on touche au terme de la vie qu'il convient de la flétrir; mais le temps use tout jusqu'à la dignité personnelle." Comme il parlait, il aperçut Reade. "Quant à celui-là, dit-il, il est à l'épreuve des années. C'est l'acier qui émousse la lime. Je mets l'age au défi, il ne le rendra pas plus vil. Il était digne d'être appareillé avec le Calabrois.—Vous le flattez, Sire; ses placards étaient médiocres, et les quatrains de Sir Hudson sont charmans.—Comment, ce barbet!"—Oui, Sire; il tourne aussi bien un vers en Latin qu'en Français. C'est le Tyrtée du Col de Tende, vous en allez juger. Vous aviez mis en défaut la sagacité Britannique, enlevé Malte, Alexandrie, vous menaciez les

comptoirs de la Mer Rouge ; l'Angleterre tremblait pour son commerce. Elle armait à Bombay, à Gibraltar, à Calcutta, et l'Amiral Blancket avait fait voile pour insurger les Arabes. Tous ces préparatifs néanmoins ne calmaient pas ses alarmes, elle sentait qu'elle avait besoin d'embraser le monde pour arrêter vos efforts. Elle mendiait la guerre en Europe ; mais votre nom glaçait tous les courages, elle imagina que vous étiez mort. Lowe mit la nouvelle en vers, et la fit placarder en Italie. Elle était ainsi conçue :

Bonaparte a été pris à Alexandrie ;
Il a perdu sa funeste vie.
Français, tremblez !
Vous serez guillotinés.

" — * * * * * que chacun parle son langage. Est-ce tout ?—Non, Sire, et voici qui vaut mieux.

" *Anglorum rursùs virtutem sentit ; fur, cave ! Jam enim furum dux Bonapars cecidit.*

" —C'est bien pour sa poésie ; mais ses exploits, qu'en savez-vous ?—Peu de chose. Ces sortes d'affaires sortent du cercle de celles dont je m'occupais, je n'y prêtais pas une

oreille bien attentive. Cependant comme j'étais fort repandu à Florence, que ma profession me donnait accès dans toutes les familles, je recueillais forcément une foule de détails précieux. L'un me parlait du dessein qu'avait eu le roi Sarde de pousser à bout les Français afin d'obtenir la palme du martyre, l'autre m'exposait les projets de son ministère et les espérances qu'il fondait sur les *chasseurs francs*. L'armée que commandait Brune avait été sur le point d'être anéantie. Chaque prince devait simuler des insurrections dans ses états, feindre des craintes, réclamer des secours. Nos forces une fois éparpillées, l'Autriche marchait, le peuple courait aux armes ; on faisait main basse sur le dernier de nos soldats ; on s'était procuré des armes, des munitions, des hommes, tout allait au mieux ; mais une dame de la cour eut des scrupules, elle les confia à son confesseur. Celui-ci trahit le ministère, donna l'éveil à Brune, et le coup fut manqué. J'appris de la même manière les manœuvres qui avaient si long-temps troublé la Ligurie, agité la Cisalpine, et mis Bologne en combustion. Beccalozi voulait se faire acheter par l'aristocratie, Lahoz avait ses vues, Feneroli sa chimère. Chacun intriguait, conspirait, se

livrait aux espérances les plus coupables. Sommariva entretenait des intelligences à Lucques; Porro excitait les mécontens de Gênes; Zorti ceux d'Oneille; personne ne pouvait répondre de son existence que déjà on était occupé de guerre, de conquêtes. La présence de nos troupes ne permettait pas à l'ambition de prendre son essor. Elle disposa ses mesures en consequence; elle entrava le service, ameuta le peuple, encouragea tous les excès. Ce ne fut qu'insurrections, qu'assassinats, que désastres; nous fûmes rejetés sur le col de Tende. Nous avions éprouvé des révers, il s'agissait d'appeler le midi au meurtre à la revolte, l'Angleterre dépècha Lowe. Il se glissa comme un malfaiteur dans les montagnes qu'occupaient nos troupes, y organisa quelques attentats obscurs, et s'échappa à la hâte dès qu'il apprit vos succès.

17 *Décembre.*

1 heure A. M.—La santé de l'Empereur se soutenait depuis plus d'un mois. Les forces étaient revenues; les fonctions digestives avaient repris, tout semblait au mieux lorsque le mal se réveille avec plus d'intensité.

De violentes tranchées de colique se font sentir, la douleur au foie devient insupportable, ce sont tous les symptômes d'une entérite. — Bains.—Lavemens simples et adoucissans.— Fomentations émollientes au bas-ventre. Je conseille l'huile de ricin.

18 *Décembre.*

6 heures A. M.—Les tranchées perdent un peu de leur violence ; mais sans cesser entièrement ni laisser un instant de repos au malade. Une toux sèche, fatigante se manifeste à la pointe du jour, l'emploi des anodins en diminue l'intensité.—Bain.

19 *Décembre.*

10 heures A. M.—La fin de la journée d'hier a été assez tranquille. Les tranchées se sont renouvelées dans la nuit avec moins d'intensité et de fréquence. La douleur au foie a presque entièrement disparu.

20 *Décembre.*

2 heures P. M.—L'Empereur est un peu mieux ; il repose quelques instans, et prend un bain a l'entrée de la nuit.

21 *Décembre.*

9 heures A. M. L'Empereur se trouve beaucoup mieux qu'hier ; il fait quelques tours de promenade, rentre et prend un bain.

J'avais été faire une course comme à mon ordinaire, je m'étais égaré quelques instans dans le parc, et rentrais comme Napoléon sortait du bain. " Je croyais, me dit ce prince, que vous traitiez les médecins Anglais. Est-ce qu'ils n'ont pas été exact au rendez-vous ?— Non, sire, ils ont paru isolement sensibles à l'invitation ; ils l'ont acceptée avec reconnaissance, mais ils se sont ravisés tout à coup, et se sont degagés. J'ignore si la main qui les a retenus n'est pas celle qui vient de me faire arrêter. — arrêter ! — Oui, sire. Je gagnais paisiblement ma hutte, le factionnaire m'a refusé le passage, j'ai été conduit au corps de garde : c'est ce qui m'a mis en retard." L'Empereur laissa tomber la conversation ; je n'insistai pas, et me retirai. Mais les vexations devenaient personnelles ; je fus encore arrêté, insulté les jours suivans ; Napoléon ne voulut pas que je l'endurasse. " Ecrivez à ce Calabrois : dites-lui tout le mépris que sa basse

méchanceté vous inspire, que vous vous retirerez s'il persiste. Je ne veux pas qu'on vous refuse de l'air, qu'on vous fasse périr sous mes yeux." J'étais outré, ma lettre fut bientôt faite.

Longwood, 22 Décembre 1819.

" Excellence,

" Pardonnez à mon importunité si j'interromps vos occupations pour vous entretenir de circonstances qui me sont personnelles. Hier au soir sur les sept heures, revenant de ma promenade dans le parc, je fus arrêté par la sentinelle placée près de la grille du jardin; pendant plus d'une demi-heure je me vis empêché de rentrer dans mon habitation, qui n'est éloignée de là que d'environ vingt-cinq toises, encore ne recouvrai-je ma liberté qu'à la requête du sergent du corps-de-garde de Longwood, que je fis demander, à defaut du capitaine d'ordonnance alors absent. Déjà, dans la soirée de Dimanche, 19 du courant, au moment où je revénais de ma promenade accoutumée, j'avais été également arrêté par une sentinelle placée au même endroit; mais celle-ci, beaucoup moins sévère que celle d'hier au soir, me permit après quelques instans de rentrer librement chez moi. Ainsi

dans le court espace de trois mois, durée de mon sejour dans cette ile, je me suis vu arrêté trois fois. Il me semble que de tels procédés sont diamétralement opposés aux témoignages de bienveillance et aux assurances réitérées que V. Exc. a bien voulu me donner ; ils le sont sans doute à la conduite tracée pour le gouvernement de Sainte-Hélène, conduite qui m'a été officiellement communiquée avant mon départ d'Europe, et à laquelle je n'ai point hésité d'ajouter foi, puisque ce n'était pas des criminels que l'on tenait renfermés ici. Cependant je me trouve confiné dans mon habitation comme dans un cloitre ; et à moins d'être accompagné par un de vos subordonnés, je ne puis ni voir ni traiter personne hors des limites que vous-même vous avez tracées. D'une autre part, je me vois un particulier parfaitement bien accueilli par mes confrères, et en public évité, repoussé même par eux. Je veux croire que cette espèce d'éloignement ne provient que de la terreur profonde qu'on a jetée dans l'esprit des habitans de cette île, mais la situation où je me trouve est on ne peut plus pénible, on ne peut plus difficile à supporter ; aussi, sans le motif qui m'a fait venir ici, sans le traitement

que j'ai déjà employé avec succès contre l'endémie-hépatique chronique, qui, sous ce climat variable et dangereux, attaque depuis long-temps la santé de l'Empereur Napoléon, je ne vous cache point que j'aurais déjà pris le parti de solliciter de votre Exc. la liberté de retourner dans ma patrie.

"Du moins pourrai-je vous demander de prendre en considération le véritable état des choses, la chaleur de la saison, la force du soleil qui darde ses rayons presque perpendiculairement sur nos têtes, et dont les effets aussi prompts que funestes ne sont sans doute pas inconnus à V. Exc. J'oserai vous prier de vouloir bien songer au climat insalubre que nous habitons, et enfin de m'epargner le déplaisir d'être arrêté pendant les heures, qui, dans cette saison, sont les seules auxquelles on puisse se promener au moins dans le parc, et respirer un air pur, ou pour mieux dire moins malfaisant, puisque déjà, à deux reprises différentes, je me suis vu atteint de violentes coliques qui m'ont retenu plusieurs jours au lit, et n'ont pas été sans danger pour moi.

"J'ose encore supplier V. Exc. de vouloir bien nous accorder la liberté commune à

tous les hommes de bien, à tous les hommes qui n'ont pas même l'ombre d'un délit à se reprocher, si toutefois il y a quelque liberté possible dans cette île.

« Veuillez m'excuser, monsieur le gouverneur, de vous avoir interrompu pendant si long-temps, pour vous informer de l'état fâcheux où je me trouve par rapport à l'exercice de ma profession.

« J'ai l'honneur d'être,

« De votre Excellence,

« Monsieur le gouverneur,

« Le très-humble et très-obéissant serviteur,

« F. ANTOMMARCHI.»

— « C'est bien, me dit l'Empereur ; adressez-vous aussi à Hamilton. Ce ministre a donné des éloges à vos travaux ; il vous porte de l'intérêt il n'est pas possible qu'il souffre que le bourreau vous refuse jusqu'à la faculté d'aller respirer un peu d'air sous un arbre sans feuillage.»

Je suivis le conseil et j'écrivis :

« Longwood, 23 Décembre 1819.

« Monsieur,

« Trois mois se sont déjà écoulés depuis

que je suis arrivé dans cette île, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer dans une autre lettre. Permettez-moi de profiter des témoignages de bienveillance que vous avez bien voulu me donner, pour vous informer de ma situation dans un lieu où je suis venu de ma propre volonté.

"Je commence par vous avouer avec franchise que je ne conçois pas pourquoi l'on veut me contraindre à considérer ma condition comme celle d'un moine, d'un anachorète ou d'un esclave, lorsque des habitudes dès longtemps acquises, me rendent on ne peut moins propre à remplir les devoirs que de semblables états pourraient m'imposer.

"Je me trouve au milieu de l'Océan, placé dans une île presque inhabitable, et privé de toute espèce de liberté. Que puis-je craindre de plus? — Telle est pourtant ma situation; c'est peu de consacrer tout mon temps à l'étude et au soulagement de l'humanité souffrante, dans cette île que la nature semble avoir marquée d'une empreinte profonde de tristesse et de réprobation; je vois encore ses habitans éviter le voisinage de Longwood avec autant de crainte que dans l'éternité ils pourraient fuir l'approche de l'enfer. Cette terreur parait s'être emparée de leur esprit de manière

à y éteindre tout autre sentiment. Mes confrères partagent l'épouvante générale, et l'on dirait qu'ils tremblent à mon aspect, de sorte qu'au lieu des politesses dont j'ai coutume d'user à leur égard, je ne reçois d'eux que des duretés et des refus; encore ne m'est-il guère permis de les blâmer, puisqu'ils ne pourraient s'approcher de moi ni me dire un seul mot, sans que les autorités locales en fussent aussitôt informées. Des lunettes d'approche braquées contre nos habitations pénètrent jusque dans nos appartemens, et des télégraphes, organisés avec beaucoup de soin, rapportent sur-le-champ tout ce qui s'y passe. Pour peu que je veuille porter mes pas hors des étroites limites, qu'on nous a fixées, je suis forcé d'accepter la compagnie d'un agent du gouverneur, chargé de rendre un compte fidèle de tout ce que je puis dire ou faire en sa présence, de sorte que, pour me soustraire au danger de ses révélations, je me vois contraint de renoncer à toute espèce de relations et de rapports sociaux. Ce n'est pas tout; passé six heures et demie du soir, il ne m'est plus permis de me promener, même dans le parc voisin de mon habitation, et ce qu'il y a de pire, c'est que les habitans de Longwood

qui se trouvent dehors après cette époque, ne peuvent plus rentrer chez eux, comme cela m'est déjà arrivé trois fois. A-t-on jamais entendu parler d'une mesure à la fois plus absurde et plus tyrannique, surtout dans le climat brûlant où nous nous trouvous ?

" Dès six heures et demie du soir, l'enceinte de Longwood, renfermée dans un cercle d'environ trente toises de rayon, est entourée d'un grand nombre de sentinelles qui ont la consigne expresse de ne laisser entrer ni sortir personne, et d'arrêter tous ceux qui se présentent. A neuf heures, les mêmes sentinelles resserrent leur cordon, et se trouvent placées si près des habitations qu'il m'est impossible de sortir de mon appartement pour me rendre à ma pharmacie, chez le Comte Bertrand, ou même jusqu'aux écuries, sans être exposé à quelques coups de baïonnette, faute de pouvoir répondre convenablement aux *qui vive!* que l'on me crie dans une langue que je ne connais point encore. Le soir ou pendant la nuit, lorsque mes devoirs m'appellent auprès de l'Empereur, comme les dispositions locales de Longwood ne me permettent point de traverser ses appartemens, je suis forcé de passer entre les

mains de je ne sais combien de sentinelles qui m'épient, me guettent, et ne me quittent pas des yeux que je ne sois rendu à ma destination.

" Tel est l'exposé fidèle de la situation affreuse où je me trouve, et si votre bienveillante médiation auprès de Lord Bathurst ne parvient pas à m'obtenir assez de liberté pour que je puisse du moins acquérir quelques notions scientifiques relativement à ce triste rocher, je ne sais si ma résignation pourra supporter plus long-temps l'excès de violence auquel elle est en butte ; mais je suis plein de confiance en votre puissante protection, et j'ose espérer que vos soins généreux parviendront à me rendre ce séjour moins triste et moins pénible.

" Veuillez agréer l'assurance sincère du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

" De votre excellence,

" Le très-humble et très-dévoué serviteur,

" F. ANTOMMARCHI."

Je me plaignais, je n'avais rien de mieux à faire. Son excellence s'en souciait peu ; mais le ministre m'avait témoigné de l'intérêt ; je

recourais à lui, le cas devenait plus grave; les limites furent éloignées; je pus respirer, circuler à l'aise; je n'eus plus à craindre de me voir déposé dans un corps-de-garde ou percé d'un coup de baïonnette. Ce ne fut pas tout; Hudson joignit des conseils à la liberté, et m'adressa une homélie qu'en vérité je méritais bien: j'avais sans cesse à la bouche un nom qu'il ne devait pas entendre; je ne parlais que de l'Empereur; je voulais l'obliger à refuser mes lettres, le priver du plaisir de correspondre avec moi. La sollicitude était touchante, mais s'adressait mal.

Nous avions fait nos dispositions pour creuser un bassin; l'Empereur était en large pantalon, en veste, avec un énorme chapeau de paille de Bengale sur la tête, et des espèces de sandales aux pieds. Je laissai ce galimatias sans réponse, et le suivis vers une troupe de Chinois qu'il avait appelés pour donner le dernier coup de main à nos travaux. Nous les apercevions qui nous examinaient, riaient, devenaient moins bruyans à mesure que nous nous avansions.—" Qu'ont-ils donc? qu'est-ce qui les égaie? serait-ce mon costume?—Probablement, lui dis-je, ils s'étonnent de vous voir vêtu en ouvrier comme eux."—

Nous les avions joints ; ils se mirent à l'ouvrage, et se continrent quelque temps ; mais la gaieté l'emporta bientôt, et devint si générale, qu'elle le gagna lui-même.—" Qu'ont-ils ? que disent-ils ?"—Aucun de nous ne comprenait le Chinois ; nous ne pûmes lui répondre.—" C'est mon costume ! il est en effet assez plaisant. Mais il ne faut pas qu'en riant ils soient brûlés par la chaleur ; je veux que chacun d'eux ait aussi son chapeau de paille, c'est un petit cadeau que je leur fais." —Il s'éloigna, se dirigea vers une touffe d'arbres. Nous croyions qu'il était allé chercher le frais lorsque nous l'aperçûmes qui était à cheval, suivi de son piqueur. Il fit quelques tours, partit au galop, et gagna Dead-Wood. Parvenu au sommet de la position, il s'arrêta, déploya sa lunette, la promena tout autour de lui, et revint avec la même vitesse qu'il était allé. Cette excursion si simple devint aussitôt une affaire d'état. On avait aperçu un cavalier équipé à la Chinoise. Comment était-il apparu ? d'où venait-il ? que voulait-il ? le gouverneur ne le pouvait comprendre. L'Empereur, qui s'amusait de ses terreurs, imagina de les accroître encore. Il costuma Vignali comme il l'était lui-même ; lui donna

son cheval, son piqueur, sa lunette d'approche, lui ordonna de marcher vite, et de faire mine d'observer. Le missionnaire alla, fut aperçu, signalé, mit en rumeur l'île entière. Hudson, Gorrequer, Reade, tout fut aussitôt sur pied, accourut à Longwood. C'était une conspiration, un enlèvement ; c'était. . . .Vignali déguisé. Le gouverneur se retira confus. Je me trouvais sur son passage: il vint à moi, déclama, exhala sa colère, et finit par déclarer qu'après tout celui qui le mystifiait n'était qu'un usurpateur.—" Sans doute."—Mon ton de bonhomie le trompa. Il me flattait de l'œil, s'emportait, jurait ; et, terminant par le coup de massue, il conclut encore que c'était un usurpateur, que je ne pouvais le nier.—" Non, assurément, lui répondis-je ; c'est un fait dont je suis trop honteux pour le contester."—S. Exc. étonnée se dérida tout-à-fait, et m'invita à la confiance. J'y répondis sur l'heure.—" L'Empereur, car en l'appelant général, vous lui faites grâce d'une usurpation, et je veux les compter toutes, est tout noir du crime que vous lui réprochez. A Toulon, il usurpa la victoire, et fit méchamment tomber les torches des mains de votre Érostrate ; il l'usurpa encore à Montenotte,

à Castiglione, à Lodi, sur le Tagliamento; il usurpa notre admiration par la rapidité de ses triomphes; il l'usurpa par la vengeance qu'il tira sous les murs de Pavie de l'affront fait à François 1er; il l'usurpa par cette retraite fameuse où, sacrifiant ces espérances et ses parcs, il leva le siége de Mantoue, courut vaincre, et apprit à l'ennemi qu'une surprise, un succès, ne sont souvent que le prélude d'une grande défaite. Il l'usurpa encore lorsque, abandonné à lui-même, privé de flottes, de transports, il faisait la guerre au milieu des déserts, ouvrait des canaux, fouillait des sables, et cultivait, en combattant, tous les arts de la paix."

J'allais continuer l'histoire des usurpations: mais je rappelai maladroitement la manière dont les émigrés avaient été mitraillés à Quiberon, les Russes au Helder; son excellence n'en voulut plus.

Je rejoignis nos Chinois que l'Empereur excitait au travail. " Eh bien, que vous a dit Hudson; ne craint-il pas qu'il me vienne quelque jour des ailes et que je n'échappe au cercueil?—Je l'ignore; je lui racontais comment vous aviez usurpé la victoire, l'admiration publique: l'esquisse lui a déplu, il s'est

eloigné." — Napoléon s'amusa beaucoup de cette nouvelle mésaventure. Il riait, plaignait Hudson, et trouvait que c'était trop pour un jour. Il passa peu à peu aux événemens dont j'avais voulu entretenir Lowe, rappela quelques anecdotes, donna des éloges à l'un, cita un trait honorable à l'autre.—" Augereau avait de l'habileté, du courage; il était aimé des soldats et heureux dans ses opérations. Joubert avait le génie de la guerre, Masséna une audace, un coup d'œil que je n'ai vu qu'à lui; mais il était avide de gloire, et ne souffrait pas qu'on le frustrât des éloges qu'il croyait avoir mérités. Les rapports étaient rédigés à la hâte, destinés à satisfaire la curiosité des oisifs et ne faisaient quelquefois pas à chacun sa véritable part. Il ne trouva pas que les services qu'il avait rendus devant Mantoue fussent suffisamment appréciés; il réclama" " J'ai lu, m'écrivit-il, votre relation de la bataille de Saint-Georges et de l'affaire de Cerea. C'est avec la dernière surprise que j'ai vu que vous faisiez l'éloge de quelques généraux qui, bien loin d'avoir contribué au succès de cette heureuse journée, ont failli faire écraser une colonne de ma division destinée à l'attaque de la Favorite, et

vous ne dites pas un seul mot de moi ni de Rampon ! j'ai aussi à me plaindre de vos rapports de Lonado et de Roveredo, dans lesquels vous ne me rendez pas la justice que je mérite. Cet oubli me déchire le cœur, et jette du découragement dans mon âme. Je rappellerai, puisqu'on m'y contraint, que le gain de la bataille de Saint-Georges est dû à mes dispositions militaires, à mon activité, à mon sang-froid et à ma prevoyance.

" Par la faute du Général Sahuguet qui n'avait pas attaqué la Favorite comme vos ordres le prescrivaient, les masses de l'ennemi s'étaient jetées entre Saint-Georges et la Favorite ; et sans l'ordre que je donnai à l'intrépide Général Rampon de se porter sur ma droite, d'y attaquer l'ennemi, ma division était tournée : c'en était fait de la bataille. La brave trente-deuxième eut à soutenir un combat des plus opiniâtres pendant quatre heures, et vous ne dites pas un mot de moi ni de Rampon, qui avons joué les principaux rôles dans cette mémorable journée.

" Personne autre que Chabran n'a marché à la tête des grenadiers ; il s'y est tenu constamment : Marmont et Leclerc ne sont arrivés qu'au fort de l'action. Je n'ai assurément

qu'à me louer de la manière dont ils se sont conduits ; mais cela ne doit pas faire oublier ce que l'on doit à Chabran, sujet aussi brave qu'intelligent, pour lequel je vous demande en vain dépuis long-temps le grade de géneral de brigade.

Ma lettre est dictée avec ma loyauté et ma franchise ordinaires, et c'est en vous ouvrant mon âme que je me flatte que vous me rendrez justice ainsi qu'à plusieurs officiers de mon état major."

" Laharpe était dans le même genre; sévère, indépendant, prodigue de sa vie sur le champ de bataille ; mais jaloux de la part qu'il avait prise à la victoire. Il périt par un de ces accidens si communs à la guerre. Il revenait d'une reconnaissance; la nuit était obscure, orageuse, il ne répondit pas au *qui vive* du factionnaire, et fut victime de sa sollicitude. Il était du canton de Berne; chaud partisan des idées nouvelles, il avait été obligé de fuir, et avait eu ses biens confisqués. J'eus la satisfaction de les faire rendre à son fils. Les Suisses manquaient de grains, demandaient à en acheter en Italie; je le permis, mais à condition que la saisie serait révoquée ; et je chargeai Barthélemy, qui était

ambassadeur à Bâle, d'y tenir la main. J'eus plus de peine au sujet d'un de mes aides de camp, tué à Arcole, le brave Colonel Muiron. Il avait servi, depuis les premiers jours de la révolution, dans le corps de l'artillerie. Il s'était spécialement distingué au siége de Toulon, où il avait été blessé en entrant par une embrasure dans la célèbre redoute Anglaise.

" Son père était arrêté comme fermier général: il vint se présenter à la convention nationale, au comité révolutionnaire de sa section, couvert du sang qu'il venait de répandre pour la patrie, il réussit: son père fut mis en liberté.

" Au 13 Vendemiaire il commandait une des divisions d'artillerie qui défendaient la convention; il fut sourd aux séductions d'un grand nombre de ses connaissances et des personnes ce sa société. Je lui demandai si le gouvernement pouvait compter sur lui: Oui, me dit-il, j'ai fait serment de soutenir la république, je fais partie de la force armée, j'obéirai en obéissant à mes chefs; je suis d'ailleurs, par ma manière de voir, ennemi de tous les révolutionnaires, et tout autant de ceux qui n'en adoptent les maximes

et la marche que pour rétablir un trône, que de ceux qui voudraientr établir ce régime cruel, où mon père et mes parens ont si long-temps souffert. Il se comporta effectivement en brave homme, et fut très-utile dans cette action qui sauva la liberté.

" Je l'avais pris pour aide de camp au commencement de la campagne d'Italie : il rendit dans presque toutes les affaires des services essentiels ; enfin il mourut glorieusement sur le champ de bataille, à Arcole, laissant une jeune veuve enceinte de huit mois.

" Je demandai, en considération des services qu'il avait rendus dans les différentes campagnes de cette guerre, que sa belle-mère fût rayée de la liste des émigrés sur laquelle elle avait été inscrite, quoiqu'elle ne fût jamais sortie de France. Je réclamai la même justice pour son beau-frère, jeune homme qui avait quatorze ans lorsqu'il fut inscrit sur la liste fatale : il était en pays étranger pour son éducation."

Des hommes qui avait concouru à ses victoires l'Empereur passa aux mouvemens, aux combinaisons qui les avaient décidées. C'était une suite de conceptions, de manœuvres,

d'audace, telles que n'en présente pas l'histoire. Il avait conquis en trois ans toute la partie septentrionale de l'Italie, soutenu avec trente à quarante mille hommes les plus grands efforts de l'Autriche, et fait dans ces trois années six campagnes.

Première Campagne.

Bonaparte attire sous Gênes le Général Beaulieu, l'attaque sur ses flancs, déborde sa droite, le bat à Montenotte; se porte alternativement sur Dégo et sur Mondovi; pousse Beaulieu sur Milan, Colli sur Turin, soumet le roi de Sardaigne, passe le pont de Lodi, se rend maître de la Lombardie, traverse le Mincio, investit Mantoue; et, en moins de deux mois, des montagnes de Gênes il plante ses drapeaux sur celles du Tyrol, franchit l'Illyrie, et se trouve sur les confins de l'Allemagne.

On se rappelle encore de quelle surprise de si brillans succès frappérent toute l'Europe. Les partis en France, nos ennemis au dehors, peignaient ce général de vingt-six ans comme un jeune téméraire qui ne tarderait pas à trouver dans son audace même sa perte

et sa confusion. La suite fit voir quel cas on devait faire de leurs prédictions.

Seconde Campagne.

Le premier effet de ces succès éclatans fut d'obliger Wurmser à évacuer l'Alsace, à repasser le Rhin pour courir avec quarante mille hommes au secours du Tyrol. Ce général se présente sur l'Adige avec quatre-vingt mille combattans, occupe le Montebaldo, pénètre par le val de Sabia, et arrive en même temps à Vérone et à Brescia.

A ce nouvel et redoutable ennemi nous ne pouvions pas opposer plus de trente mille hommes; nous avions nos conquêtes à conserver, nous assiégions Mantoue, qui était sur le point de se rendre, et qui renfermait une garnison de plus de huit mille hommes. C'est dans cette seconde campagne que Bonaparte se montre supérieur à Frédéric, qui s'était trouvé dans une position semblable. Il ne s'obstine pas au siége de Mantoue, comme le Roi de Prusse au siége de Prague; mais ses résolutions, ses opérations se suivent avec la même rapidité. L'ennemi, déconcerté par cette promptitude de mouvemens, ne trouvait ja-

mais au point du jour l'armée Française, où il l'avait laissée au commencement de la nuit. Suppléant par les marches au nombre, Bonaparte se montrait toujours, et presque partout, supérieur à ses colonnes. Les batailles de Lonato et de Castiglione couronnèrent ces belles et hardies conceptions. Wurmser, vaincu malgré sa nombreuse cavalerie, rentra dans les gorges du Tyrol, laissant entre les mains des Français une grand partie de son armée.

Dans tous ces mouvemens, qui offriront d'utiles méditations à ceux qui suivent la carrière des armes, Bonaparte fit connaître que le meilleur moyen de se défendre est souvent celui d'attaquer, et que le génie de la grande guerre est surtout l'art de reprendre l'initiative, quand on l'a perdue par les premiers succès de l'ennemi.

Sa réputation fut alors établie dans toute l'Europe ; les généraux Français de toutes les armées le proclamèrent leur maître, et les vieux compagnons de Frédéric annoncèrent dés ce moment le héros qui devait reprendre le sceptre de la guerre, vacant depuis sa mort.

Troisiéme Campagne.

Bonaparte avait vaincu, mais après avoir été mis aux plus rudes épreuves : il en conservait un vif ressentiment. Il se souvenait que Wurmser avait plus d'une fois occupé son quartier-général, et ne crut pas avoir assez pris sa revanche en faisant échouer ses projets, et en détruisant une partie de son armée. Il apprend que ce géneral a reçu des renforts, et qu'il a fait un mouvement du Tyrol sur la Brenta. Aussitôt il remonte l'Adige, se porte sur Roveredo, bat la moitié de l'armée Autrichienne, s'avance vers Lavis, fait mine de marcher sur Inspruck, et se dirige tout a coup le long de la Brenta. Les disposition des Autrichiens sont vaines, il triomphe de tous les obstacles.

Bonaparte combat l'ennemi, le défait, le poursuit l'épée dans les reins, et le pousse sur l'Adige, qu'il passe avant lui. Wurmser était prés de mettre bas les armes ; mais un de ces hasards qui trompent toutes combinaisons lui ménage une retraite ; il la suit, et court s'enfermer dans Mantoue avec dix mille hommes de cavalerie, plusieurs régimens de cuirassiers, son état-major et ses bagages.

L'exécution de tous ces mouvemens fut si prompte, et la défaite si entière, que la cour de Vienne ignorait encore ses désastres lorsqu'elle apprit par la voix publique qu'elle n'avait plus d'armée en Italie, que ses frontières étaient dégarnies, et son général confiné dans la seule place qui lui restât.

Il est facile de remarquer que dans ses opérations hardies Bonaparte n'avait rien donné au hasard; et, quoique ses marches étonnent au premier coup d'œil, on s'aperçoit aisément que la retraite est toujours prévue, les dispositions, en cas de revers, arrêtées. Les militaires saisiront avec un vif intérêt les rapports nombreux et fréquens de cette campagne avec celle de l'armée de réserve; ils verront dans l'une et l'autre Bonaparte manœuvrer sur la ligne d'opération de l'ennemi, se placer entre ses troupes et ses magasins, lui intercepter sa retraite, et décider d'un seul coup du sort de toute une armée.

Quatrième Campagne.

On conçoit facilement combien ces revers multipliés durent irriter la cour de Vienne; elle n'ignorait pas que Bonaparte n'avait

qu'une poignée de monde, et elle résolut de tout tenter pour débloquer son feld-maréchal et pour sauver Mantoue. Alvinzi accourut à la tête d'une armée formidable. Cinquante mille hommes traversaient le Frioul; vingt mille arrivaient par le Tyrol; nous ne pouvions faire face à des troupes aussi nombreuses. Dans l'impossibilité de résister au choc et de garder un terrain trop étendu, le général Français ne chercha d'abord qu'à arrêter les mouvemens de l'ennemi par différens corps d'observation qu'il jeta sur la Brenta. Alvinzi les force, passe la Piave; Bonaparte est contraint d'évacuer le pays qui s'étend entre la Brenta et l'Adige. A Caldero il essaie de reprendre l'offensive; mais ses efforts ne sont pas heureux, et il apprend encore que les divisions ennemies occupent la rive droite du fleuve, et sont arrivées à Rivoli. L'Italie paraissait perdue sans ressource; on regardait la levée du blocus de Mantoue comme inévitable. On fit l'appel à Vérone; il ne donna que quinze mille combattans. L'armée défila à l'entrée de la nuit. Chacun pensait qu'on continuait la retraite: cette attente est trompée. Les troupes reçoivent ordre de suivre l'Adige; elles le passent à deux heures

du matin, et Bonaparte donne la célèbre bataille d'Arcole. Quoique le principal but qu'il se proposait fût manqué dès le commencement de la journée, cette habile manœuvre lui procura l'avantage de forcer l'ennemi à évacuer la belle position de Caldero, à s'engager dans les marais, à combattre sur des digues, où la supériorité du nombre était peu avantageuse. Ses divisions, successivement battues, découragées, vidèrent le champ de bataille, et se jetèrent en désordre derrière la Brenta.

Bonaparte ayant constamment ramené la victoire sous nos drapeaux, le public qui ne juge souvent que par le résultat, a pensé que tout lui avait constamment réussi. Il n'en est pas ainsi : les projets les mieux combinés ont souvent tourné contre lui ; mais personne n'a été plus prompt, plus habile à en substituer d'autres à ceux qui échouaient, et à contraintre la fortune à redevenir favorable.

Cinquième Campagne.

C'est dans cette cinquième campagne que se donnèrent la bataille de Rivoli et de la Favorite, qui amenèrent la prise de Mantoue.

La première fut plus glorieuse pour l'armée que celle de Marengo, puisque avec dix-huit mille hommes elle en défit quarante mille, dont vingt mille furent faits prisonniers. Aussi inférieur à l'ennemi, et dans un champ de bataille de cinq lieues carrées, c'est là surtout que le chef de l'armée développa le grand art de se montrer supérieur sur tous les points d'attaque. Ce n'est pas à une distance de sept à huit lieues, ni dans un intervalle de trente-six à quarante-huit heures qu'il devance les colonnes Autrichiennes, mais il les bat les unes après les autres, quoiqu'elles n'aient entre elles que quelques centaines de toises. Ces journées si brillantes de Rivoli et de la Favorite sont le résultat d'une connaissance parfaite du champ de bataille, d'une rare sagacité à pénétrer les projets de l'ennemi, et d'une promptitude sans égale à improviser des moyens capables de les déjouer.

A Rivoli, la division ennemie chargée de tourner l'armée Française arrive en effet sur la position qu'elle doit prendre ; mais elle n'y arrive que lorsque les autres sont défaites ; elle se trouve elle-même enveloppée et forcée de mettre bas les armes.

Sixième Campagne.

Maître de Mantoue, Bonaparte marche sur Rome, ne prend avec lui que cinq mille hommes, et signe le traité de Tolentino que l'Europe le croit encore au delà de l'Apennin. Il ne se laisse pas séduire par la vaine gloire d'entrer en triomphe au Capitole; il ne perd pas un moment; il rejoint son armée sur la Piave, et commence sa sixième campagne. C'est là qu'en moins de deux mois, après avoir battu le Prince Charles sur le Tagliamento, sur l'Isonzo et à Tarvis; après avoir passé les Alpes Juliennes, la Drave, la Save et la Muehr, il oblige la maison d'Autriche à conclure la paix. Il était maître de Trieste, de l'Istrie, de la Carniole, de la Carinthie, de la Styrie, et d'une grande partie de l'Autriche; il était en mesure de faire écouter la voix de l'humanité.

Nos troupes avaient pénétré jusqu'aux portes de Vienne; Bellegarde et Merfeldt accourent implorer une suspension d'armes; il l'accorde; on discute les limites des corps des Généraux Bernadotte et Joubert. — "Où croyez-vous, messieurs, que soit Bernadotte?

—Peut-être à Fiume?—Non; dans mon salon, et sa division à une demi-lieue d'ici. Joubert, où pensez vous qu'il soit?—Peut-être à Inspruck, si toutefois il a pu faire tête à la colonne de grenadiers qui arrive de l'armée du Rhin.—Eh bien! il est aussi dans mon salon, et ses troupes le suivent."

Ces deux réponses étonnèrent d'autant plus les Autrichiens, qu'en ce moment même leur général venait d'envoyer des détachemens considérables pour soutenir les provinces de la Carniole et du Tyrol où il croyait que devaient pénétrer les Généraux Bernadotte et Joubert. C'était pendant que les ennemis se disséminaient ainsi, que Bonaparte avait réuni dans un espace d'environ six lieues carrées toutes ses forces, qui montaient à peu près à quarante-six mille hommes.

Campagne d'Egypte et de Syrie.

Peu de temps après la paix, Bonaparte fait voile pour l'Égypte. Il se présente devant Malte; la puissance de son nom, la confiance de son intervention et la vigueur de ses attaques déconcertent l'ennemi, qui rend la place; elle n'avait jamais été prise.

Débarqué en Égypte, il saisit aussitôt le genre de guerre qu'exige le pays; apprécie l'espèce de troupes qui le défendent, et apprête la tactique qu'il faut adopter.

La bataille des Pyramides, aux portes du Caire, celle du Mont-Thabor dans le cœur de la Syrie, celle d'Aboukir, sont toutes trois d'une conception différente; il manœuvre avec une habileté sans égale, et sait appliquer à des circonstances aussi neuves que variées toutes les ressources de l'art de la guerre.

Mais pendant ce temps nous étions battus à Stokach et sur l'Adige. Nous avions vaincu à Zurich; mais l'Italie était perdue, et nos armées découragées, sans ensemble dans leur direction comme dans leurs mouvemens, avaient cessé d'être l'épouvante des ennemis du nom Français. La guerre civile embrasait l'ouest et le midi; les factions se déchiraient, et un gouvernement inepte cherchait vainement sa sureté dans les divisions.

Campagne de l'Armée de réserve.

Bonaparte arrive d'Égypte: l'espérance renaît: le 18 Brumaire la justifie, tout se rallie, tout cède au génie qui conçoit, à la puissance

qui ordonne, à la modération qui rassure; mais ce n'est pas assez de ramener l'ordre par les lois, il faut encore conquérir la paix par la victoire.

Lorsque Bonaparte fut nommé premier consul, la dernière place d'Italie (Coni) venait d'être prise; nos postes étaient repliés sur le sommet des Alpes; nous ne possédions pas un pouce de terrain, ni une seule place en Italie; toute l'Allemagne était évacuée; nous nous tenions sur la défensive, nous occupions les places de la rive gauche du Rhin. Les départemens de l'Ouest étaient en armes, partout l'ennemi était formidable, prêt à envahir nos frontières et à changer la face de l'état. Mais Bonaparte prit la direction des affaires, nous repassâmes le Rhin, nous franchîmes les Alpes, et la coalition humiliée, battue, fut contrainte à recevoir la paix.

Nos travaux avançaient; nous avions creusé, revêtu le bassin, et disposé une partie de nos tuyaux. Nous prenions l'eau à trois mille pieds de distance, il nous en restait encore beaucoup à placer; mais le temps était à la pluie, Napoléon content de ses Chinois; il ne voulait pas qu'ils l'essuyassent.—" Il est inutile que ces gens se mouillent; rien ne

presse, qu'ils se reposent, nous y reviendrons plus tard. J'ai d'ailleurs quelques observations à faire ; venez, suivez-moi, vous les trouverez curieuses."—J'allai ; c'était des fourmis, dont il s'était mis à étudier les mœurs. Ces insectes, qui se répandaient en plus grand nombre dans sa chambre à coucher depuis qu'il l'habitait moins, avaient escaladé sa table où se trouvait habituellement du sucre. L'appât les avait alléchées, la chaîne avait aussitôt été établie et le sucrier envahi. Napoléon n'avait garde de les troubler. Il laissait faire, déplaçait le sucrier, suivait leurs manœuvres, admirait l'activité, l'industrie qu'elles déployaient jusqu'à ce qu'elles en eussent retrouvé la trace.—" Ce n'est pas là de l'instinct, c'est bien plus, c'est de la sagacité, de l'intelligence, l'idéal de l'association civile. Mais ces petits animaux n'ont pas nos passions, notre convoitise ; ils s'aident, et ne se déchirent pas. Croyez-vous que j'ai essayé vainement de les mettre en défaut. J'ai déplacé le vase, je l'ai transporté à toutes les extrémités de la pièce. Ils ont employé un, deux, quelquefois trois jours en recherches, mais ils ont toujours fini par le trouver. Si je le fixais au milieu d'une couche

d'eau! Faites-en apporter, Docteur, peut-être elle les arrêtera." Elle ne les arrêta pas. Le sucre fut encore pillé, butiné; mais il remplaça l'eau par du vinaigre, les fourmis ne s'y hasardèrent plus.—" Vous le voyez, ce n'est pas le seul instinct qui les fait agir; elles ont encore un je ne sais quoi qui les guide. Au surplus, quel que soit le principe qui les anime, elles offrent à l'homme un exemple digne d'être médité. Ce n'est qu'à force de constance qu'on arrive, de ténacité qu'on touche au but. Si nous avions eu cette unanimité de vues!...Mais les nations ont aussi leurs momens d'oubli, de lassitude; il faut faire la part de l'humanité; et puis tout n'avait pas plié sous l'orage. Si le héros de Castiglione était éteint, Gérard, Clausel, Belliard, Lamarque, une foule d'autres conservaient l'énergie du début. L'Europe était battue, et les souverains, si fiers aujourd'hui de n'avoir plus pour égal un homme populaire, s'éclipsaient devant moi."—Il se mit alors à discourir sur les dogmes nouveaux qu'ils cherchent à défendre, et les droits mystiques dont ils s'appuient.—" Quelles prétentions bizarres! quelles contradictions! Cette légitimité est-elle en harmonie avec les écritures, les lois,

les maximes de la religion? Les peuples sont-ils assez simples pour se croire la propriété d'une famille? David, qui détrôna Saül, était-il légitime? Avait-il d'autres titres que l'aveu de sa nation? En France, diverses familles se sont succédées au trône, et ont formé plusieurs dynasties, soit par la volonté ou le consentement du peuple, représenté par les assemblées du Champ-de-Mars ou du Champ-de-Mai, soit par les suffrages des parlemens composés de barons, d'évêques, qui, à cette époque, représentaient la nation. Combien de maisons se sont successivement remplacées en Angleterre! Celle d'Hanovre, qui succéda au prince qu'elle avait détrôné, règne aujourd'hui, parce que les aieux de ces hommes si susceptibles le voulurent ainsi, et parce qu'il était indispensable qu'elle gouvernât pour sauver leurs intérêts, leurs opinions politiques et religieuses. Nos vieillards ont vu les efforts tentés par la dernière branche de la famille des Stuarts pour effectuer une descente en Ecosse, où elle fut secondée par ceux dont les idées et les sentimens étaient conformes aux siens. Elle fut rejetée, chassée par l'immense majorité du peuple, dont les nouveaux intérêts et les opi-

nions nouvelles étaient en opposition avec ceux de cette famille dégénérée."

Il récapitula toutes les circonstances de son élévation, insista sur les suffrages, l'assentiment du peuple, et ajouta en riant :—" Le conseil aulique s'obstina aussi à regarder comme non avenue la république, qui pourtant l'avait assez rudement frappé. Ses plénipotentiaires m'offraient plus tard, lors des négociations de Campo-Formio, de la reconnaître.—Non, leur dis-je, effacez; cela est clair comme l'existence du soleil : il n'y a que les aveugles qui ne voient pas ; les temps sont changés, je ne dois pas donner les mains à une sottise.—Mais sortons, faisons un tour." Nous sortîmes. Les Chinois achevaient leurs dispositions ; nous assistâmes à la prise d'eau. " C'est bien : mais la volière ? Où la placer ; —Ici.—Non, plus loin, derrière vous ; elle sera mieux, la vue est plus ouverte. Vous règlerez cela, Docteur, si toutefois il ne vous arrive pas d'occupations plus sérieuses."—Il m'en arriva en effet. L'Empereur dont je croyais l'affection si non dissipée, du moins fort affaiblie, retomba tout-à-coup dans la situation où il était d'abord. Je recourus aux bains, aux adoucissans, à toutes les prescrip-

tions qu'il ne repoussait pas : mais le coup était porté. Je ne suspendais un instant le mal que pour le voir se reproduire avec plus de force. Cette cruelle alternative m'effrayait ; je crus devoir en donner avis à sa famille, je lui demandai la permission d'écrire à Rome. Il y consentit. J'adressai ma lettre au Chevalier Colonna.

" Sainte-Hélène, Longwood, 18 Juillet 1820.

" Mon cher ami,

" Vous ne m'avez pas donné de vos nouvelles depuis mon départ d'Europe. Ce silence m'inquiète, je voudrais savoir comment vous vous portez ; vous serez bien aise aussi de savoir quel est l'état de l'Empereur Napoleon, dont la santé est confiée à mes soins.

" Il y a déjà dix mois que je suis arrivé dans cette île, et je puis vous assurer que je n'ai pas passé un jour, une nuit sans prodiguer à l'illustre malade, tous les secours que mon zèle et mes connaissances médicales pouvaient me suggérer. Je l'ai trouvé atteint d'une *hépatite chronique* du caractère le plus grave. Les soins que je lui ai donnés semblaient couronnés du succès ; l'Empereur se

rétablissait, prenait de l'exercice ; je lui avais conseillé de diriger ou plutôt de conduire la formation d'un jardin de quelques toises d'étendue autour de son appartement : mais, tandis que je me berçais des idées les plus flatteuses, j'ai eu la douleur de voir mes espérances détruites et le fruit de plusieurs mois de soins s'évanouir. Ce n'a été q'une alternative continuelle de bien et de mal, et, je dois vous l'avouer, je désespère aujourd'hui du succès. L'influence du climat, cause prochaine de l'*hépatite chronique*, est trop opposée à la constitution de l'illustre malade, et trop contraire à l'action de mes remèdes.

" L'Empereur a eu dernièrement une rechute des plus graves, fièvre ardente, douleur vive et profonde au foie : douleur pulsative aiguë dans l'articulation de la jambe avec le pied droit. Inflammation érysipélateuse qui s'étendait sur le dos du pied et le tiers inférieur de la jambe. Ces accidens, je n'hésite pas à le dire, sont dûs au désordre des voies digestives et à l'altération des fonctions de l'organe biliaire. Toutefois l'état du malade ne présente pas un danger imminent ; mais bannit toute espèrance de guérison dans un climat placé sous le tropique. Peu à peu les

effets morbifiques s'étendent, s'aggravent, et je crains que mes soins et mes vœux ne soient bientôt aussi cruellement trompés que vos espérances.

" J'avais d'abord cru devoir mettre sous les yeux de S. Em. le Cardinal Fesch, un rapport détaillé sur l'état de la santé de l'Empereur Napoléon ; mais la crainte d'augmenter par un si triste tableau les chagrins de Madame Mère, m'a déterminé à vous l'adresser ; vous ferez de ma lettre l'usage qui vous paraitra le plus convenable auprès de la famille de sa majesté.

" Agréez, je vous prie, les témoignages du sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

" Votre affectionné ami,

" F. ANTOMMARCHI."

19 *Juillet.*

8 heures P. M.—L'Empereur éprouve des frissons ; fièvre, toux sèche et fréquente, douleurs de tête, nausées, vomissement de matières bilieuses extrêmement amères ; *la douleur au foie* se fait sentir avec violence et

s'étend jusqu'à l'épaule. La respiration est difficile, douloureuse ; la partie inférieure de la jambe, le pied droit, offrent une tuméfaction accompagnée d'une assez forte douleur vers l'articulation, et une inflammation érysipélateuse, surtout au-dessus de la malléole externe. Ces symptômes, qui se sont manifestés depuis le 7, sont au dernier point d'intensité.

Repos, boissons rafraîchissantes, fomentations locales, linimens savonneux et lavemens.

20 *Juillet.*

10 heures A. M.—L'Empereur a dormi environ trois heures. Au point du jour une légère sueur s'est manifestée à diverses reprises : le pouls devient apyrétique. Les symptômes morbifiques perdent de leur intensité ; la douleur dans l'articulation se fait cependant toujours sentir ; le malade se refuse aux purgatifs. Je continue l'emploi des fomentations locales, des linimens, des lavemens, etc.

21 *Juillet.*

9 heures A. M.—L'Empereur est mieux.—Lavemens.—Linimens.

22 Juillet.

10 heures A. M.—Même état.—Bain.

9 heures P. M.—La douleur de l'articulation s'affaiblit. La tuméfaction augmente.—Lavement.—Liniment.

23 Juillet.

10 heures A. M.—Nuit fort agitée, toux sèche, douleur au foie, qui s'étend sur toute la région latérale droite.

4 heures P. M.—Le bain a produit du soulagement.

10 heures P. M.—La tuméfaction de l'articulation augmente encore; la douleur et l'inflammation érysipélateuse restent dans le même état. Je continue l'usage des linimens, et je conseille celui du petit lait clarifié.—Bain.

24 Juillet.

10 heures A. M.—L'Empereur est mieux.—Petit lait.—Liniment.—Bain.

25 Juillet.

9 heures A. M.—Même état. Napoléon ne veut plus de petit lait.—Liniment.—Bain.

26 *Juillet.*

11 heures A. M.—Même état. Je substitue l'eau de riz au petit lait.—Linimens.—Bain.

L'Empereur était mieux; je lui avais parlé de Rome, tous ses souvenirs s'étaient reportés vers sa mère. Il rappelait son affection, sa tendresse, les soins qu'elle lui avait prodigués, et s'arrêtant tout à coup :—" Vous m'êtes bien attaché, Docteur; les contrariétés, les peines, la fatigue, rien ne vous coûte dès qu'il s'agit de me soulager : tout cela cependant n'est pas la sollicitude maternelle. Ah! maman Letizia!"—Et il se couvrit la tête. J'essayai de lui présenter des images moins tristes; je lui parlai de l'Italie, de la Corse, de ceux qu'il avait aimés. Il m'écouta d'abord avec indifférence; mais la conversation ayant amené le nom de sa nourrice, il s'étendit sur les soins qu'elle avait eus de son enfance, et l'espèce de culte qu'elle lui portait. " Elle voulut assister au couronnement, vint à Paris. Elle m'amusa beaucoup par ses histoires, la manière vive, animée, et les gesticulations à la Génoise avec laquelle elle les contait. Elle plut à Joséphine, à la famille, au Pape qui en fut enchanté; il lui donna force bénédictions,

et ne me cacha pas la surprise que le bon sens, les saillies de la dévote lui avaient causée. Je lui donnai quelque chose de plus réel que ces agnus auxquels pourtant elle tenait beaucoup ; je lui passai pour cent vingt mille francs de biens fonds, des vignes, et la maison paternelle. Ma mère, conseillée par le cardinal, prit sur elle de ne pas la délivrer. Elle la fit occuper par Ramolino, qui donna une partie de la sienne en échange. La nourrice réclama : on ne l'écouta point ; elle envoya sa fille me porter plainte à Paris. Toutes les avenues étaient fermées ; elle fut plus de six mois avant de pouvoir me faire parvenir sa réclamation. Cette opposition m'étonna, je l'en vengeai. Je fis écrire à Ramolino, que, puisqu'il voulait garder notre maison, il eût à remettre entièrement la sienne avec un retour de 20,000 fr. Il le fit : chacun fut content, et ma nourrice eut cet argent de plus."

27 Juillet.

9 heures A. M.—La nuit a été mauvaise, la douleur au foie devient plus vive, s'étend sur toute la région costale droite, et se prolonge jusqu'à l'épaule. Des douleurs aiguës se font

se font sentir dans les intestins; toux sèche, nausées fréquentes, vomissemens bilieux, céphalalgie, oppression, enfin peau pâle, jaunâtre. Le malade refuse de prendre l'eau de riz. Je crois devoir prescrire un purgatif cholagogue, des boissons anodines, des lavemens simples, des fomentations et des linimens.—Bains.

10 heures P. M.—L'Empereur se trouve un peu mieux.

28 Juillet.

9 heures A. M.—L'Empereur est mieux. La douleur de l'articulation est tout-à-fait dissipée; mais le pied est encore un peu enflé. —Liniment.—Bain.

29 & 30 Juillet.

Même état: même prescription. Je conseille pour la deuxième fois les eaux thermales.

31 Juillet.

L'Empereur est rétabli; il sort.

L'Empereur avait repris des forces. On avait apporté des poissons pour garnir les viviers que nous avions ouverts il voulut les mettre à l'eau et descendit au jardin. Les en-

fans du grand-maréchal l'aperçoivent et sont bientôt autour de lui. Il ne les avait pas vus depuis quelques jours; il se proposait de les faire appeler, et ne fut pas fâché d'être prévenu.—" Cherchez le docteur, dit-il au général Montholon, j'ai besoin de son ministère, je veux qu'il me perce ces jolies oreilles." — Il montrait celles de la petite Hortense, et dépliait des boucles de corail enveloppées dans un papier qu'il tenait à la main. Je me disposai à faire cette petite opération; mais la vue de l'instrument produisit son effet. L'enfant pleurait, la mere pouvait n'être pas contente, l'Empereur hésitait. Sa présence, le bijou eurent bientôt tari les larmes. Nous nous retirâmes à l'ombre d'un chéne, le général Montholon soutenait la patiente, Napoléon regardait et le petit Arthur tapageait, criait, ne voulait pas qu'on fit du mal à sa sœur. Sa colère, ses menaces, ses phrases Anglaises amusaient Napoléon, et le petit bon homme de gromeler d'autant plus. — " Que dis-tu ? lui demanda l'Empereur. Coquin! Si tu ne cesses pas, je te fais percer les oreilles. Voyons! seras-tu sage ?" Les boucles étaient attachés, l'opération finie, Napoléon embrassa l'aimable enfant qui l'avait soufferte, la

félicita sur son courage et la renvoya. "Va montrer tes oreilles à ta maman. Si elle n'est pas contente, qu'elle les trouve mal, dis-lui que ce n'est pas moi, que c'est le *Dottoraccio* qui les a percées. — Oui, sire."—Elle ne fit qu'un saut et disparut.

Je restai seul avec Napoléon. La ténacité du petit Arthur l'avait frappé, il se promenait, me faisait remarquer la fermeté de cet enfant. —" Le drôle! j'étais entêté comme lui quand j'avais son âge; rien ne m'imposait, rien ne me déconcertait. J'étais querelleur lutin: je ne craignais personne. Je battais l'un, j'égratignais l'autre, je me rendais redoutable à tous. Mon frère Joseph était celui à qui j'avais le plus souvent affaire. Il était battu, mordu, grondé; j'avais déjà porté plainte qu'il ne s'était pas encore remis. Bien m'en prenait d'être alerte: maman Letizia eût réprimé mon humeur belliqueuse; elle n'eût pas souffert mes algarades. Sa tendresse était sévère; elle punissait, récompensait indistinctement; le bien, le mal, elle nous comptait tout. Mon père, homme éclairé, mais trop ami des plaisirs pour s'occuper de notre enfance, cherchait quelquefois à excuser nos fautes. — " Laissez, lui disait-elle, ce n'est pas votre af-

faire, c'est moi qui dois veiller sur eux."—Elle y veillait, en effet, avec une sollicitude qui n'a pas d'exemple. Les sentimens bas, les affections peu généreuses étaient écartés, flétris; elle ne laissait arriver à nos jeunes âmes que ce qui était grand, élevé. Elle abhorrait le mensonge, sévissait contre la désobéissance; elle ne nous passait rien. Je me rappelle une mésaventure qui m'arriva à cet égard, et la peine qui me fut infligée. Nous avions des figuiers dans une vigne, nous les escaladions; nous pouvions faire une chute éprouver des accidens, elle nous défendit d'en approcher à son insu. Cette défense me contrariait beaucoup, mais elle était faite, je la respectais. Un jour cependant que j'étais désœuvré, ennuyé, je m'avisai de convoiter des figues. Elles étaient mûres, personne ne m'observait, n'en devait rien savoir; je m'éclipsai, je courus à l'arbre, je récoltai tout. Mon appétit satisfait, je pourvus à la route, et remplissais mes poches lorsqu'un malheureux garde parut. J'étais mort, je restai collé sur la branche où il m'avait surpris. Il voulait m'enchaîner, me conduire à ma mére, la crainte me rendit éloquent. Je lui dépeignis mes ennuis, je m'engageai à respecter les figues, je lui prodi-

guai les promesses, je l'apaisai. Je me félicitai de l'avoir échappé si belle ; je me flattais que ma mésaventure ne transpirerait pas, mais le traître avait tout conté. Le lendemain la signora Letizia voulut aller cueillir les figues. Je n'en avais pas laissé, on n'en trouva plus, le garde survint : grands reproches, révélation ; le coupable expia sa faute."

L'Empereur avait repris ses habitudes matinales, et allait souvent respirer le frais avant le lever du soleil. Un jour qu'il avait les gencives douloureuses, il entra dans la pièce que j'habitais, et m'adressant la parole avant que je l'eusse aperçu : "Je souffre, docteur ; je'ai mal aux dents ; que faut-il faire ? Voyons, que dit le Prodrome ?" J'avais mes planches anatomiques déroulées devant moi ; il ne me laissa pas le temps de répondre, et se mit à discuter sur ce grand travail. Il regrettait qu'il n'eût pas été exécuté plus tôt ; il se serait livré à l'anatomie, il la saurait, il aurait cette satisfaction de plus. Il avait essayé de l'étudier bien des fois. Mais le dégoût l'avait emporté sur l'envie d'apprendre ; il n'avait jamais pu vaincre l'espèce d'horreur que lui inspiraient les cadavres. Avec les planches, les dissections devenaient pour ainsi dire inu-

tiles ; on pouvait saisir d'un coup d'œil le jeu, la structure des organes ; on voyait leurs rapports, on suivait leurs ramifications ; le corps humain était mis à jour, il était fâché que l'exécution de ce travail eût tant tardé.—" Docteur c'est un magnifique ouvrage que vos planches ! Je veux qu'elles me soient dédiées, qu'elles paraissent sous mes auspices ; je suis jaloux de rendre ce dernier service à la science. Je ferai les fonds nécessaires ; vous passerez en Europe ; vous les publierez ; c'est un monument auquel j'ai l'ambition de concourir." Il revint souvent sur le même sujet, et me parlait chaque fois avec une nouvelle satisfaction de cette entreprise. " Mais pourquoi n'avoir pas tracé une ligne de démarcation ? n'avoir pas indiqué ce qui est de vous, ce qui est de Mascagni ? On aime à faire hommage à chacun du fruit de ses recherches. Vous avez rédigé le prodrome, vous avez écrit le texte de l'anatomie des peintres ; vous donnez ce travail sous le nom du professeur : c'est trop de dévouement, de modestie ; chacun le sien.—Sans doute ; mais ma part est toute faite : Mascagni a gravé trente planches, il a constaté ses découvertes ;

le surplus m'appartient; on comparera, je ne réclame que la différence."

Cependant la maladie n'arrêtait pas: sa marche était lente, mais continuelle, et ses progrès sensibles. C'était surtout au moral que l'effet en était marqué; Napoléon ne parlait plus que des objets qui avaient frappé son enfance, de ses amis et de ses proches. Les nouvelles qu'on avait débitées au sujet de son fils l'avaient accablé; il se plaignait, déplorait le sort de cet enfant, dont le berceau avait été entouré de tant d'espérances; il apprit enfin qu'il était nommé caporal.—"Ah! je respire!" Et, comme s'il eût craint de laisser voir son émotion, il se mit à discourir sur la Corse, et les souvenirs qu'il en avait gardés. " A mon avénement à la couronne d'Italie, lorsque je visitai Gênes, je me crus tout à coup transporté sur nos montagnes. C'étaient les formes, les mœurs, les costumes, de notre pays; il n'y avait pas jusqu'à la monture des boutiques qui ne fût la même. Cette identité me frappa. Josephine jouissait de ma surprise, et cherchait à la prolonger.—Comment, ce sont mêmes traits, mêmes habitudes!—C'est qu'apparemment les Corses sont les bâtards des Gênois.—Cette idée la

fit rire ; elle s'en amusa beaucoup. Je montai à cheval, je parcourus les hauteurs, je visitai les positions qui défendent Gênes, et arrêtai les travaux qui devaient la protéger. Je pris plaisir à contempler cette bizarrerie de la nature, qui semble avoir taillé ces deux pays sur le même modèle. Je courais depuis trois heures dans ces lieux escarpés ; il en était onze, j'étais accablé; je rentrai, je me mis au travail avec le bon Gaudin, qui me présentait l'organisation financière de la Ligurie : je succombais à la fatigue ; il n'avait pas commencé à lire que j'étais endormi. Je le priai de surseoir, je voulais sommeiller un instant : mais je trouvai sur mon passage des généraux qui attendaient mes ordres ; je les expédiai. Je passai encore trente-six heures au travail, et ce ne fut qu'au moment de mon départ que je pus signer celui du ministre. C'est un homme bien dévoué, bien intègre. que le Duc de Gaëte ! que de services il a rendus ! Il récapitula rapidement la part qu'il avait eue à nos succès par ses opérations financières, et ajouta : " Quelque temps après la bataille d'Austerlitz, il vint me demander des canons de bronze. Comment ! lui dis-je, vous voulez me faire la guerre ?—Non, sire ;

je ne veux que faire des balanciers.—Mes canons pour un tel objet! servez-vous d'autre chose.—Mais je voudrais qu'ils portassent tous écrit au collet, *balanciers d'Austerlitz*, et fussent coulés avec des pièces Russes ou Autrichiennes.—Vous me prenez par la vanité, ministre. Eh bien! soit, je vous les donne.

Nous arrivâmes ainsi à la fin de la première quinzaine de Septembre. La douleur au foie se réveilla, devint plus vive; l'Empereur éprouva de l'inappétence, des nausées, des vomissemens de matières bilieuses, un sentiment de chaleur brûlante dans l'hypocondre droit et la région épigàstrique. La promenade en plein air, qu'il fût chaud ou froid, tranquille ou agité, lui devint insupportable. Il était affaissé, obligé de chercher du repos.

18 *Septembre.*

10 heures A. M. — Yeux abattus, cernés; conjonctive jaunâtre; lèvres, gencives décolorées; langue recouverte d'un enduit blanchâtre; peau jaunâtre et d'une excessive pâleur; teint verdâtre du visage; douleur de tête, surtout dans les régions frontale et sourcillère; cauchemar *(incubus)*; sensation incom-

mode de chaleur dans le thorax, respiration pénible, profonds soupirs ; froid glacial aux pieds et aux jambes, il se dissipe par l'application de linges chauds ; peau sêche, brûlante ; pouls petit et fréquent (80) ; région épigastrique douloureuse à la pression ; Napoleon éprouve un sentiment de pesanteur dans l'abdomen, de l'inappétence, et une somnolence presque invincible. Je cherchai à le tirer de cet état de léthargie, je lui parlai des soins qu'exigeait sa santé : " Ah ! docteur, laissez, on est heureux quand on dort ; les besoins disparaissent avec les veilles, on n'éprouve plus de privations, plus de sollicitude ;" et il se rejetait sur son traversin ; mais il sentait un violent mal de tête. Je réussis à force de prières à lui faire prendre un purgatif cholagogue qui fit merveille et le soulagea.

19 *Septembre.*

9 heures A. M.—L'Empereur a mieux passé la nuit. Cependant les symptômes morbifiques n'ont presque rien perdu de leur intensité. La douleur de tête est à la vérité diminuée, la teinte verdâtre du visage et la couleur jaunatre de la conjonctive se sont un peu adoucies.

Le sentiment de pesanteur dans l'abdomen est dissipé; mais il est survenu à la place une sensation insupportable, et le malade éprouve au foie des douleurs beaucoup plus vives qu'auparavant.—Bain.—Le pouls est plus régulier, la peau moins sèche et moins brûlante.

20 *Septembre.*

9 heures A. M.—Même état; promenade en calèche; l'Empereur rentre au bout de quelques instans, il est accablé de fatigue.

21 *Septembre.*

8 heures P. M.—Même état; je conseille les toniques à l'intérieur, les vésicatoires au bras et à la nuque; j'insiste surtout pour qu'on ouvre un cautère au bras gauche; mais Napoléon repousse toutes les prescriptions. Je fais part de l'état où il se trouve au grand-maréchal et au Général Montholon.

22 *Septembre.*

9 heures A. M.—L'Empereur est mieux.—Bain.—Napoléon veut prendre l'air; il essaie de marcher; il monte à cheval, en calèche;

la fatigue, le malaise, se font bientôt sentir. Il rentre et se met au lit.

23 Septembre.

Même état. L'Empereur persiste dans le dessein de prendre l'air. Il monte à cheval, en calèche, et se voit, au bout de quelques pas obligé de rebrousser. Il se met au lit. Il continue encore quelques jours cet exercice; il se persuade que le mouvement est le premier des remèdes; mais le soleil, la toux, le froid qui court par tous ses membres, l'obligent de suspendre ses courses. Il les reprend dès le surlendemain, et arrive, avec des alternatives de bien et de mal, jusqu'au 3 Octobre, qu'il est saisi d'un engourdissement général qui ne se dissipe que par l'approche du feu. Les extrémités inférieures sont long-temps à se réchauffer. Elles le sont à peine que des contractions convulsives le saisissent: la tête est extrêmement pesante.

4 Octobre.

2 heures P.M.—L'Empereur rentre extrêmement fatigué; il se met au lit, et demande qu'on le laisse en repos. Il a fait, partie à

cheval, partie en calèche, une course de deux lieues et demie; s'est reposé à *Sandy-Bay-Ridge;* il est descendu chez M. Deveton, où il a déjeuné, et bu, m'a-t-il dit, trois verres de vin de Champagne. Il éprouve un violent mal de tête, une anxiété générale; toux sèche, nerveuse; visage excessivement pâle; yeux abattus; pouls petit et nerveux.

5 Octobre.

3 heures A. M.—L'Empereur continue à se plaindre du mal de tête, qui est cependant moins violent qu'hier; la *douleur au foie* est beaucoup augmentée, et s'étend jusqu'à l'épaule droite; une pesanteur incommode et une douleur profonde se font encore sentir dans l'hypocondre gauche. Quant aux autres symptômes, ils n'offrent pas de changement sensible. — L'Empereur fait un peu d'exercice au jardin.

6, 7, 8, 9 *Octobre.*

9 heures A. M.—Le mauvais temps empêche l'Empereur de sortir en calèche. Il se promène au jardin: persiste à rester deux heures dans un bain chauffé à une température

élevée. J'essaie de combattre cet usage; il me répond qu'il est suivi en Égypte, qu'il en a retiré les meilleurs effets. "Vos confrères ne m'épargnaient pas non plus les remonstrances. J'allais gagner la.... Que sais-je les maladies que je devais avoir! Eh bien! je n'en eus point, je me portai à merveille. Mon instinct me servit mieux que la science d'Hippocrate. Ma brosse et ma flanelle se trouvèrent plus entendues que tous ses suppôts. Ceci n'est pas pour vous, Docteur; je suis plein de confiance en vos lumières; mais j'ai mon expérience par devers moi: je tiens aussi à mes idées."

10 *Octobre.*

11 heures A. M.—L'Empereur est resté une heure dans le bain. Il a été obligé d'en sortir pour se mettre au lit; il était si faible qu'il a éprouvé une espèce d'évanouissement. Il ne reprend pas ses forces dans le lit; il a le visage pâle, tirant au jaune; il éprouve un sentiment de froid glacial par tout le corps. Les sens, l'ouïe surtout, semblent émoussés. Le pouls est petit, irrégulier.

11, 12, 13 *Octobre.*

8 heures A. M.—La santé de l'Empereur ne s'améliore pas; les forces, au contraire, semblent aller en décroissant. Napoléon s'est éveillé vers le milieu de la nuit avec une violente douleur de tête, une forte constipation qui résiste aux lavemens, et un froid glacial aux extrémités; tremblemens, palpitations de cœur, anxiété. Il éprouvait une vive agitation dans le bas-ventre, une douleur à la région sternale; il avait la respiration difficile, une toux sèche nerveuse; les forces étaient anéanties. Le plus léger mouvement suffisait pour produire des vertiges. A deux heures du matin la constipation a cessé, l'évacuation a été copieuse, et l'affaiblissement qui l'a suivie, extrême. De trois à cinq heures, ces divers symptômes ont diminué d'intensité; mais une douleur nouvelle se fait sentir le long de la colonne vertébrale, depuis la nuque, les épaules, jusqu'au milieu du dos.

14 *Octobre.*

10 heures A. M.—L'Empereur a reposé depuis six heures jusqu'à neuf. Il s'est réveillé

avec une douleur profonde dans le côté gauche de la tête. Celle qui se faisait sentir au sternum dure encore. Lavemens, bain de demi-heure, pouls petit et régulier. Je conseille quelques émolliens, et j'insiste sur l'application des vésicatoires.—"Docteur! pas de drogues; je vous l'ai dit bien des fois, nous sommes une machine à vivre, nous sommes organisés pour cela; c'est notre nature. N'entravez-pas la vie, laissez-la à son aise, qu'elle puisse se défendre; elle fera mieux que vos médicamens. Notre corps est une montre qui doit aller un certain temps, l'horloger n'a pas la faculté de l'ouvrir; il ne peut la manier qu'à tâtons et les yeux bandés. Pour une fois qu'il l'aide et la soulage, à force de la tourmenter avec ses instrumens tortus, il l'endommage dix, et finit par la détruire." Il pensa sans doute que cette comparaison dont il était singulièrement frappé, ne m'avait pas convaincu; il se mit à discourir sur l'incertitude de la médecine, le danger des médicamens qu'elle distribue en aveugle, et ajouta:—"Vous le savez, mon cher Docteur, l'art de guérir n'est autre que celui d'endormir, de calmer l'imagination. Voilà pourquoi les anciens s'étaient affublés de robes, de vête-

mens qui frappent et qui imposent. Vous avez abandonné le costume; c'est à tort: vous avez mis à découvert l'imposture de Gallien, vous n'agissez plus avec la même force sur les malades. Qui sait? si vous même m'apparaissiez tout à coup avec une perruque énorme, une toque, une queue traînante, peut-être vous prendrais-je pour le dieu de la santé, et pourtant vous n'êtes que celui des remèdes." L'Empereur craignait que je ne revinsse à la charge; il éludait, plaisantait: mais la gaieté soulage aussi les maux, je l'entretins le plus qu'il me fut possible.

15 *Octobre.*

8 heures A. M.—L'Empereur a passé tranquillement la nuit dernière. La douleur de tête dure encore. Celle du sternum se fait maintenant sentir au tour de la mamelle droite; la toux sèche continue; renvois fréquens, insipides. Le malade a mangé avec assez d'appétit; le pouls est faible, mais régulier; du reste la pâleur de la face, des lèvres, de tous les membres, est parvenue au plus haut point. J'obtiens enfin de mettre des vésicatoires. J'en applique deux au bras.

Je les pose vers une heure, ils ne commencent à agir qu'à cinq. L'agitation s'est soutenue toute la journée.

16 *Octobre.*

1 heure A. M.—On enlève les vésicatoires, les vessies ne contiennent presque point de sérosité, et la peau qui est au-dessous conserve toujours sa couleur pâle. Le vésicatoire de gauche semble avoir produit plus d'effet que celui de droite; mais l'un et l'autre n'ont agi que faiblement. L'agitation continue, la douleur de tête et de poitrine a disparu, mais la toux n'a fait qu'augmenter. La peau présente une chaleur sèche et brûlante; le pouls est petit et nerveux. A quatre heures du matin, il y a eu une évacuation abondante, accompagnée de violentes tranchées. A onze heures, la toux dure encore, la douleur de tête a reparu, le pouls est petit, mais régulier. Promenade de deux heures dans le jardin. Vers le soir l'état des forces s'améliore et la douleur de tête se dissipe.

17 *Octobre.*

9 heures A. M.—L'Empereur a passé une mauvaise nuit, il a eu de légères douleurs de

coliques qui étaient accompagnées de fréquentes évacuations; maintenant il se trouve un peu mieux; le pouls est petit, mais régulier; les forces reviennent. La promenade dans le jardin est suivie d'un heureux résultat. Au coucher du soleil, le malade éprouve un sentiment de langueur générale, qui est dissipée par un peu de nourriture.

18 *Octobre.*

10 heures A. M.—L'Empereur se trouve un peu mieux. Il est descendu, s'est promené au jardin quelques instans, et s'est remis au lit sur les huit heures. Le froid des pieds s'étend peu à peu sur les jambes et gagne jusqu'aux tiers des cuisses, mais l'application continuelle de serviettes chaudes parvient à rétablir la chaleur naturelle. Le pouls est régulier et petit.

19 *Octobre.*

9 heures A. M.—L'Empereur va un peu mieux; néanmoins le froid des extrémités inférieures se renouvelle au coucher du soleil. Les vésicatoires sont desséchés, le pouls est comme à l'ordinaire.

20 *Octobre.*

8 heures A. M.—L'Empereur est un peu mieux, il sort en calèche, se promène deux heures, et rentre accablé de fatigue. A peine est-il dans son lit, que le froid des extrémités se manifeste avec une force nouvelle ; mais il se dissipe peu à peu, et fait place à une chaleur brûlante qui se répand partout le corps, et qui est suivie d'un calme général ; pouls faible et nerveux.

21 *Octobre.*

9 heures A. M.—L'Empereur se trouve assez bien. Il veut prendre un bain dans lequel il reste environ trois quarts d'heure. Il sort à midi, descend au jardin, se promène en discourant sur les facilités, les obstacles qu'il avait rencontrés à l'époque du consulat. Les armées étaient découragées, battues, rejetées sur la ligne du Var : l'ennemi touchait à la frontière, nous étions menacés d'une invasion ; mais la population courut aux armes, tout s'ébranla, nous marchâmes, et la France fut sauvée. Napoléon entrait dans les plus petits détails ; il parlait de Vallongues, de ses rap-

ports, de l'esprit dont le midi était animé. Le tableau s'accordait peu avec les révélations qu'un noble émigré avait faites à la tribune, et la levée de bouclier que déconcerta l'*inconcevable journée de Marengo.* Le marquis s'était sûrement mépris sur les nombres; quand on a vingt-cinq mille hommes et du courage, on ne se cache pas, on n'attend pas pour sonner la charge que l'ennemi ait vidé le champ de bataille. Au reste, je n'insiste pas, je me borne à recommander au général occulte la pièce qui suit, elle est bonne à comparer avec ses cadres :

" Antibes ce 20 Floréal an VIII de la République (10 Mai 1800).

" *Le préfet du Département du Var, au Ministre de la guerre.*

" Citoyen Ministre,

" Par un concours de circonstances malheureuses, réunies à des fautes graves, le département du Var est devenu en huit jours une frontière ouverte, serieusement menacée par un ennemi supérieur. Demain, cette nuit même, il peut être le théâtre d'une invasion, suivie de dévastation et d'incendie.

" Des lignes formidables par leur position ont été abandonnées ; la ville de Nice est évacuée de ce matin. Dix-huit mille Autrichiens bordent la rive gauche du Var ; il ne reste plus entre eux et nous qu'un torrent, que défendent quatre à cinq mille hommes de troupes rebutées, et conduites par des généraux qui ne s'entendent point.

" A la première connaissance de ce mouvement rétrograde, je me suis porté sur la ligne du Var. J'y ai vainement cherché une armée ; je n'ai vu à sa place que des soldats débandés, des blessés abandonnés sur les routes, et soupirant après des hôpitaux qui n'existent pas. Les évacuations de tous les genres se portent vers l'intérieur, et poussent jusqu'à Marseille ; une tourbe d'employés de toute espèce fuit avec des chariots couverts, dont la charge excessivement lourde accuse ceux pour le compte desquels il voyagent.

" Au milieu de cette débandade impossible à se représenter, je n'ai pas perdu courage, j'ai essayé de créer moi-même une armée ; j'ai fait diriger sur le Var toutes les colonnes mobiles du département, avec des vivres pour cinq jours. A ma voix, on a quitté les champs, dételé les charrues, et douze cents

chevaux ou mulets pourvoient aux transports militaires.

" Cette mesure en imposera à l'ennemi pendant quelques jours ; mais il a des intelligences dans l'intérieur, il ne tardera pas à avoir le secret de notre faiblesse. Il est donc instant de pourvoir à la défense de cette frontière, de recourir à des moyens réguliers et suffisans.

" J'ai vu à Antibes le Général Oudinot. J'ai cru pouvoir, devoir même, demander à cet officier quels étaient ses moyens de défense, quelle ligne il pensait occuper, sur quels points il désirait qu'on dirigeât la levée des citoyens, quels étaient enfin le genre, la quotité de secours dont il avait besoin ; je lui ai offert de me mettre moi-même à la tête de mes administrés sur les points les plus menacés : j'attends encore sa réponse.

" Forcé par son retard de faire avec vous le métier de ce géneral, je crois devoir vous instruire que les colonnes mobiles sont en mouvement, qu'elles accourent de tous les points pour se rendre au quartier Général à Antibes, et que le succès a couronné cette première mesure ; mais en même temps, vous ne trouverez pas mauvais que je vous présente les considérations suivantes :

" Je pense, 1°, qu'il ne faut pas faire fond sur la place d'Antibes, à cause de sa situation défavorable dans un pays couvert et dominé ; attaquée avec du canon, elle ne tiendra pas huit jours ; simplement bloquée, elle se rendra de même, puisqu'elle est sans approvisionnemens.

2°. " Qu'il ne faut pas non plus compter long-temps sur les colonnes mobiles. Le moment des moissons approche ; elles rappellent dans leurs champs les cultivateurs, qui font la majeure partie de ces colonnes, il ne sera pas possible d'arrêter la désertion.

3°. " Qu'il faut par conséquent profiter sans retard de l'effet que fera sur l'ennemi l'appareil de cette levée pour rassembler des troupes de ligne, et leur donner surtout un chef intelligent dont la réputation fasse cesser les rivalités particulières.

4°. " Qu'avec un renfort de six mille hommes de bonnes troupes et l'appel des colonnes mobiles des Bouches-du-Rhône, on peut réussir à couvrir le département, en fortifiant la ligne des bords de l'Erteron et le poste de *Gillette*. L'ennemi n'osera pas se hasarder dans l'intérieur, s'il n'occupe ce point ; le pays est trop coupé par des mon-

tagnes et trop gardé sur la côte par des défilés pour que les Autrichiens s'y engagent sans être maîtres du haut département; c'est par-là seul qu'ils pourraient effectuer une retraite.

5°. " Qu'on doit être rassuré sur les moyens de subsistances; mais qu'il est instant de pourvoir à ceux de transport: le département du Var ne pourrait pas y suffire.

" Je sens que j'entre peut-être trop dans des détails qui devraient m'être étrangers; mais ceci est confidentiel: ces renseignemens sont vrais et impartiaux, et il est essentiel que des rapports légers ou intéressés ne vous trompent pas.

" Veillez sur Toulon: cette place importante est aussi dépourvue d'approvisionnemens et faible en armes. La méthodique lenteur des Autrichiens peut encore nous sauver; mais le moindre retard causerait de grands maux et des pertes considérables à la république.

" Salut et respect,

" FAUCHET."

22 Octobre.

11 heures P. M.—L'Empéreur se trouve beaucoup mieux. Il a repris de l'appétit, des

forces, et s'est livré pendant quatre heures à un travail sérieux. Il avait retenu le grand-maréchal et sa famille à dîner; il était heureux, satisfait. La douleur avait sommeillé une journée entière, elle pouvait ne pas se réveiller; il était plein d'espérances. " Une fois rétabli, je vous rends à vos études; vous passerez en Europe, vous publierez vos travaux; je ne veux pas que vous vous consumiez sur cet affreux rocher. Vous m'avez dit, je crois, que vous ne connaissiez pas la France; vous la verrez alors, vous verrez ces canaux, ces monumens dont je la couvris au temps de mon pouvoir.... Il n'a eu que la durée d'un éclair; mais n'importe, il est plein, il regorge d'institutions utiles.—Immortelles, sire! Cherbourg, Turin, Anvers! ...—J'ai mieux que cela.—Qu'était-ce donc? quel prodige?" J'attendais. " Oui, docteur, j'ai fait mieux; j'ai consacré la révolution, je l'ai infusée dans nos lois. Mon code est l'ancre de salut qui sauvera la France, mon titre aux bénédictions de la postérité; et puis, comme vous le disiez, les établissemens, les fondations, Flessingues, Corfou, Ostende!... —Les Alpes aplanies!—Ah! c'est là une entreprise dont le projet remonte à mon début.

Je venais d'entrer en Italie, les communications avec Paris étaient longues, difficiles ; je cherchai à les rendre plus promptes ; je résolus de les ouvrir par la vallée du Rhône. Je voulais aussi rendre ce fleuve navigable, briser la roche sous laquelle il s'engouffre. J'avais envoyé des ingénieurs sur les lieux ; la dépense était modique ; je soumis le projet au Directoire ; mais les événemens nous emportaient : je passai en Égypte, personne n'y pensa plus. Je le repris à mon retour ; j'avais renvoyé les avocats, je n'avais plus d'entraves : nous attachâmes nos marteaux sur les Alpes, nous exécutâmes ce que les Romains n'avaient osé tenter, nous assîmes au milieu des granits une route solide, spacieuse, à l'épreuve du temps.—Mais non de l'industrie Piémontaise.—Comment! est-ce qu'ils la dégradent ?—Je l'ai ouï dire.—Ah ! ce n'est pas bien ! La maison de Savoie ! Elle me devait plus d'égards." Il entra alors dans de longs détails sur l'armistice de Cherasque, sur la ferveur démocratique du Directoire et sa répugnance pour la paix. Insistait-il sur la ratification du traité ?—Avec un despote ! —Ses ressources sont encore immenses.— Nous lui susciterons des émeutes, nous pous-

serons les vallées à l'insurrection. — Ses troupes !—Il faut les débaucher. Il n'y avait sortes de ruses, de moyens, de chicanes auxquels Talleyrand n'eût recours pour ne pas signer. On peut en juger.

" *Au Général Bonaparte.*

" 30 Fructidor an V.

" J'ajoute à ma dépêche de ce jour quelques éclaircissemens sur des objets qui ne m'ont pas paru devoir faire partie des pièces officielles, et dont néanmoins il est bon que vous soyez instruit.

" Le Directoire ne veut pas ratifier le traité avec le Roi de Sardaigne. Il y aurait de la contradiction à ce qu'il se liât par des traités solennels avec une monarchie dont la prochaine destruction pourrait être l'effet de tout ce qu'il a opéré en Italie ; on l'accuserait du machiavélisme avec lequel le roi de Prusse s'est conduit en Pologne. D'ailleurs l'article du traité auquel le Roi de Sardaigne tient le plus est celui par lequel la sûreté de son royaume est garantie ; or nous ne pouvous donner aux rois une garantie contre les peuples. Un tel engagement nous conduirait à faire la

guerre aux mêmes principes pour lesquels nous avons combattu jusqu'à présent, et auxquels est due une grande partie de nos victoires. La Piémont deviendra ce qu'il pourra entre la France et l'Italie, l'une et l'autre libres. Tout ce que nous pouvons faire dans ce pays, c'est de laisser les choses suivre leur cours naturel.

" D'après cela, vous ne pouvez avoir les dix mille Piémontais qu'on avait promis ; mais rien n'empêche que vous n'ayez ce que vous voudrez de soldats de ce pays, il n'y manque pas d'hommes qui voudront combattre pour la liberté et sous vos ordres. Tout ce qu'il y aura de révolutionnaires s'empressera d'accourir ; il suffira que vous engagiez la Cisalpine à les enrôler, les solder et les équiper. De cette manière vous aurez la petite armée que le Roi de Sardaigne devait fournir, et nous n'aurons aucune obligation à un prince de la maison de Bourbon. Il est très-croyable que la cour de Turin ne s'opposera nullement à ces enrôlemens ; elle sera peut-être même fort aise qu'on la délivre de gens qui l'inquiètent, et cette mesure utile à nous retardera l'explosion chez elle : toute la difficulté consiste à les payer. Je comprends que la Cisalpine

paie déjà beaucoup ; mais ce n'est que de l'argent, et la France a payé sa liberté bien plus cher qu'elle. Il y va d'ailleurs fortement de son intérêt, et si la campagne se rouvre, ce sera pour elle plus que pour nous.

" Quant à M. de Thugut qui est le souverain de Vienne, et qui prêche la continuation de la guerre, malgré l'Empereur, malgré le vœu des peuples, c'est un homme que nous aurions dû perdre plus tôt. Il s'est toujours fait donner de l'argent pour entraîner ses maîtres dans des affaires détestables. Vous trouverez dans les instructions données à Clarke des renseignemens sur une ancienne trahison dont il a déjà été fait communication au Grand-Duc de Toscane. Vous pourriez en faire placer dans les gazettes d'Italie qu'on lit le plus à Vienne quelques mots qui lui fissent craindre qu'on en dît davantage, et, s'il faut commencer la guerre, démasquer à plein le traître, publier les pièces officielles ; et qu'on sache à Vienne et par toute l'Europe, qu'il a anciennement réçu de l'argent, qu'il en reçoit encore, et qu'il est le seul auteur d'une guerre qu'il ne prolonge que pour favoriser l'Angleterre, et grossir le trésor qu'elle lui a fait passer.

« Si l'on s'étonne de quelque chose, ce sera de ce que nous avons tardé si long-temps à publier de tels faits, et à la fin il faudra bien qu'ils parviennent aux oreilles de l'Empereur.

« De notre côté nous travaillerons à tourner en notre faveur l'opinion de l'Europe, qui est déjà pour nous en grande partie : c'est un moyen ou plutôt une arme qu'il ne faut pas négliger. Nous comptons répandre des écrits où il paraîtra clairement que les cours de Vienne et de Londres étaient tout-à-fait d'accord avec la faction qui vient d'être abattue chez nous ; on verra à quel point les négociations de ces deux cours et les mouvemens de l'intérieur allaient ensemble. Les membres de Clichy et le cabinet de l'Empereur avaient pour objet commun et manifeste le rétablissement d'un roi en France et une paix honteuse, par laquelle l'Italie devait être rendue à ses anciens maîtres.

« Que si l'on vous parlait d'équilibre et de balance de l'Europe, que ne pourrez-vous pas dire sur la Pologne qui a apporté un si grand accroissement à la puissance Autrichienne, et sur laquelle le Directoire a bien voulu s'abstenir de se prononcer pendant le cours de la négociation, malgré qu'il y fût per-

petuellement sollicité par l'intérêt que lui inspirait le sort des Polonais et de leur patrie?

"Si vous trouvez que la négociation ne puisse être menée à bien, alors vous poursuivrez le plan d'expulser la maison d'Autriche, et vous sentez que la neutralité de la Toscane ne doit pas être écoutée.

Ch. M. TALLEYRAND."

24 Octobre.

10 heures A. M. — L'Empereur a continué de se bien porter le reste de la journée d'hier; il a passé une grande partie de la nuit à lire des journaux, et s'en occupe encore à mon arrivée.

2 heures P. M.—L'Empereur prend un bain de demi-heure. Ses forces vont en augmentant; la constipation diminue, cependant il se plaint d'une vive douleur que se fait sentir dans l'hypocondre droit, et s'étend jusqu'à la mamelle du même côté.

25 Octobre.

2 heures P. M.—L'Empereur, après avoir éprouvé une grande douleur à la région fron-

tale, se trouve dans un état voisin de l'assoupissement; un pédiluve sinapisé le soulage. Il se plaint du fâcheux état de sa santé. "Est-il rien de plus déplorable que mon existence actuelle? Ce n'est pas vivre, c'est végéter... Ma santé ne se rétablira jamais... l'état même où je me trouve ne saurait être que précaire, et peut-être la mort viendra bientôt mettre un terme à ce que je souffre." Il me recommandait de faire l'autopsie de son cadavre.—" Nous n'en sommes pas là, lui ai-je répondu; que votre majesté daigne seulement se soumettre au traitement que je lui ai conseillé; elle ne touche pas au terme de sa carrière.—Je désirerais le croire; mais les vésicatoires se sèchent bien vite.—Ils auront bientôt repris de l'énergie si votre majesté le veut.—Des remèdes! Vous êtes médecin, docteur; vous promettriez la vie à un cadavre s'il pouvait prendre des pilules. Je suis à bout, je le sens, et ne me fais pas illusion. Toutes les forces des fonctions vitales se concentrent sur le point que les mouches ont saisi; vous les entretiendrez encore huit ou dix jours; vous aurez alors obtenu tout l'effet qu'il est possible d'en attendre.—Mais, sire, dans ce cas, nous pourrions encore essayer

un cautère.—Laissez.—Corvisart m'en avait fait un; c'est trop fatigant, incommode; je n'en veux pas."

26 Octobre.

6 heures A. M.—L'Empereur est encore moins bien qu'hier; l'atonie est générale; le froid glacial des extrémités se renouvelle sans cesse, en dépit de tous les moyens que je prends pour le dissiper. Le corps est d'une pâleur excessive. Napoléon passe à trois heures chez le grand-maréchal, où il reste jusqu'à six. Pendant cet intervalle il est saisi d'une horripilation générale qui est accompagnée d'une soif ardente. Il boit de la limonade, et se fait allumer un grand feu, devant lequel il cherche à se réchauffer. Ses forces sont tout-a-fait abattues; "Quel état est le mien, Docteur! Tout me pèse, tout me fatigue; j'ai peine à me soutenir. Vous n'avez donc dans les ressources de l'art aucun moyen de ranimer le jeu de la machine? "Il indiquait du geste l'ensemble de ses organes. Je lui dis que la médecine en avait plusieurs.—"Prompts, efficaces?—Mais, Sire, le temps... —Ah! oui, le temps. Vous amusez la douleur et la mort la termine."

27, 28 Octobre.

10 heures A. M.—Même état. Le pouls faible et vibratile. Point d'amélioration.

29 Octobre.

9 heures A. M.—Les forces continuent de s'affaiblir. — Profonde douleur dans l'hypocondre droit. — Évacuations abondantes de matières assez bien colorées, mais qui semblent n'avoir éprouvé qu'une digestion imparfaite. Elles duraient depuis quelques jours. Je cherche à prévenir les graves inconvéniens auxquels elles pourraient donner lieu. J'insiste sur la necessité d'un traitement médical. Je laissai échapper quelques mots sur l'altération que me paraissaient avoir subie les fonctions de l'estomac, ainsi que celles du foie ; l'Empereur les relève vivement. " Que parlez-vous d'estomac ? sachez que le mien est sain ; que jamais dans aucun lieu, dans aucune circonstance, je n'en ai éprouvé le moindre mal ; qu'il n'en soit plus question, entendez-vous ?"

30 Octobre.

9 heures A. M.—L'Empereur est très-pâle, et se plaint de l'extrême faiblesse où il se trouve ;

il ressent un violent mal de tête, éprouve une douleur assez incommode le long du tiers inférieur de la jambe droite, dans l'hypocondre droit et jusqu'à la région épigastrique ; il a eu pendant la nuit deux évacuations de matières mêlées de beaucoup de bile, mais mieux élaborées que les précédentes. Il ne veut faire usage d'aucun remède.

31 *Octobre.*

10 heures A. M.—L'Empereur est encore plus mal qu'hier ; il a passé une nuit fort agitée, et a eu successivement huit évacuations de matières liquides infectes, et dans lesquelles se remarquent encore des fragmens de substances qui n'ont point été digérées. La douleur de tête et celle de l'hypocondre droit se font sentir avec la même violence ; le pouls est petit et vibratile. Trois évacuations semblables à celles de la nuit ont lieu le reste de la journée ; le malade est couché sur un sopha, couvert de plusieurs doubles, quoique le thermomètre de Fahrenheit marque soixante-cinq à soixante-six degrés. Les extrémités inférieures sont restées presque constamment froides. Le malade se refuse toujours aux re-

mèdes ; je prescris une diète sévère, l'eau de riz et quelques lavemens. Vers le soir, le pouls devient plus régulier, mais faible. Cependant Napoléon se sent généralement un peu mieux. Il se plaint que la peau sur laquelle ont été appliqués les vésicatoires est encore rouge, et lui fait éprouver un sentiment prodigieux d'irritation.

1er *Novembre.*

10 heures A. M.—L'Empereur a passé une assez bonne nuit ; ce matin, il n'a eu qu'une seule évacuation, dont les matières étaient moins liquides, quoique de même nature que les précédentes. Le pouls est irrégulier et nerveux, la douleur de tête assez violente, et la digestion très-pénible, quoique le malade n'ait pris que peu d'alimens. L'estomac éprouve une distension un peu douloureuse par l'effet des gaz qui donnent lieu à de fréquens renvois insipides. *La douleur au foie est augmentée;* une toux sèche et presque continuelle, causée par l'état de l'estomac, produit des vomissemens de matières aqueuses. Le froid glacial se fait constamment sentir aux extrémités, et

cause une contraction spasmodique des muscles trijumeaux. Sur le soir, presque tous les symptômes dont nous venons de parler se dissipent, et le malade éprouve un mieux sensible.

2 Novembre.

4 heures A. M.—Après un court sommeil, l'Empereur a été réveillé par une toux sèche, nerveuse, accompagné de renvois insipides et d'une vomissement de matières aqueuses. Les potions anodines ont produit un peu de calme vers le point du jour.

9 heures A. M.—L'Empereur est calme, faible ; il prend quelques alimens légers.

3 heures P. M.—Nouveaux accès de toux, accompagnés de renvois insipides et fréquens, de vomissemens de matière aqueuse et d'une distension douloureuse de l'estomac.—*Douleur de tête et de foie.*—Froid glacial des extrémités inférieures. — Application de linges chauds sur les jambes.—Liniment ammoniacal opiacé en friction sur le bas-ventre.—Potion calmante.—Sur le soir, tous les symptômes alarmans se sont adoucis.

3 Novembre.

10 heures A. M.—L'Empereur a passé une nuit assez tranquille; l'évacuation s'est présentée sous un aspect presque naturel; en somme, il y a sensiblement du mieux dans l'état du malade. Cependant la prostration des forces continue. A midi, Napoléon éprouve une vive douleur à la tête, un froid glacial et des contractions spasmodiques aux extrémités inférieures; il recouvre quelque appétit. Je propose des bains tièdes d'eau de mer. Le froid des extrémités continue; linges chauds.

4 Novembre.

9 heures A. M.—L'Empereur se trouve un peu mieux; l'appétit revient: pouls petit et régulier. Bain tiède, composé de deux tiers d'eau de mer et d'une tiers d'eau douce. Napoléon y reste trente-cinq minutes.

5 Novembre.

10 heures A. M. — L'Empereur continue d'aller mieux, et prend encore un bain d'eau salée qu'il prolonge environ trois quarts d'heure.

La douleur avait fait halte, il causait, il discourait, rappelait les travaux qu'il avait exécutés, les hommes qu'il avait protégés en Italie. Il avait ouvert des routes de Pavie à Padoue, de Padoue à Fusine, à Ponte-Longo, de Sarravalle à Bellune, à Cadore, et de Vicence à Novare. Il avait creusé le port de Malomocco, desséché les vallées qui débouchent à Vérone, jeté des ponts sur l'Adige, contenu les inondations du Bacchiglione, élevé des digues, reconstruit des canaux, des aquéducs, et pourtant il n'était encore qu'au début de ce qu'il projetait pour l'Italie; puis passant tout à coup des choses qu'il avait faites aux hommes qu'il avait connus, il parla beaucoup de Cesarotti dont il aimait la pompe et l'harmonie. Il l'avait aidé, secouru, comblé de biens; mais la haine suivit l'abus de la victoire, nous devînmes odieux; nous fûmes battus; le poëte céda à l'exaspération commune, et applaudit à nos revers. Cette faute ne lui fit pas perdre la bienveillance de Napoléon. Un des premiers soins de ce prince après l'incorporation de Venise fut de le recommander à Eugene.

"Mon fils, lui écrivit-il, lorsque je commandais comme général en chef dans les états

Vénitiens, avant le traité de Campo Formio, on me présenta à Padoue l'Abbé Cesarotti. homme de mérite et pauvre. Je l'accueillis avec distinction, et je lui fis une pension sur les fonds de la ville, qui fut payée tant que le pays resta sous ma dépendance. Les Autrichiens qui m'ont succédé ne la lui auront sûrement pas conservée. Sachez ce qu'il est devenu ; et si vous le trouvez, faites-lui payer la pension et les arrérages.

6 *Novembre.*

9 heures A. M.—La santé de l'Empereur continue à s'améliorer.—Troisième bain d'eau salée. Napoléon y reste près d'une heure, et passe au jardin. Il était faible, avait peine à se soutenir ; il s'assied au bord du vivier. C'était depuis quelques jours le terme de ses promenades ; il s'y établissait, y restait des heures entières, et s'amusait à suivre les mouvemens des poissons. Il leur jetait du pain, étudiait leurs mœurs, s'intéressait à leurs amours, à leurs querelles, et cherchait avec une véritable sollicitude les rapports qu'il y a entre eux et nous. Il nous les faisait remarquer, nous les détaillait lui-même, et sou-

vent il nous mandait pour nous communiquer ses observations. Malheureusement ces petits animaux furent attaqués de vertiges; ils se débattaient, flottaient sur l'eau, et périssaient l'un aprés l'autre. Napoleon en fut cruellement affecté. "Vous voyez bien, me dit-il, qu'il y a une fatalité sur moi. Tout ce que j'aime, tout ce qui m'attache, est aussitôt frappé: le ciel et les hommes se réunissent pour me poursuivre." Dès lors, le temps ni la maladie ne purent le retenir, il alla chaque jour les visiter lui-même; il me chargea de voir s'il n'y avait pas moyen de les secourir. Je ne savais d'où pouvait provenir cette mortalité singulière: j'examinai si elle ne tenait pas à l'eau; mais l'examen tardait à l'Empereur, il m'appellait plusieurs fois le jour, et m'envoyait vérifier si d'autres avaient péri. J'allais et j'avoue que j'éprouvais une satisfaction bien vive quand je pouvais lui annoncer que tous étaient vivans. Je vis enfin à quoi tenait l'accident qui affligéait Napoléon. Nous avions revêtu le bassin avec un mastic à base de cuivre; il avait corrompu l'eau, et les poissons avaient succombé. Nous retirâmes ceux qui avaient survécu, nous les mîmes dans un cuve.

7 *Novembre.*

10 heures A. M.—Méme état qu'hier—Quatrième bain d'eau salée.—L'Empereur se promène en calèche dans le parc.

8 *Novembre.*

10 heures A. M.—L'Empereur se porte toujours assez bien. — Cinquième bain d'eau salée. — Napoléon se promène en calèche dans le parc.

9, 10 *Novembre.*

8 heures A. M.— L'Empereur se trouvait assez bien hier, mais il a passé une partie de la nuit à lire des papiers publics. Il est plongé dans un abattement extrême.—Bain de demi-heure dans l'eau salée.

11, 12 *Novembre.*

9 heures A. M.—La journée d'hier a été mauvaise. Celle d'aujourd'hui l'est encore davantage. L'Empereur est triste, abattu, il éprouve une grande prostration de forces, de l'inappétance, un sentiment de pesanteur et des flatuosités incommodes dans le bas-ventre. *La*

douleur au foie se fait sentir avec une nouvelle violence, et s'étend vers la région épigastrique. A ces symptômes se joignent une douleur assez vive le long de l'épine dorsale et de l'épaule gauche, une constipation opiniâtre un pouls petit et nerveux.—Bain d'eau salée pendant trois quarts d'heure. — Lavement. — Frictions de liniment ammoniacal opiacé sur l'épine du dos et l'épaule gauche, suivies d'un excellent résultat.

13 *Novembre.*

10 heures A. M. — L'état des forces n'est guère meilleur qu'hier. L'Empereur est plongé dans une somnolence invincible, cependant le pouls est assez régulier.—Il prend un peu d'alimens.

2 heures P. M.—Bain accoutumé dans l'eau de mer. Les frictions sont renouvelées sur l'épine du dos et l'épaule gauche.

14 *Novembre.*

2 heures P. M.—Après avoir pris son bain d'eau salée, l'Empereur s'est trouvé plus fort et plus dispos ; il a mangé avec assez d'appétit.—Frictions avec le liniment ordinaire.

Napoléon est encore revenu sur l'Italie et s'est beaucoup étendu sur Oriani. "C'est le plus grand géomètre qu'il y ait eu." Il l'avait accueilli, protégé, recommandé à Brune lorsqu'il partit pour l'expédition d'Égypte. Il s'était plu à rendre hommage à son savoir. Il lui avait écrit dès qu'il était entré à Milan, il avait voulu honorer dans sa personne tous ceux qui cultivaient les sciences en Italie.

"Au quartier général de Milan, le 5 Prairial an IV (le 24 Mai 1796).

"*Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au Citoyen Oriani, astronome.*

"Les sciences qui honorent l'esprit humain, les arts qui embellissent la vie, et transmettent les grandes actions à la postérité, doivent être spécialement honorés dans les républiques. Tous les hommes de génie, tous ceux qui ont obtenu un rang distingué dans la république des lettres, sont Français quel que soit le pays qui les a vu naître.

"Les savans, dans Milan, n'y jouissaient pas de la considération qu'ils doivent avoir. Retirés dans le fond de leurs laboratoires, ils s'estimaient heureux que les rois, et les

prêtres voulussent bien ne pas leur faire de mal. Il n'en est pas de même aujourd'hui; la pensée est devenue libre en Italie.—Il n'y a plus ni inquisition, ni intolérance, ni despotes; j'invite les savans à se réunir, et à m'exposer leurs vues sur les moyens qu'il y aurait à prendre, ou les besoins qu'ils auraient pour donner aux sciences et aux beaux-arts une nouvelle vie et une nouvelle existence. Tous ceux qui voudront aller en France seront accueillis avec distinction par le gouvernement. Le peuple Français ajoute plus de prix à l'acquisition d'un savant mathématicien, d'un peintre de réputation, d'un homme distingué, quel que soit l'état qu'il professe, que de la ville la plus riche et la plus abondante. Soyez donc, Citoyen, l'organe de ses sentimens, auprès des savans distingués qui se trouvent dans le Milanais."

Napoléon avait conservé un souvenir tout particulier de ce savant célèbre, il en parlait souvent, et se plaisait à revenir sur les détails de la première audience qu'il lui avait donnée. Il le voyait encore ému, troublé, ébloui par l'appareil de l'état major. Il avait eu beaucoup de peine à le calmer. "Vous êtes au milieu de vos amis; nous honorons le

savoir, nous ne voulons que lui rendre hommage.—Ah! Général, pardonnez; tant de pompe me confond; je n'y suis pas accoutumé."—Il se remit cependant, et eut avec Napoléon une longue conversation qui le jeta dans un étonnement dont il fut bien plus long-temps à revenir. Il ne concevait pas comment à vingt-six ans on pouvait avoir acquis tant de gloire et de science. Le général était pour lui un phénomène inexplicable.

En louant l'astronomie, l'Empereur laissa échapper le nom de M....—" Quant à celui-là, sire, toute l'indulgence de votre majesté....—Je le sais; il n'était fidèle qu'après la victoire; Berthier me l'avait signalé bien des fois; mais aussi qui n'eût été factieux avec un homme aussi faible! Quand je lui demandais s'il voulait être le jouet de quelques brouillons, s'il n'était pas général en chef? Eh! non, me repondait-il; vous savez bien que, même ici (à Gênes), je n'ai pas cessé d'être votre chef d'état major."

15 *Novembre.*

2 heures P. M.—L'Empereur a pris son bain accoutumé. L'emploi de trois lavemens a été

suivi d'une abondante évacuation ; cependant le malade se plaint d'un sentiment de pesanteur dans le bas ventre, et la *douleur du foie* s'étend jusqu'aux deux épaules.

16 *Novembre.*

11 heures A. M.—L'Empereur descend au jardin ; il est faible, hors d'état de marcher ; je le soutiens ; il gagne un siège, et semble se remettre d'un long effort. " Eh bien, docteur, me voilà donc à bout ? Plus d'énergie, plus de force, je plie sous le faix." J'allais lui répondre, il me prévint.—" Je dois guérir, n'est-ce pas ? Un médecin mourait plutôt que de ne pas soutenir à un agonisant qu'il n'est pas malade. — Non, Sire ; mais quand la vie est encore intacte. . . . . .—Elle ne l'est plus, je m'éteins ; je le sens, mon heure est sonnée.—Votre Majesté n'est pas au terme ; qu'elle daigne seulement . . . . . ,—Quoi ! des pilules ? Une décoction de quinquina comme à Mantoue ? Non, Sire, beaucoup moins, comme à Venise.—Comment ! Venise ! Vos cadavres étaient donc constamment aux aguets ? Sans doute ils vous ont dit aussi le nombre des malades auxquels j'ai fait violence ?—

Non, Sire, je n'ai ouï parler que de charpie, de vinaigre, d'eau-de-vie camphrée, que les municipalités Vénitiennes devaient fournir, et les généraux de division faire administrer.— Il fallait approvisionner les ambulances..... —Guérir les fiévreux, les blessés.—L'obstiné! toujours ses remèdes! Nous y penserons, docteur. Il se leva, je le soutins encore, et le reconduisis.

Il se met au bain où il reste une heure. L'atonie devient générale, la douleur au foie se fait sentir avec violence; elle s'étend sur la région épigastrique. L'estomac est distendu par des flatuosités qui produisent des renvois fréquens et insipides. Pouls petit et nerveux.

17 *Novembre.*

1 heure P. M. — Même état à peu près. L'Empereur a pris son bain à dix heures.

18 *Novembre.*

10 heures A. M.—L'Empereur est plongé dans un profond abattement. Il éprouve continuellement des renvois insipides, et se plaint d'une vive douleur à la région épigastrique. On applique un cautère au bras gauche, dont

l'incision ne produit pas une goutte de sang. Les bains d'eau salée sont suspendus.

19 *Novembre.*

11 heures A. M. — L'Empereur visite ses poissons, fait un tour dans le jardin, monte en calèche, et n'a pas gagné le parc, qu'il rentre déjà. L' appareil du cautère s'est dérangé ; je le replace..... Le malade a mangé avec assez d'appétit. Les fonctions de l'estomac paraissent moins altérées.

L'Empereur n'avait plus ni force ni énergie. Le besoin de sommeil le dominait ; il éprouvait une lassitude qu'il ne pouvait vaincre. "Docteur, quelle douce chose que le repos ! Le lit est devenu pour moi un lieu de délices, je ne l' échangerais pas pour tous les trônes du monde. Quel changement ! Combien je suis déchu ! moi, dont l'activité était sans bornes, dont la tête ne sommeillait jamais ! Je suis plongé dans une stupeur léthargique ; il faut que je fasse un effort lorsque je veux soulever mes paupières. Je dictais quelquefois, sur des sujets différens, à quatre, cinq secrétaires, qui allaient aussi vite que la parole ; mais alors j'étais Napoléon, aujourd-

'hui je ne suis plus rien; mes forces, mes facultés m'abandonnent; je végète, je ne vis plus."

20 Novembre.

10 heures A. M. — L'Empereur est plongé dans une tristesse profonde; il ne prononce pas une parole.

21, 22 Novembre.

9 heures A. M.—L'Empereur paraît toujours livré à la même mélancolie; il mange peu, consent à reprendre les bains d'eau salée.

23, 24, 25, 26 Novembre.

11 heures A. M. — Même état que le jour precédent.—Bain d'eau salée.

27 Novembre.

2 heures A. M.—L'Empereur est d'une humeur sombre. J'examine le cautère; il est dans un état de corruption, je le lave avec du vin mêlé d'eau tiède.—Bain accoutumé.

28 Novembre.

10 heures A. M.—L'Empereur est extrêmement abattu; il se plaint d'un violent mal de

tête d'*une douleur gravative au foie*, c'est son expression; il prend de la nourriture, se trouve un peu mieux.

3 heures P. M.—Il a mangé avec plus d'appetit qu'à l'ordinaire: à quatre heures environ il est sorti en calèche; mais après avoir fait avec beaucoup de lenteur un tour de promenade dans le parc, il a été atteint de violentes nausées, et bientôt après il a rendu tous les alimens qu'il avait pris.—Constipation opiniâtre.—Bain accoutumé.—Le malade a pris deux pilules toniques.

29 *Novembre.*

10 heures A. M.—L'Empereur a pris trois pilules toniques à sept heures du matin: à 3 heures P. M. il est atteint, immédiatement après son repas, d'une toux sèche extrêmement fatigante. Il attribue cet accident à l'usage des pilules, et profite de cette occasion pour les proscrire entièrement: la somnolence continue. Le malade reste long temps au lit: il se lève, et sort une heure en caèlche.—Bain accoutumé.

30 *Novembre.*

10 heures A. M.—L'Empereur se trouve

dans le même état qu'hier, à cela près que la toux s'est dissipée. Il refuse de faire usage d'aucun remède, il renonce au bain. J'essaie de combattre cette résolution. "Que voulez-vous que j'en espère? quel bon effet puis-je en attendre? Docteur, rien d'inutile."

1er *Decembre.*

9 heures A. M. — L'Empereur est un peu mieux, et fait de l'exercice en calèche. Je cherche à reveiller ses souvenirs, je lui parle de l'effet que produisit son retour d'Égypte. "Il est vrai, me dit-il, qu'il fut incalculable; il rendit la confiance aux troupes; et l'espérance aux généraux qui jugés, destitués, battus, n'aspiraient qu'à venger leurs defaites, et à échapper au joug ignominieux d'une poignée d'avocats qui perdaient la France. Je leur apparaissais comme le Messie; chacun bénit mon arrivée; mais celui de tous à qui elle fut plus agréable, parce que c'était celui qu'affectaient le plus les malheurs de la patrie, fut Championnet. Il écrivit sur le champ au directoire, et lui offrit sa démission." Je cherchai la lettre et je lus:

"Quartier-Général de Coni, 4 Octobre 1799.

"*Championnet, Général en Chef, au Directoire Exécutif.*

"Je viens d'apprendre d'une manière certaine, citoyens directeurs, l'heureuse arrivée en France du Général Bonaparte ; je me suis empressé de la faire connaître par la voie de l'ordre à l'armée d'Italie. Cette agréable nouvelle a rempli tous les cœurs de joie et d'espérance, et je suis convaincu que l'armée va marcher de victoire en victoire si elle est de nouveau guidée par ce héros. Son nom porte la terreur dans les rangs ennemis, et double le courage de nos soldats. Il lui appartient de relever l'arbre de la liberté dans les lieux où il la planta lui-même, et de faire trembler une seconde fois le tyran de l'Autriche sur son trône chancelant. En vous invitant, citoyens directeurs, au nom de la patrie, de l'armée et de la liberté de l'Italie, de confier le commandement de l'armée au Général Bonaparte, je vous prie d'accepter ma démission. Ce fardeau est trop pesant pour moi, et je serai complètement récompensé de tous les efforts

que j'ai faits jusqu'à ce jour pour le triomphe de la republique et la liberté de mes concitoyens, si je puis contribuer de nouveau à rendre heureuse et libre notre chère patrie.

"CHAMPIONNET."

2 Décembre.

6 heures A. M. — L'Empereur est plongé dans une langueur profonde, et se plaint beaucoup de la douleur du cautère, qui cependant offre un aspect assez satisfaisant.

3 Décembre.

6 heures A. M. —L'Empereur est sensiblement mieux.

4 Décembre.

6 heures A. M.—Même état.

5, 6 Décembre.

6 heures A. M.—L'Empereur va de mieux en mieux.

7 *Décembre.*

6 heures A. M.—L'Empereur est bien. Il s'est occupé pendant deux heures d'un travail sérieux, sans en ressentir la moindre incommodité. A neuf heures, comme le temps était beau, il a voulu faire un tour dans le parc en calèche découverte ; mais il a été frappé par le soleil, il est rentré extrêmement fatiguéet avec une forte douleur de tête : je lui ai conseillé un pédiluve. Il m'a appris alors que depuis trois jours il avait une espèce de strangurie. — Bain tiède de demi-heure.— Sur le soir, le malade éprouve une vive douleur de tête ; il est plongé dans une profonde tristesse et dans une somnolence presque continuelle ; le pouls est petit et nerveux, le malaise général.

8 *Décembre.*

10 heures A. M.—L'Empereur se trouve un peu mieux ; neanmoins, il est d'une humeur sombre, inquiète. Je cherche à le distraire, je lui rappelle les hommes que je sais lui être chers. Je prononce le nom de Desaix. " Desaix ! il était dévoué, généreux, tourmenté par la passion de la gloire : sa mort fut une de mes ca-

lamités." Il s'arrêta; je ne savais comment relever la conversation. Je hasardai un mot sur les victoires que ce général avait remportées dans la haute Égypte. "Il en eût remporté partout. Il était habile, vigilant, plein d'audace; il comptait la fatigue pour rien, la mort pour moins encore: il fût allé vaincre au bout du monde. Je lui avais d'ailleurs choisi des lieutenans qui allaient à sa taille. Belliard était aussi propre à l'administration qu'à la guerre; il dirigeait les irrigations, encourageait les cultures, dispersait les beys; il était agronome, gouverneur, capitaine, aussi redouté des Mamelucks qu'agréable aux Cheicks. Il commandait l'avant-garde d'Alexandrie au Caire; il eut l'initiative de toutes les privations: mais la nature l'avait doué d'un courage à toute épreuve; le désert ne l'étonna point. Il contint la troupe qu'une foule d'autres cherchaient à soulever, et fut toujours dévoué: je savais quelles étaient sa capacité, sa constance. Je voulais l'emmener en Syrie, mais Desaix s'en defendit; il tenait à le conserver, je le lui laissai. Ce brave Desaix! il fut cruellement affecté des sottises du directoire et de sa levée de boucliers.—Les revers ne m'ont pas surpris,

me manda-t-il lorsque je lui annonçai que la guerre s'était rallumée en Europe, mais m'ont vivement affligé. On voit bien que vous n'êtes plus dans cette Italie où vous avez eu tant de succès; vous y retournerez, vous illustrerez la nation; et nous, nous végéterons au milieu des Arabes. Qui connaîtra la grandeur de vos idées? qui appréciera vos généreux desseins? Cette guerre d'Allemagne est une horrible chose; j'enrage de n'y être pas. Pensez du moins à nous à notre situation, à notre passion pour la gloire; mais, avant tout, sauvez la France.—Je ne fus pas fâché d'avoir son suffrage: je partis; vous en savez le résultat."

15 *Décembre.*

8 heures A M.—L'Empereur est sorti en calèche; mais il est rentré extrêmement fatigué, en proie à des agitations nerveuses. Il ne peut reposer un moment; il prend une potion calmante, et se trouve mieux le reste de la journée.

16 *Décembre.*

9 heures A. M.—L'Empereur a passé une nuit fort agitée; il est toujours plongé dans la

tristesse. Il prend sur les trois heures un bain tiède qu'il prolonge jusqu'à quatre : il était faible, abattu. Il voulut faire un tour dans le salon, les jambes fléchissaient sous lui ; il fut obligé de s'asseoir. " Elles sont à bout, me dit-il d'un ton peiné ; voyez-vous (il les palpait), il n'y a plus rien : c'est un squelette." Je m'efforçais de lui persuader que cet état de maigreur était une conséquence de la maladie, qui ne préjugeait rien sur le résultat final. " Non, docteur, tout doit avoir un terme, j'y touche ; et, en vérité, je ne le regrette pas, je ne suis pas payé pour chérir la vie."

17 *Décembre.*

8 heures A. M. — L'Empereur a encore éprouvé de violentes agitations pendant la nuit dernière ; douleur à la tête et au bas-ventre, humeur sombre et chagrine. L'état de langueur est moins prononcé que les jours précédens.

18 *Décembre.*

11 heures A. M.—Les alternatives de bien et de mal sont continuelles, et se prolongent jusqu'au 28.

25 Décembre.

10 heures A. M.—La prostration des forces est extrême; l'empereur a passé une nuit mauvaise, agitée; il se plaint d'une douleur assez vive qui s'étend de l'hypocondre droit jusqu'à la région épigastrique. Le ventre est dur, tuméfié, la tête pesante et douloureuse, le pouls petit et nerveux.

Je sollicitais depuis long-temps Napoléon de se laisser nettoyer les dents; il y consent enfin. Elles étaient tellement chargées de tartre; ce corps s'était si bien insinué entre elles, les gencives et les alvéoles, que les premières se trouvaient presque entièrement detachées. Les quatre incisives de la mâchoire inférieure étaient tout-à-fait isolées, et ne tenaient plus.

9 heures A. M.—L'Empereur a passé une meilleure nuit, mais il a voulu rester deux heures dans le bain, il s'en trouve un peu incommodé. Il lit avec une avidité extrême les journaux arrivés d'Europe; il apprend la mort de sa sœur, la Princesse Elisa; cette nouvelle le plonge dans une sorte de stupeur. Il était dans son fauteuil, la tête penchée, immobile, en proie au plus profond chagrin.

De longs soupirs lui échappaient par intervalle; il élevait les yeux, les baissait, me regardait de temps en temps, me fixait sans proférer un mot. A la fin il me tendit son bras. Le pouls était faible, irrégulier; je lui conseillai de prendre un peu d'eau de fleur d'orange. Il ne parut pas m'avoir entendu. Je le pressai de sortir, d'aller respirer l'air au jardin. " Croyez-vous, me dit-il d'une voix basse et altérée, qu'il puisse me retirer de l'état d'oppression où je suis?—Je le pense, Sire; mais je supplie votre Majesté de faire en même temps usage de la boisson que je lui propose." Il y consent. Aussitôt un torrent de gaz s'échappe par sa bouche; les soupirs deviennent moins fréquens et moins profonds. Il éprouve un peu de hoquet: je lui présente le verre, il boit une seconde fois, et se trouve soulagé. " Vous voulez donc que j'aille au jardin? Eh bien, soit." Il se leva avec effort, et s'appuya sur mon bras. " Je suis bien faible, mes jambes chancelantes ont peine à me porter."

La journée était magnifique, nous gagnâmes le berceau, il essaya de faire quelques pas; mais les forces manquaient, il fut obligé de se placer sur un siége qui se trouvait auprès

de nous. " Ah, docteur! me dit-il, comme je suis fatigué!.... Je dois convenir, toutefois, que mon oppression est bien diminuée. L'eau de fleur d'orange que vous m'avez fait prendre a dégagé cette abondance de gaz qui me fatiguai. Je sens que l'air pur que je respire me fait du bien. Je n'avais éprouvé jusqu'aujourd'hui aucune douleur à l'estomac ou dans les intestins; j'ignorais que l'air pût s'y loger en quantité si considérable. Il est vrai que n'ayant jamais été malade, et n'ayant jamais pris de remèdes, je ne puis guère me connaître en semblables matières; l'état où je me trouve aujourd'hui me paraît même si extraordinaire, que j'ai peine à le concevoir." Il se tut quelques instans, et reprit: " Les journaux annoncent que la Princesse Élisa est morte d'une fièvre nerveuse, et qu'elle a fait Jérôme tuteur de ses enfans. Qu'est-ce que les médecins entendent par fièvre nerveuse?" — Je le lui indiquai. — Avez-vous connu la Princesse Élisa, lorsqu'elle était Grande-Duchesse de Toscane?— Oui, Sire.—Elle était devenue extrêmement délicate. Elle m'assurait qu'elle eût été obligée de garder constamment le lit, si elle eût voulu s'écouter, qu'il n'y avait que sa grande activité qui pût la faire vivre. Quant

à moi, je suis de son avis, je pense qu'une vie active est toujours favorable à la santé, chez les hommes comme chez les animaux. J'en ai fait l'expérience sur moi-même, et vous pouvez observer aujourd'hui les conséquences du régime contraire. Dès son enfance, Élisa fut fière, indépendante; elle tenait tête à chacun de nous. Elle avait de l'esprit, une activité prodigieuse, et connaissait les affaires de son cabinet, de ses états, aussi bien qu'eût pu le faire le plus habile diplomate. C'était elle qui s'occupait des relations extérieures, et quoiqu'elle se vît avec peine obligée de s'adresser à mes ministres, elle correspondait directement avec eux, leur résistait souvent, et quelquefois même me forçait de me mêler des discussions. Au reste, vive, sensible, elle était facilement émue. La moindre contrariété suffisait pour la mettre en colère, mais cette colère s'évanouissait presque aussitôt, car Élisa avait un cœur excellent, généreux élevé. Elle aimait le luxe, elle cultivait les sciences et les arts, et avait l'ambition d'exercer une espèce de suprématie sur ses sœurs. Elle voulait être au-dessus d'elles par l'autorité, comme elle l'était par l'âge. Je ne sais jusqu'à quel point on doit ajouter foi à la nouvelle de sa mort

telle qu'elle est rapportée dans les journaux; mais ce qui me paraît denué de fondement, c'est qu'elle ait chargé Jérôme de la tutelle de ses enfans. Il faudrait supposer, pour que cela fût admissible, que Baciocchi n'existe plus, ou qu'il est absent, car dans le cas contraire il est de droit leur tuteur naturel et légal. Avez-vous connu le Prince Baciocchi? —Je l'ai vu quelquefois; mais je ne lui ai jamais parlé—Quelle opinion avait-on de lui à Florence?—On le regardait comme un brave homme qui s'occupait peu des affaires, et ne songeait qu'à jouir des avantages de sa situation.—On ne se trompait pas. Il a toujours beaucoup chéri la vie privée, et n'a jamais aimé à s'occuper que de lui-même. Son caractère pacifique contrastait singulièrement avec l'esprit remuant de la Princesse Élisa. Savez-vous combien d'enfans elle a laissés?—Elle eut une jolie petite fille en Toscane, un garçon dans les États Vénitiens. J'ignore si elle en a eu depuis."

L'Empereur se leva, s'appuya sur mon bras et me regardant fixement. "Eh bien, docteur, vous le voyez, Élisa vient de nous montrer le chemin; la mort, qui semblait avoir oublié ma famille, commence à la frapper;

mon tour ne peut tarder long-temps : qu'en pensez-vous ?—Votre Majesté ne touche pas au terme ; elle est encore destinée à quelque entreprise glorieuse.—Ah ! Docteur, vous êtes jeune, plein de santé ; mais moi ! Je n'ai plus ni forces, ni activité, ni énergie, je ne suis plus Napoléon. Vous cherchez en vain à me rendre l'espérance, à rappeler la vie prête à s'éteindre. Vos soins ne peuvent rien contre la destinée ; elle est immuable, on n'appelle pas de ses décisions. La première personne de notre famille qui doit suivre Élisa dans la tombe est ce grand Napoléon, qui végète, qui plie sous le faix, et qui pourtant tient encore l'Europe en alarmes. Voilà, mon cher Docteur, comment j'envisage ma situation actuelle. Jeune comme vous êtes, vous avez une longue carrière à parcourir. Quant à moi, tout est fini ; je vous le répète, mes jours se termineront bientôt sur ce malheureux rocher !"

Nous rentrâmes ; Napoleon se mit au lit. " Faites fermer mes fenêtres, docteur ; laissez-moi seul, je vous manderai plus tard." Il me manda en effet ; mais il était abattu, défait, parlait de son fils, de Marie-Louise : la conversation était pénible ; je cherchai à la

rompre, à lui rappeler des souvenirs qui n'alarmaient pas sa tendresse. " Je vous comprends, docteur; eh bien! soit oublions, si toutefois le cœur d'un père peut oublier."

27 Décembre.

10 heures A. M. — L'Empereur est plongé dans le plus grand abattement.

28 Décembre.

9 heures A. M.—Même état que la veille.—Douleur de tête.—Renvois fréquens et insipides.—Nausées.—Toux sèche et nerveuse.—Je prescris une potion calmante.

29 Décembre.

10 heures A. M.—L'Empereur est toujours à peu près dans le même état; la toux s'est pourtant une peu calmée, le pouls est faible et irrégulier.

30 Décembre.

8 heures A. M.—L'Empereur est beaucoup plus mal; il éprouve un tremblement général, de la chaleur et du froid tour à tour; le pouls

est nerveux et faible, la déglutition difficile, la douleur de tête insupportable, les renvois toujours fréquens et insipides. « Eh bien! Docteur, comment me trouvez-vous? Que pensez-vous de l'état où je suis?—Qu'il n'est pas inquiétant, qu'il s'améliore et serait bon si votre Majesté consentait à faire usage d'un médicament d'ailleurs fort simple.—Duquel? —Du sirop d'éther.—Qu'est-ce que du sirop d'éther?" Je le lui expliquai. — « Quel est son effet?"—Je le lui dis. — « Vous en êtes sûr?"—Oui, Sire.—« Eh bien! voyons, vite, donnez donc." Je lui en donnai une cuillerée; il la prit, fut soulagé; mais elle lui laissa un arrière-goût dans la bouche: c'en fut assez, il n'en voulut plus.

31 *Décembre.*

9 heures A. M.—L'Empereur allait un peu mieux; mais il reste deux heures dans un bain tiède, il s'en trouve incommodé le reste de la journée: tous les symptômes morbifiques d'hier reparaissent. Je presse Napoléon de prendre une nouvelle dose de sirop d'éther, il s'y refuse; j'insiste, il s'impatiente, et me dit que c'est peine perdue.—« Mais, Sire, les effets en sont si sensibles.—Sensibles,

assurément : je n'ai pas clos la paupière, jamais je ne passai de si mauvaise nuit.—Son action est si bénigne.—Pour les estomacs faits à la pharmacie, je le crois ; mais le mien est vierge, étranger aux remèdes. Les émanations de vos drogues suffisent pour le contracter. Appliquez-moi à l'extérieur tous les médicamens qu'il vous plaira, j'y consens ; mais introduire dans mon corps un amas de préparations, d'ingrédiens capables de détruire la constitution la plus robuste, jamais. Je ne veux pas avoir deux maladies, celle de la nature et celle du médecin."

1er *Janvier* 1821.

7 heures A. M.—La santé de l'Empereur ne présente aucune amélioration sensible.

2 Janvier.

8 heures A.M.—Napoléon se trouve un peu mieux. Il était dans son lit ; je voulais donner de l'air à la pièce. J'ouvre la croisée, elle m'échappe ; je cherche à la retenir, je me blesse, le sang jailit. L'Empereur s'en aperçoit, saute à terre : " Vous avez la main déchirée ! Un médecin ! qu'on cherche un des

chirurgiens Anglais! Les blessures sont dangereuses ici, vous le savez; le moindre retard devient mortel; allons! qu'on coure au camp!" La plaie était en effet assez grave; j'avais les tendons extenseurs des trois derniers doigts presque entièrement coupés; mais j'étais si touché, si confus de l'anxiété que montrait Napoléon, que je pensais bien plus à le calmer qu'à me panser moi-même. Je le fis cependant; j'endurai la fièvre, un malaise général insupportable, et me trouvai au bout de trois ou quatre jours en état de redonner mes soins à l'Empereur, qui ne cessait de me prodiguer des témoignages touchans de sollicitude.

5 Janvier.

10 heures A. M.—L'Empereur est resté ces trois derniers jours dans la même situation. Il n'est ni mieux, ni plus mal; il prend deux pilules toniques, composées chacune de trois grains d'extrait aqueux de quinquina et un quart d'opium de Beaumé.

6 Janvier.

11 heures A. M.—Le pouls se relève, l'Empereur se trouve mieux et mange avec ap-

pétit. Forte constipation; elle résiste à trois lavemens simples.

7 Janvier.

10 heures A. M. — La nuit a été bonne; l'Empereur prend au point du jour un lavement qui le soulage. Pouls déprimé et nerveux. Développemens de gaz intestinal. Pesanteur dans le ventre. Agitation générale. Je prescris quatre pilules toniques; deux le matin et autant le soir.

8 Janvier.

10 heures A. M. — L'Empereur prend ses pilules toniques.—Sa santé n'éprouve cependant aucune espèce d'amélioration.

9 Janvier.

10 heures A. M.—L'Empereur est dans le même état qu'hier; il n'a pris que deux pilules toniques.

10 Janvier.

9 heures A. M.—Je lui présente ses pilules, il les repousse et n'en veut plus. "L'effet en est si sensible, que ce n'est pas la peine; ser-

rez-les, je regorge de santé depuis que j'en prends. Si je dois mourir, je veux du moins que ce soit de maladie." J'ouvrai la bouche pour lui répondre, il me prévint. " Le bénéfice du temps, je le sais; on ne risque d'ailleurs jamais rien à l'invoquer. Et puis, Hippocrate, Gallien, connaissaient-ils les pilules toniques? en avaient-ils éprouvé les merveilleux effets? Ah! Docteur, la vie est un mystère que vous cherchez vainement à pénétrer; vous n'y voyez pas plus qu'eux; ils n'y ont pas vu plus que vous. Ne jouons plus à l'aveugle, confions-nous à la nature, cela vaut mieux."

14 *Janvier.*

9 heures A. M.—l'Empereur se trouve un peu mieux. Il mange avec appétit, et se proméne en calèche dans le parc.

22 *Janvier.*

10 heures A. M.—La santé de l'Empereur a fait des progrès sensibles depuis le 14; ses forces sont revenues en même temps que l'appétit, et il continue de faire de l'exercice dans le jardin et dans le parc. Plusieurs fois j'ai

essayé de le décider à prendre quelques medicamens pour achever sa guérison; jamais je n'ai pu y parvenir. " Au diable votre médecine! m'a-t-il répondu; je vous ai déjà dit cent fois qu'elle ne me valait rien: je connais mieux que vous, et tous les médecins de l'univers, ma maladie et mon tempérament. Je suis guéri si je sue, et si les cicatrices qui sont sur ma cuisse viennent à s'ouvrir. Oui, Docteur, donnez-moi la force de faire trois ou quatre lieues à cheval sans m'arrêter, et de continuer le même exercice pendant quinze ou vingt jours, et vous verrez comment je me porterai. Supposez qu'au lieu d'être Napoléon je fusse un des pauvres diables de cette île, et qu'à force de coups de bâton et de fouet sur les jambes on me fît courir et travailler comme eux, ne guérirais-je pas bien vîte? ne suerais-je pas beaucoup? ne reprendrais-je pas mon équilibre? ne recouvrerais-je pas la santé?" Plus il parlait, plus il s'échauffait sur cette idée de la puissance extraordinaire de la volonté humaine. " Vous avez l'air de ne me pas croire, Docteur; mais voyons. Si j'avais là, devant moi, un lion, un tigre, un ours, et que je n'eusse pas d'autre moyen d'échapper que la fuite, pensez-vous que mes forces ne

se ranimeraient pas tout d'un coup? mes jambes n'obéiraient-elles pas à l'impulsion de ma volonté? mes nerfs ne sentiraient-ils pas l'appel de la nature pour me tirer de ce danger? Eh bien, au moment où je vous parle, je vous dirai qu'il y a en moi quelque chose qui m'électrise, et qui me fait croire que ma machine suivrait encore l'empire de mes sensations et de mes volontés. N'est-ce pas là un stimulant qui vaudrait bien la crainte des coups de fouet? "Eh bien, qu'en pensez-vous à présent, *dottoraccio di capo Corso*? continua-t-il en me tirant les oreilles. Allons, n'ai-je pas raison?" Je lui répondis que ses remèdes pouvaient être excellens, mais qu'il y avait aussi de quoi tuer les hommes les plus forts; que d'ailleurs ils ne faisaient pas partie du formulaire, que je ne pouvais les lui recommander. L'Empereur se mit à rire, et puis recommença à raisonner sur sa maladie et le traitement qui y convenait. "Je suis sûr, dit-il, qu'une bonne partie de débauche remettrait l'équilibre de ma machine. Mon secret, pour me guérir, n'a jamais été d'avaler des drogues, mais de rester à la diète un ou deux jours, ou de faire quelque excès en opposition avec mes habitudes. Ainsi, par ex-

emple, si j'étais en repos depuis trop longtemps, je me mettais à faire une grande course à cheval, à chasser un jour entier sans m'arrêter. Si je m'étais trop fatigué, je me tenais en repos pendant vingt-quatre heures ou davantage ; eh bien, je vous réponds que jamais mon système ne m'a manqué. La secousse que je me donnais produisait toujours un bon résultat. J'avais aussi un tempérament comme on en voit peu. Quand il me prenait envie de dormir, je dormais, quelle que fût l'heure et le lieu ; quand il m'arrivait de boire ou de manger trop, mon estomac rejetait le superflu : enfin ma nature n'était pas celle de tous les hommes. Tout cela est perdu maintenant, je le sens bien, mais pas encore sans ressource." Après quoi, il reprenait : " Ne direz-vous pas à la fin que j'ai raison, *dottoraccio maledetto ?* Ma médecine ne vaut-elle pas mieux que la vôtre ?" Je lui répondis qu'assurément son systême était bon, puisqu'il avait pour lui une expérience constamment heureuse ; mais que dans la situation présente, il pourrait bien n'en être pas de même. Sa Majesté se trouvait dans un état réel de maladie, qui voulait être traité par des remèdes internes propres à rétablir la santé. Sa vie devait être

tranquille, son exercice modéré et proportionné à ses forces, tout excès enfin ne pouvait que lui devenir extrêmement funeste. "Nous y voilà! reprit-il alors en riant: ces diables de médecins sont tous de même; quand ils veulent faire faire une chose à leur malade, ils le trompent, et lui font peur. N'est-il pas vrai, *dottoraccio?*" Et il me frappait légèrement de la main. "Eh bien donc, nous obéirons à la médecine."

Convaincu néanmoins de l'excellence de son système, et plein de confiance aux heureux effets que produirait un changement brusque et violent dans sa façon de vivre, il s'avisa de mettre la chose à l'essai. Il fit seller son cheval, se mit à galoper dans les vieilles limites de Longwood, et ne fit pas moins de cinq ou six milles: il n'était accompagné que de son chasseur Noverraz et de son piqueur. Mais ce rude exercice ne lui procura pas le résultat qu'il en attendait: ses sueurs ne coulèrent point, et il se trouva même assez indisposé. Il répéta trois ou quatre fois cette tentative, qui eut toujours les mêmes conséquences? sa situation en fut empirée plutôt qu'améliorée. "Je le vois à présent, me dit-il d'un ton affecté, mes forces

m'abandonnent, la nature ne répond plus comme auparavant aux sollicitations de ma volonté, les secousses violentes ne conviennent plus à mon corps affaibli ; mais j'arriverai au but que je veux atteindre par un exercice modéré."

23 Janvier.

9 heures P. M.—L'Empereur est plongé dans une profonde tristesse ; il est toujours persuadé que l'exercice le auverait, et déplore sa situation qui ne lui permet pas d'en prendre. " Si du moins je pouvais supporter la calèche ; mais les cahots me donnent des nausées, et le mouvement du cheval est encore pis.—Sire, la bascule, lui dit le général Montholon, si V. M. en essayait ?—Oui ! la bascule ! peut-être ; je l'eprouverai ; faites en disposer une." On la disposa, mais elle ne produisit aucun résultat avantageux ; il y renonça bientôt.

24 Janvier.

8 heures A. M.—L'Empereur est toujours fort triste ; il parle de sa santé, se plaint de faiblesse, d'irritation nerveuse. Je lui demandai son bras, il me le tendit avec indifférence :

C'est comme si un général prêtait l'oreille pour savoir comment son armée manœuvre." J'avais fini, il le retira : " Eh bien ! que vous indique l'état du pouls ?—Que les forces reprennent, que V. M. va se trouver mieux.— Sans doute ! tout me répugne, tout m'inspire du dégoût. Je ne puis souffrir la substance solide la plus légère, et je vais être mieux ! Docteur, ne cherchez pas à me donner le change, je sais mourir."

25 Janvier.

7 heures A. M.—L'Empereur est plongé dans la mélancolie la plus profonde. Il éprouve des agitations nerveuses. Il est faible, il se sent *malade, mais bien malade.*

26 Janvier.

7 heures A. M.—L'Empereur est beaucoup mieux, aussi son humeur est-elle bien moins chagrine. Il ne se plaint que de quelques coliques qui se dissipent par l'effet d'une évacuation alvine.

Il avait appris, quelques jours auparavant, les détails de la révolution Espagnole. Cet événement n'avait pas paru le frapper beau-

conp : il le prévoyait, s'était-il borné à nous dire. " Ferdinand est un homme incapable de se gouverner lui-même, et à plus forte raison de gouverner la Péninsule. Quant à la constitution des cortès, elle est en opposition avec les dogmes de la sainte alliance ; elle sape les préjugés et les intérêts des dévots, elle ne peut se soutenir long-temps. Ceux qui l'ont promulgée n'ont ni les moyens ni les forces de la faire aller." La nouvelle des affaires de Naples produisit plus, d'effet et le mit en bonne humeur. " Pour celle-là, je l'avoue, je ne m'y attendais pas. Qui jamais eût imaginé que des *maccheronai* voudraient singer les Espagnols ? Afficher leurs principes, rivaliser de bravoure avec eux !" Puis quittant la plaisanterie : " Sans doute, nous dit-il, l'un des Ferdinand ne vaut pas mieux que l'autre ; mais ce n'est pas d'eux, c'est de leurs nations qu'il s'agit, et il y a entre elles une telle différence dans l'énergie, dans l'élévation des sentimens qu'il faut que les Napolitains aient perdu la tête, ou que leur mouvement soit le prélude d'une insurrection générale ; car, en face, comme ils sont, du dominateur de l'Italie, que peuvent-ils faire s'ils ne sont soutenus par une grande nation ?

S'ils le sont, j'applaudis à leur patriotisme; mais, s'il en est autrement, que je plains mes bons, mes chers Italiens! Ils seront décimés, sans que leur généreux sang profite au beau sol qui les à vus naître; je les plains! Les malheureux sont distribués par groupes, divisés, séparés par une cohue de princes, qui ne servent qu'à exciter des aversions, à briser les liens qui les unissent, et les empêchent de s'entendre, de concourir à la liberté commune. C'était cet esprit de tribu que je cherchais à détruire; c'est dans cette vue que j'avais réuni une partie de la Péninsule à la France, érigé l'autre en royaume; je voulais déraciner ces habitudes locales, ces vues partielles, étroites,; modeler les habitans sur nos mœurs, les façonner à nos lois, puis les réunir, les constituer, les rendre à l'ancienne gloire Italienne. Je me proposais de faire de ces états agglomérés une puissance compacte, indépendante, sur laquelle mon second fils eût régné. Rome en fût devenue la capitale; je l'eusse restaurée, embellie; j'eusse déplacé Murat. De la mer jusqu'aux Alpes, on n'eût connu qu'une seule domination. J'avais déjà commencé l'exécution de ce plan, que j'avais conçu dans

l'intérêt de la patrie Italienne. On travaillait à dégager Rome de ses décombres: on desséchait les marais Pontins; mais la guerre, les circonstances où je me trouvais, les sacrifices que j'étais obligé de demander aux peuples, ne me permirent pas de faire ce que je voulais pour elle. Voilà, mon cher Docteur, les motifs qui m'ont arrêté. C'est une faute, une grande faute; je le sentis en 1814; mais l'heure des revers avait sonné, le mal était irréparable. Si je n'avais pas été pris sur le temps, que j'eusse exécuté ce que je projetais, je ne serais pas tombé, je n'aurais pas été exilé à l'île d'Elbe, et encore moins jeté sur cet écueil. Ah! Docteur, quels souvenirs! quelles époques me rappellent cette belle Italie! Je touche encore au moment où je pris le commandement de l'armée qui la conquit. J'étais jeune comme vous; j'avais votre vivacité, votre ardeur, la conscience de mes forces; je bouillais d'entrer en lice. J'avais donné des gages, on ne contestait pas mon aptitude; mais mon âge déplaisit à ces vieilles moustaches qui avaient blanchi dans les combats. Je m'en aperçus, et sentis la nécessité de racheter ce désavantage par une austérité de principes que je ne démentis jamais. Il

me fallait des actions d'éclat pour me concilier l'affection et la confiance du soldat; je les fis. Nous marchâmes; tout s'éclipsa à notre approche. Mon nom était aussi cher aux peuples qu'aux soldats: ce concert d'hommage me toucha; je devins insensible à tout ce qui n'était pas la gloire. L'air retentissait d'acclamations sur mon passage; tout était à ma disposition, tout était à mes pieds; mais je ne voyais que mes braves, la France et la postérité! Les belles Italiennes eurent beau déployer leurs grâces; je fus insensible à leurs séductions: elles s'en dédommageaient avec ma suite. Une d'elles, la Comtesse C. . . . , laissa à Louis, lorsque nous passâmes à Brescia, un gage de ses faveurs dont il se rappellera long-temps."

7 A. M. L'Empereur est étendu dans son lit; il veille, il sommeille, sort, se promène une heure en calèche, rentre assez fatigué, et s'endort sur son sopha.

A 7 heures P. M.—Évacuation bilieuse accompagnée de légères coliques. Napoléon n'a presque rien pris dans la journée. Le pouls faible et nerveux.

27 Janvier.

9 heures A. M—La nuit a été excessivement mauvaise. L'Empereur est dans un état de faiblesse extrême, son pouls est petit, légèrement nerveux. — Toux sèche. — Physionomie sombre.—Je hasarde une prescription, Napoléon s'impatiente, et témoigne la plus vive aversion pour toute espèce de remèdes.

7 heures P. M.—L'Empereur est au lit, il dîne à six heures, mais il rend presque aussitôt ce qu'il a pris.

28 Janvier.

3 heures P. M.—Prostration de forces extrême; yeux livides, presque éteints.—Toux sèche et nerveuse—Bouche aride.—Soif incommode. — Sentiment pénible dans l'estomac.

29 Janvier.

10 heures A. M.—Même état.—Profonde tristesse.

30 *Janvier.*

2 heures A. M.—L'Empéreur était dans une situation déplorable; mais la maladie ne faisait qu'exalter l'aversion qu'il avait pour les médicamens. J'avais beau combattre, chercher à vaincre sa répugnance, il repoussait, promettait, éludait; je me trouvais n'avoir rien fait au moment où je croyais avoir tout obtenu. J'étais accablé du spectacle de ce grand homme qui se consumait sous mes yeux; la douleur de voir le remède et de ne pouvoir l'appliquer, l'amour, les regrets, tous les sentimens se disputaient mon âme; mes forces étaient à bout. Napoléon s'en aperçut. " Vous n'êtes pas bien, me dit-il; vous périssez, vous succombez au mal. Devez-vous aussi être victime de cet affreux climat? Allons, du courage, je vais faire venir un médecin d'Europe, il vous aidera." J'étais si satisfait de cette résolution que je ne me donnai pas le loisir de peser ma réponse. " Ah! Sire, lui repliquai-je avec émotion, hâtez-vous, pendant qu'il en est temps encore.—Qu'il en est temps! que

voulez-vous dire? Est-ce vous? est-ce moi? l'un de nous doit-il mourir avant qu'il arrive? Si c'est moi, eh bien! à la bonne heure; mais dans aucun cas je ne veux ni consulter ni voir les médecins Anglais qui sont dans l'île. J'aime mieux souffrir que de les voir autour de moi. D'ailleurs à quoi seraient-ils bons? J'ai mis ma confiance en vous; vous vous intéressez à moi; je juge de votre attachement par votre zèle; je vous suis reconnoissant des soins que vous me prodiguez. Mais, cher Docteur, si mon heure est sonnée, s'il est écrit là haut que je dois périr; ni vous ni tous les médecins du monde ne changerez l'arrêt." Il avait les yeux fixé au ciel, le son de sa voix était élevé, sonore, je ne fus pas maître de mon émotion. Je me retirai, j'avais un fièvre ardente, je restai quelques jours sans pouvoir lui donner mes soins. Enfin il desira me voir; je fis un effort, j'allai je le trouvai dans son lit, qui se plaignait d'une douleur insupportable qu'il éprouvait dans l'hypocondre gauche; elle s'étendait d'un côté à l'épaule correspondante, et de l'autre à la région lombaire. Il avait de la difficulté à respirer, et une forte distension au bas ventre.—Fomentations.—

Lavement.—Potion anodine, suivie de rots fréquens et insipides.

11 *Février.*

9 heures A M.—L'Empereur a bien passé la nuit ; à six heures du matin il a pris une soupe au riz. Les accidens de la veille se renouvellent, et se dissipent par l'effet des mêmes moyens.

5 heures P. M.—Je prescris une mixture amère.

12 *Février.*

7 heures P. M.—L'Empereur se trouve un peu mieux ce matin. Cependant il rend à dix heures le peu d'alimens qu'il a pris. Il ne veut plus entendre parler de mixture amère.

13 *Février.*

8 heures A. M.—L'Empereur prend un peu de créme et de gélatine. Le vomissement a cessé.—Humeur sombre.

14 *Février.*

10 heures A. M. — L'Empereur se trouve mieux qu'hier, il a mangé avec appétit, l'humeur sombre s'est dissipée.

15 *Février.*

9 heures A. M.—L'Empereur continue à être mieux. "Étiez-vous à Milan, Docteur, lorsque j'allai prendre la couronne de fer?—Non, Sire.—Et lorsque je fus à Venise?—Je n'y étais pas non plus; mais votre majesté venait de planter nos aigles sur la Vistule; l'Italie était ivre de gloire, toute la population se pressait sur ses pas.—Il est vrai que je fus vivement accueilli, surtout dans les lagunes.—Je le sais.—Venise avait mis en mer toutes ses gondoles, c'étaient des franges, des plumes, des étoffes; tout ce qu'il y avait de beau, d'élégant était accouru à Fusine. Jamais l'Adriatique n'avait vu de cortége si pompeux.—Cette explosion de sentimens n'était pas étrange; d'une main vous refouliez les Sarmates loin d'une terre qu'ils avaient souillée; de l'autre, vous semiez les monumens, les routes, les constructions, tous les établissemens utiles. Eh puis, votre administration était si ferme, si rapide!—Vous avez raison: c'était une machine immense dont tous les rouages étaient parfaitement adaptés. J'en exposai le jeu et la raison au corps législatif. Je fis effet: l'Italie goûta

les principes que je développai." J'étais curieux de connaître les principes dont parlait l'Empereur; je cherchai, je trouvai son discours, et je lus:

" Messieurs du corps législatif, je me suis fait rendre un compte détaillé de toutes les parties de l'administration. J'ai introduit dans ses diverses branches la même simplicité qu'avec le secours de la consulte et de la censure, j'ai portée dans la révision des constitutions de Lyon. Ce qui est bon, ce qui est beau est toujours le résultat d'un système simple et uniforme. J'ai supprimé la double organisation des administrations départementales et des administrations de préfecture, parce que j'ai pensé qu'en faisant reposer uniquement l'administration sur les préfets, on obtiendrait non-seulement une économie d'un million dans les dépenses, mais encore une plus grande rapidité dans la marche des affaires. Si j'ai placé auprès des préfets un conseil pour le contentieux, c'est afin de me conformer à ce principe qui veut que l'administration soit le fait d'un seul, et que la décision des objets litigieux soit le fait de plusieurs.

" Les statuts dont vous venez d'entendre la

lecture étendent à mes peuples d'Italie le bienfait du Code, à la rédaction duquel j'ai moi-même présidé. J'ai ordonné à mon conseil de préparer une organisation de l'ordre judiciaire qui rende aux tribunaux l'éclat et la considération qu'il est dans mon intention de leur donner. Je ne pouvais approuver qu'un préteur seul fût appelé à prononcer sur la fortune des citoyens, et que des juges cachés aux regards du public décidassent en secret, non-seulement de leurs intérêts, mais encore de leur vie. Dans l'organisation qui vous sera présentée, mon conseil s'étudiera à faire jouir mes peuples de tous les avantages qui résultent des tribunaux collectifs, d'une procédure publique et d'une défense contradictoire. C'est pour leur assurer une justice plus évidemment éclairée que j'ai établi que les juges qui prononceront le jugement, soient aussi ceux qui auront présidé aux débats. Je n'ai pas crû que les circonstances dans lesquelles se trouve l'Italie me permissent de penser à l'établissement des jurés. Mais les juges doivent prononcer, comme les jurés, d'après leur propre conviction, et sans se livrer à ce système de semi-preuves qui compromet bien plus souvent l'innocence qu'il

ne sert à découvrir le crime. La règle la plus sûre d'un juge qui a présidé aux débats, c'est la conviction de sa conscience.

"J'ai veillé moi-même à l'établissement des formes régulières et conservatrices dans les finances de l'état, et j'espère que mes peuples se trouveront bien de l'ordre que j'ai ordonné à mes ministres des finances et du trésor public de mettre dans les comptes qui seront publiés. J'ai consenti que la dette publique portât le nom de *Mont-Napoléon*, afin de donner une garantie de plus aux engagemens qui la constituent, et une nouvelle vigueur au crédit.

"L'instruction publique cessera d'être départementale; j'ai fixé des bases pour lui donner l'ensemble, l'uniformité et la direction qui doivent avoir tant d'influence sur les mœurs et les habitudes de la génération naissante.

"J'ai jugé qu'il convenait, dès cette année, de mettre plus d'égalité dans la répartition des dépenses départementales, et de venir au secours de ceux de mes départemens, tels que le Mincio et le Bas-Pô, qui se trouvent accablés par la nécessité de se défendre contre le ravage des eaux.

"Les finances sont dans l'état le plus prospère, et tous les paiemens sont au courant. Mon peuple d'Italie est, de tous les peuples, le moins chargé d'impositions. Il ne supportera pas de nouvelles charges, et s'il est fait des changemens à quelque contribution, si l'enregistrement est établi dans le projet du budget d'après un tarif modéré, c'est afin de pouvoir diminuer des impositions plus onéreuses. Le cadastre est rempli d'imperfections qui se manifestent tous les jours. Je vaincrai, pour y porter remède, les obstacles qu'oppose à de telles opérations beaucoup moins la nature des choses que l'intérêt particulier. Je n'espère cependant pas arriver à des résultats tels qu'ils fassent éviter l'inconvénient d'élever une imposition jusqu'au terme qu'elle doit atteindre.

"J'ai pris des mesures pour donner au clergé une dotation convenable, dont il était en partie dépourvu depuis dix ans, et si j'ai fait quelques réunions de couvens, mon intention est de protéger ceux qui se vouent à des services d'utilité publique, ou qui, placés dans les campagnes, se trouvent dant des lieux ou dans des circonstances où ils suppléent au clergé régulier. J'ai en même temps

pourvu à ce que les évêques eussent les moyens d'être utiles aux pauvres ; et je n'attends, pour m'occuper du sort des curés, que les renseignemens que j'ai ordonné de recueillir promptement sur leur situation véritable. Je sais que beaucoup d'entre eux, surtout dans les montagnes, sont dans une pénurie que j'ai le plus pressant désir de faire cesser.

" Indépendamment de la route du Simplon, qui sera achevée cette année, et à laquelle quatre mille ouvriers, dans la seule partie qui traverse le royaume d'Italie, travaillent en ce moment, j'ai ordonné de commencer le port de Velano, et que des travaux si importans soient entrepris sans retard et poursuivis avec activité.

" Je n'ai négligé aucun des objets sur lesquels mon expérience en administration pouvait être utile à mes peuples. Avant de repasser les monts, je parcourrai une partie des départemens pour connaître de plus près leurs besoins.

" Je laisserai dépositaire de mon autorité ce jeune prince que j'ai élevé dès son enfance et qui sera animé de mon esprit. J'ai d'ailleurs

pris des mesures pour diriger moi-même les affaires les plus importantes de l'état.

" Des orateurs de mon conseil vous présenteront un projet de loi pour accorder à mon chancelier garde des sceaux Melzi, pendant quatre ans dépositaire de mon autorité comme vice-président, un domaine qui, restant dans la famille, atteste à ses descendans la satisfaction que j'ai eue de ses services.

" Je crois avoir donné de nouvelles preuves de ma constante résolution de remplir envers mes peuples d'Italie tout ce qu'ils attendent de moi. J'espère qu'à leur tour ils voudront occuper la place que je leur désigne dans ma pensée, et ils n'y parviendront qu'en se persuadant bien que la force des armes est le principal soutien des états.

" Il est temps enfin que cette jeunesse, qui vit dans l'oisiveté des grandes villes, cesse de craindre les fatigues, les dangers de la guerre, et qu'elle se mette en état de faire respecter la patrie, si elle veut que la patrie soit respectable.

" Messieurs du corps législatif, rivalisez de zèle avec mon conseil d'état, et, par ce concours de volontés vers l'unique but de la

prospérité publique, donnez à mon représentant l'appui qu'il doit recevoir de vous.

" Le gouvernement Britannique ayant accueilli par une réponse évasive les propositions que je lui ai faites, et le Roi d'Angleterre les ayant aussitôt rendues publiques, en insultant à mes peuples dans son parlement, j'ai vu s'affaiblir considérablement les espérances que j'avais conçues du rétablissement de la paix. Cependant les escadres françaises ont depuis obtenu des succès auxquels je n'attache de l'importance que parce qu'ils doivent convaincre mes ennemis de l'inutilité d'une guerre qui ne leur donne rien à gagner et tout à perdre. Les divisions de la flottille, les frégates construites aux frais des finances de mon royaume d'Italie, et qui font aujourd'hui partie des armées françaises, ont rendu d'utiles services dans plusieurs circonstances. Je conserve l'espoir que la paix du continent ne sera pas troublée, et toutefois je me trouve en position de ne redouter aucune des chances de la guerre. Je serai au milieu de vous au moment même où ma présence deviendra nécessaire au salut de mon royaume d'Italie."

19 *Février.*

10 heures A. M.—Depuis le 15, l'Empereur a successivement perdu et repris ses forces à divers degrés. Aujourd'hui, il souffre de flatuosités qui se sont dévéloppées dans le tube intestinal, et plus particulièrement dans l'estomac. Il ne peut manger de viande; il ne prend que des substances laiteuses et farineuses.

20 *Février.*

12 heures. — Pilule tonique. — Malaise. — Irritation nerveuse. — Toux très-sèche et fatigante.

Napoléon est extenué. " C'est donc bientôt?—Non, sire, l'irritation se calme.—Toujours, docteur! quand vous lasserez vous de promettre la santé?—Quand elle sera venue. —En ce cas, vous promettrez long-temps.— Moins que votre majesté ne pense; et, pour peu qu'elle puisse faire usage d'eaux thermales. . .—Vous croyez qu'ils l'accordent?— Refuser, les mettrait trop à découvert; ce serait avouer l'assassinat.—Pauvre *capocor-*

sino! vous ne les connaissez pas.—Mais enfin, quand votre santé l'exige, que le médecin le conseille, il y aurait trop de barbarie à vous l'interdire.—Sans doute." Il suivait des yeux un nuage qui se dessinait au loin. " Quel effet les nuages font-ils sur nous? quelle influence exercent-ils sur celui qui les respire? Ils doivent amener à chaque instant une rupture d'équilibre, déterminer une contraction musculaire, une tension qui ne peut qu'être funeste, et conduire à la mort; car enfin nous sommes soumis aux lois qui régissent les autres corps; nous enfermons du *fluide*; nous le sentons, nous l'éprouvons à ces irritations nerveuses qui marquent les temps d'orage. Placer un homme dans les nues, le faire vivre dans la sphère d'activité de ces masses qui changent, passent, reviennent à chaque instant, c'est le condamner à une série de chocs, de décompositions, qui doivent promptement épuiser la vie, c'est le soumettre à l'énergie dévorante de l'armure de Galvani: dis-je vrai?—J'en convins.—C'est que je suis à moitié de votre robe. Je sais presque, à ne m'y pas méprendre, ce qui doit résulter de telle ou telle situation. Un homme, par exemple, que l'on placerait dans un bain de va-

peur, auquel succéderait tout à coup une chaleur excessive, éprouverait une désorganisation analogue à celle d'un corps humide qu'on expose subitement à l'action du feu. Il se déjetterait, se tourmenterait, épuiserait bientôt sa puissance et sa force : ne le pensez-vous pas ? " Je commençais à entrevoir où il en voulait venir ; je n'eus garde, quelque fondée qu'elle fût, de me prêter à une conclusion qui favorisait son aversion pour les remèdes, et banissait tout espoir de retour. Je lui dis qu'il n'en était ainsi que pour un climat tout-à-fait mauvais, où la température passe subitement du froid au chaud, où les vents m'arrêtent pas, où la pluie est continuelle, abondante..... Il ne me laissa pas achever. " Vous êtes toujours à l'eau de roses, Docteur. Prenez le cahier que vous apercevez près du secrétaire ; il vous mettra sur la voie du climat que vous cherchez ; nous sommes au 20 Février : combien avons-nous eu de jours supportables ?—Ah, Sire ! cette année !—Eh bien ! la première venue ; au hasard, 1817, par exemple : allons, j'écoute.—Un, deux ... — Non, lisez le tableau d'un bout à l'autre ; j'aime à voir quel climat j'ai supporté." Je lus.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à LONGWOOD pendant les années 1816 et 1817.

FÉVRIER 1817.

Dates.	Matin	Midi.	Soir.	Remarques.
	Fahr.	Fahr.	Fahr.	
1	68	71	69	Grande pluie, beau temps et vent.
2	66½	70	68	Vent, pluie et brouillard.
3	..	69	67½	Id. Id.
4	..	70	68	Id. Id.
5	67	72	69	Le matin beau temps; le soir, pluie.
6	..½	70	67½	Vent; temps généralement beau.
7	67	..	67	Id. Id.
8	66½	..	68	Pluie légère.
9	67¾	73	69	Vent léger, beau temps.
10	68	..	69	Id. Id.
11	69	69	68½	Vent, pluie et brouillard.
12	67	..	..	Id. Id.
13	..	..	67	Vent, pluie légère et brouillard.
14	67	..	67¼	Id. Id. [soir grande pluie.
15	..	..	67	Vent, pluie légère et brouillard; le
16	66	..	67½	Brouillard et grande pluie.
17	67	72	69	Vent léger et beau temps.
18.	66½	74	68½	Id. Id.
19	68	71	69	Beaucoup de pluie.
20	68	71	68	Beaucoup de pluie, brouillard et vent.
21	67½	69	..	Grande pluie et brouillard.
22	68	72	69	Vent léger et grande pluie.
23	..	69	..	Vent léger, grande pluie et brouillard.
24	..	70	68	Vent léger, pluie et brouillard.
25	67¾	..	68	Beau temps.
26	..	72	68½	Beau temps, vent léger.
27	68	71	68	Beau temps, brises fraîches.
28	67	70	..	Grand vent, pluie et brouillard.

« Eh bien, Docteur?—Sans doute; mais il est impossible que tous les mois aient été si

mauvais. — Continuez donc: voyez *Mars;* c'est un des plus beaux qu'ait Sainte-Hélène." Je lus encore.

MARS.

Dates.	Matin	Midi.	Soir.	Remarques.
	Fahr.	Fahr	Fahr.	
1	68	69	68	Vent, brouillard et pluie.
2	67½	70	..	Id. Id.
3	..	71	69	Brises fraîches et brouillard.
4	67½	72	..	Brises fraîches, brouillard et pluie.
5	67	71	67	Brises fraîches, nuages et pluie légère.
6	66½	72	68	Vent modéré et beau temps.
7	67	71½	69	Vent, pluie et brouillard.
8	67½	72	70	Id. Id.
9	69	71	69	Vent léger, nuages, pluie.
10	68	73½	71	Vent léger, beau temps.
11	69	73	..	Généralement beau, vents légers.
12	..	..	70	Brises fraîches, brouillard et pluie.
13	69½	71	69	Brises fraîches, brouillard et pluie
14	68	72	68	Beau temps, grand vent. [légère.
15	..	71	69	Nuages, mais beau temps.
16	68½	73	70½	Vent léger, pluie et brouillard.
17	69	..	70	Id. Id.
18	..	74	71	Vent léger et beau temps. [autre.
19	70¾	72	69	Vent, brouillard et pluie de temps à
20	68	69½	67½	Vent, brouillard et grande pluie.
21	67	70	..	Id. Id.
22	67½	69½	68½	Vent léger, pluie.
23	68	69	68	Vent léger, pluie et brouillard.
24	67½	71	68½	Grand vent et beau temps.
25	68½	73½	71	Temps pluvieux.
26	69	71	69	Id.
27	..	72½	70	Id.
28	..	71	68	Le matin pluie, le soir beau temps.
29	67	72	70½	Beau temps.
30	69	70	69	Pluie légère.
31	..	71	70	Le matin nuages, le soir pluie.

" Etes-vous convaincu ? avez vous le climat que vous cherchez ?—Eh ! mais Sire. .—Quoi ? —C'est que votre Majesté est à toute épreuve, qu'elle ne doit pas mourir.—Bien, Docteur, l'espérance ; c'est le meilleur spécifique que vous puissiez administrer."

FIN DU PREMIER VOLUME.

De L'imprimerie de J. Nichols et Fils, Parliament Street.

1912
MAY 13 1912